SERIE EMERAUDE

LOUIS DE WOHL

DENIS CRAWFORD A MAL TOURNÉ

ROMANS D'ACTION

LE MASQUE
Collection de romans d'aventures
(Série Émeraude)
créée et dirigée par
ALBERT PIGASSE

DENIS CRAWFORD A MAL TOURNÉ

LOUIS DE WOHL

DENIS CRAWFORD A MAL TOURNÉ

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR
MIRIAM DOU

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 BIS, RUE DE MARIGNAN, 2 BIS.

Copyright by LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 1939.
Tous droits de traduction, reproduction, adaptation et représentation réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

DENIS CRAWFORD A MAL TOURNÉ

I

Spadone, debout à côté du pilote, tentait de percer l'obscurité profonde qui entourait le bâtiment. Le pilote était Albanais. C'était un homme souple et musclé, au visage tanné et à la haute stature, mais qui paraissait petit comparé à son voisin, car Spadone était un véritable géant et, de plus, fort comme un taureau.

— A quelle distance sommes-nous de la côte, Mirko ? interrogea-t-il.

— A trois milles au plus.

— Alors, où diable ces imbéciles peuvent-ils se cacher ?

L'Albanais plissa les paupières :

— Je comprends qu'ils ne tiennent pas à faire sortir le cotre par une semblable tempête.

— Vous appelez cela une tempête ?

— Pas pour nous, Spadone, qui montons un bateau de trois mille tonnes, mais pour une embarcation plus légère...

— Allons donc ! les gars savent très bien de quoi

il s'agit cette nuit. Il faut que nous ayons déchargé la cargaison avant de pénétrer dans Alexandrie. De plus, l'argent égpytien a toujours sa valeur en dépit des dévaluations et de toutes les autres stupidités semblables.

— Evidemment, surtout quand il y en a beaucoup, acquiesça Mirko en virant un peu vers bâbord. Et de quoi se compose notre cargaison, aujourd'hui ?

Spadone lui jeta un regard de côté.

— Ne posez pas tant de questions, mon garçon, répliqua-t-il. C'est très malsain, croyez-moi.

L'Albanais haussa les épaules.

— D'ailleurs, peu m'importe ! riposta-t-il. On me paye, cela me suffit.

— Très bien, répondit son compagnon dont la bonne humeur sembla renaître. Vous avez toujours été un excellent collaborateur. Mirko et vous n'avez jamais fait de chichis inutiles. Nous aimons bien les gens qui vous ressemblent, c'est-à-dire ceux qui obéissent aux ordres sans essayer de faire montre d'une intelligence inutile.

Mirko haussa à nouveau les épaules ; il possédait le fatalisme de l'Oriental, car nul n'ignore que l'Orient commence en Dalmatie.

— Regardez, s'écria Spadone, une lumière !

— Où cela ?

— Je ne la vois plus, j'ai dû me tromper.

— Le cotre doit avoir un feu rouge seulement ; la lumière que vous avez cru apercevoir était-elle de cette couleur ?

— Non. Peut-être était-ce celle du phare?

— Impossible, il n'est pas dans la même direction.

Spadone sembla tout à coup furieux :

— Très bien, admettons que j'aie fait une erreur. Continuez votre pilotage et ne m'énervez pas, *corpo di madona !*

Mirko jeta un coup d'œil sur son compagnon mais jugea sans doute plus prudent de se taire. En effet, on ne savait jamais exactement sur quel pied danser avec Spadone qui se montrait effroyablement brutal puis, cinq minutes après, vous offrait un billet de banque. Par moments il pouvait être charmant et doux, et à d'autres se jeter sur quelqu'un et l'étrangler avec ses énormes mains. Toutefois, en cet instant, ce n'était pas Spadone qui était seul maître à bord.

Mirko en était là de ses réflexions lorsqu'un pas léger se fit entendre sur l'échelle et le pilote pensa : « Quand on parle du loup... » Spadone aussi semblait avoir reconnu la personne qui arrivait et son attitude se modifia instantanément. Il se précipita vers l'extrémité du pont, étendit le bras et guida une femme, petite et mince, qui venait d'apparaître.

— Attention, madame ! s'écria-t-il, il y a un sa... un vent violent.

La nouvelle venue était enveloppée dans un imperméable dont le col relevé dissimulait son visage à l'exception de son nez droit et fin et de ses deux grands yeux noirs qu'abritaient les bords d'un

petit chapeau enfoncé sur ses cheveux. Elle paraissait frêle et pourtant, c'était elle, maintenant, qui dominait la situation.

Mirko s'était courbé sur sa roue et Spadone, baissant la tête, respirait très vite.

— Nous ne devons pas être loin de la côte? fit-elle observer. A quel endroit Muloy nous attend-il?

— Je ne l'ai pas encore aperçu, madame.

— Il est merveilleux de pouvoir compter si complètement sur ses hommes, répliqua la jeune femme d'un ton ironique. Et dire que Muloy est un des meilleurs de la bande! C'est une joie que de travailler avec vous. A quelle distance sommes-nous de la côte, Mirko?

— A deux milles, madame.

— Avancez encore d'un demi-mille, puis décrivez des cercles jusqu'au moment où Muloy se montrera, même si cela doit nous prendre la nuit tout entière.

— Bien, madame.

— Ah! le voilà! cria tout à coup Spadone qui regardait à travers une jumelle. Je vois son feu de proue.

— Est-il rouge? interrogea vivement le pilote.

— Non, par l'enfer! Il est blanc.

— Qu'il soit rouge ou blanc, répliqua la femme avec calme, je ne permets pas que l'on jure en ma présence.

— Excusez-moi.

— Mais s'il est blanc, reprit-elle, ce n'est pas Muloy. C'est peut-être...

— Le bâtiment de la douane.

— Oui. Ce n'est pas très vraisemblable à trois heures du matin et par ce temps.

— Est-ce que la lumière se rapproche ?

— Oui et très vite. Dam... Je veux dire... ce sont vraiment les douaniers. Ils nous font des signaux, mais, à cette distance, on peut supposer que nous n'avons rien vu. Virez, Mirko... et à toute vitesse.

— Pourquoi ? interrogea sèchement la femme.

Spadone ricana :

— Nous allons organiser une petite course. Leur pauvre moteur va nous montrer ce qu'il sait faire.

Le cargo de trois mille tonnes frémit de la poupe à la proue et l'eau écuma autour de lui.

— Et maintenant, tout droit, Mirko !

— C'est à cause de ce bateau que Muloy n'est pas au rendez-vous, fit observer la jeune femme.

— C'est bien possible.

— Votre projet ne vaut rien, Spadone, car nous serons obligés de rester en mer pendant des heures jusqu'à ce que ces messieurs soient fatigués. Or, Dieu seul sait quand Muloy aura une occasion de nous amener le cotre.

— Mais que pouvons-nous faire ? Nous ne pouvons courir le risque d'une visite à bord.

La voix de son interlocutrice se fit méprisante :

— Nous serons bien forcés de nous y soumettre, cette fois et d'autres fois encore. Vous surestimez l'intelligence de ces gens, Spadone. Il faut ne pas en avoir beaucoup pour consacrer toute son existence au métier de douanier.

— Vous avez sans doute raison, madame. Mais, il y a toujours la possibilité d'une malchance.

Le bâtiment avançait rapidement et le capitaine reprit :

— Ce qui vaudrait mieux, ce serait que vous me permettiez de me servir d'un de nos joujoux.

— Vous êtes fou !... vous êtes fou.

— Si nous agissions ainsi, nous serions sûrs que nul n'ira nous dénoncer. J'ai été mitrailleur, autrefois, madame, aussi je vous parle en connaissance de cause. De plus, il n'est pas très facile de gouverner un canot de la douane quand le vent souffle comme il souffle en ce moment. Si ce bateau ne regagnait jamais le port, personne ne s'en étonnerait beaucoup.

— Vous avez complètement perdu la tête. riposta la femme vivement. D'abord le vent souffle vers la terre, les détonations seraient entendues et, enfin, je vous défends d'agir ainsi. Avez-vous compris ?

— Fort bien, répliqua Spadone de mauvaise grâce.

— Le bateau approche, s'écria brusquement l'Albanais d'une voix enrouée.

Spadone se retourna d'un bond :

— Se rapproche ? Mais c'est impossible.

Et il appliqua la lorgnette sur ses yeux. Sa voix tremblait un peu lorsqu'il déclara :

— Ralentissez, Mirko, il n'y a rien d'autre à faire.

— Pourquoi ? s'écria sa voisine.

— Parce que nous avons à nos trousses le nou-

veau canot, le *Russell-Pacha*, qui file dix-huit nœuds. Il nous rejoint et il nous adresse des signaux.

En effet, un bruit rauque de sirène montait de l'obscurité.

— Douane, interpréta Spadone. Stoppez tout de suite.

La femme poussa un léger soupir, puis ordonna d'un ton significatif :

— Il ne faut pas qu'il y ait... d'erreur. La chose est déjà assez ennuyeuse en elle-même. Je descends dans ma cabine.

— Enfin ! soupira le gros fonctionnaire égyptien qui commandait le *Russell-Pacha*. Pourquoi ne se sont-ils pas arrêtés immédiatement ?

Ses compagnons gardèrent le silence, mais leurs regards brillaient tandis que le capitaine Sullivan examinait soigneusement le cargo à travers sa lorgnette. Il lut le nom peint sur la coque : *Esmée*.

— Qu'est-ce que ce bateau fait dans ces parages ? Il appartient au port d'Alexandrie ; il faut obtenir une explication.

Il fit un signe et un des matelots actionna la sirène.

— Finnigan, Watson, Beecham, vous m'accompagnerez à bord de ce bâtiment.

— Bien, monsieur.

L'échelle de coupée fut abaissée du pont de l'*Esmée*. Sullivan y monta le premier avec une extraordinaire agilité pour un homme de sa corpu-

lence. Spadone l'attendait, un charmant sourire aux lèvres.

— Capitaine Sullivan, de la douane égyptienne.

— Je me nomme Spadone, le bateau est à votre entière disposition.

— Je vous remercie.

La visite se déroula ensuite conformément au cérémonial habituel. Finnigan, Watson et Beecham se mirent à l'œuvre. Sullivan suivit Spadone dans le fumoir, refusa le rafraîchissement qui lui fut offert et commença à examiner les papiers du bord.

— Propriétaire : la signora Esmée Morano. Cette dame est-elle à bord ?

— Oui, dans sa cabine, car le vent est un peu vif.

— Pourquoi me dit-il cela ? pensa l'officier de douanes à part lui. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'une femme soit couchée à trois heures du matin.

Les connaissements étaient fort en règle, la cargaison se composait de bois.

— Pourquoi avez-vous modifié votre itinéraire ? interrogea brusquement Sullivan.

Spadone haussa les épaules :

— J'ai posé exactement la même question à mon pilote il y a environ une heure. Cet animal-là s'était endormi.

— Hum ! C'est plausible... Mais pourquoi n'avez-vous pas obéi à ma première sommation ?

— A votre première sommation, capitaine ? J'ai stoppé immédiatement.

— Pas du tout. Vous avez tourné en direction nord-nord-est.

— Oh !... Je comprends ce que vous voulez dire, capitaine. C'est peut-être juste au moment où je venais de m'apercevoir que mon pilote avait modifié sa route. Je lui ai fait une scène et je l'ai obligé à virer. Seulement, cela se passait avant votre signal. Voyez mon journal de bord... La ligne est encore humide : « 3 heures : constaté que le pilote Mirko a modifié l'itinéraire, le lui fais rectifier. 3 h. 17 : signal provenant d'un canot de la douane. Ordre de stopper. »

— Ah ! grommela Sullivan. Pourtant, je vous avais interpellé auparavant, sans doute ne m'avez-vous pas entendu.

Spadone se gratta la tête :

— Sans doute. La visibilité est très mauvaise et j'étais furieux contre cet idiot de Mirko. De nos jours, des tas d'incapables s'intitulent pilotes.

— Ça, c'est vrai, admit l'officier.

Au même instant Beecham, Finnigan et Watson reparurent et leur chef constata d'un regard qu'ils n'avait rien découvert d'anormal.

— Merci, commandant, déclara-t-il aimablement, et pardon de vous avoir arrêté.

Se tournant vers ses subordonnés, il reprit :

— Retournez à bord, messieurs, je vous suis.

Il continua en regardant Spadone :

— Cette baie de El Hamid est un vrai paradis pour les contrebandiers et, avant que nous ayons

le *Russell-Pacha*, nous avions bien du mal à les surprendre.

— Puis-je, maintenant, vous offrir un rafraîchissement, capitaine ? Puisque vous êtes convaincu que je n'ai rien à cacher...

— Volontiers, répliqua Sullivan en riant.

— Je vais vous faire boire du véritable slibowitz, de l'eau-de-vie de prunes. N'oubliez pas que nous arrivons de Fiume. C'est la meilleure des eaux-de-vie du monde.

Tout en parlant, Spadone alla chercher une bouteille pansue et deux verres. Sullivan leva le sien et dégusta sa liqueur en connaisseur :

— Les Balkans ne sont pas aussi arriérés que je l'aurais supposé, déclara-t-il. J'avais deviné que la signora Morano était à bord.

— Vraiment ? Comment cela ?

— Parce que j'avais respiré un parfum de femme. Nous sommes obligés d'avoir le nez fin dans la douane.

Il éclata de rire et son interlocuteur jugea bon de l'imiter.

Au dehors, le *Russell-Pacha* s'allongeait auprès de l'*Esmée*. Un Soudanais qui s'appelait Sarouk tirait fortement la barre de fer dont le grappin était accroché au bastingage du grand cargo. Le pilote, Ismaïl, attendait dans sa cabine ; le douanier Phelps et son jeune adjoint Crawford étaient assis à l'arrière et attendaient également.

Phelps était un garçon de vingt-huit ans qui en

paraissait davantage. Petit, trapu, il avait un visage de chien fidèle. Crawford appartenait à un type complètement différent. Son visage long et mince était éclairé par de grands yeux bleus au regard énergique. Il était de haute taille et admirablement proportionné.

— Sullivan ne peut pas me souffrir, déclarait-il en ce moment. Et savez-vous pourquoi ? C'est qu'il a compris que je ne l'admire pas.

— Croyez-vous qu'il survivra à pareille honte ? répliqua Phelps en riant.

Crawford le toisa :

— Comment, s'écria-t-il, le fidèle Azor devient moqueur ?

Mais son compagnon, furieux, riposta :

— Eh bien ! vous ne manquez pas d'aplomb, après un mois de service.

Phelps n'admirait pas non plus énormément le capitaine Sullivan ; seulement, il était depuis cinq ans dans la douane et se jugeait capable d'avoir des opinions personnelles.

Toutefois, afin de changer la conversation, il dit en montrant l'*Esmée :*

— Voilà un bateau neuf.

— Trop neuf, riposta Crawford, je voudrais bien savoir ce qu'il fait dans ces parages.

— Vous ne tarderez pas à l'apprendre.

— Phelps, vous avez manqué votre vocation. Vous auriez dû vous faire moine car vous n'avez pas le plus petit grain de curiosité ; or, ne compre-

nez-vous pas que la curiosité doit être la plus grande qualité de ceux qui appartiennent à notre intéressante profession ? Je vous affirme que j'aurais donné beaucoup pour que Sullivan m'eût emmené à bord au lieu de ces trois imbéciles. Je vous parie ce que vous voudrez qu'ils ne découvriront absolument rien, pas même le délit le plus apparent. Croyez-moi, il y avait là quelque chose à découvrir... Pourquoi hochez-vous la tête ?

— Parce que je me demande ce que vous faites dans les douanes égyptiennes. Quelqu'un d'aussi intelligent que vous devrait être Premier Ministre, Crawford !

— Vous avez raison, Azor, et c'est justement pour cela que j'ai quitté notre vieille île. Le Premier Ministre était mon oncle et l'avant-dernier mon cousin. Je n'ai pas voulu être accusé de népotisme.

Phelps fit entendre un grognement. Il estimait que lorsque Crawford plaisantait aussi lourdement, il était inutile de lui répondre. D'ailleurs, en cet instant, les trois douaniers remontaient à bord.

— Avez-vous trouvé quelque chose ? leur demanda Phelps.

— Non, répliqua Beecham. Tout est battant neuf sur ce cargo qui a dû coûter les yeux de la tête.

— A qui appartient-il ? interrogea Crawford.

— Je n'en sais rien, je n'ai pas vu les papiers.

— Cependant, il y a un salon qui vaut la peine d'être admiré, affirma Watson. Si la femme qui s'en sert est à moitié aussi élégante...

— Comment ? Il y a une femme à bord et vous ne l'avez pas vue non plus ? s'écria Crawford.

Watson répliqua avec mauvaise humeur :

— Elle était couchée, nous n'avons fait qu'entr'ouvrir la porte de sa cabine.

Sullivan descendait l'échelle de l'*Esmée*.

— Je me demande, murmura Crawford en s'adressant à Phelps, si je pourrais le prier de me permettre de remonter à bord pour une visite supplémentaire.

— Vous êtes fou !

— Non. Je suis un officier de douanes et vous n'êtes que des enfants sans aucun sens de l'odorat.

— Taisez-vous ! murmura Phelps.

Sullivan fit signe à Sarouk de détacher le grappin, puis il cria :

— Nous rentrons !

C'était, en somme, un brave homme et il tenait à ce que ses adjoints pussent envisager qu'il leur serait bientôt permis de retourner se coucher.

Crawford fit un mouvement comme pour rejoindre le capitaine, mais il se ravisa, s'approcha d'Ismaïl et lui murmura à l'oreille :

— Il y aura vingt piastres pour vous si vous ne remarquez rien, avez-vous compris ?

L'Egyptien cligna ses beaux yeux noirs un peu bovins.

Le *Russell-Pacha* passa fort près de l'*Esmée* et le pilote seul vit une silhouette souple sauter sur le cargo. Après quoi le canot de la douane se dirigea vers El-Hamid.

Du pont de l'*Esmée*, Spadone lui fit un signe d'adieu, alluma un cigare et murmura gaîment :

— Voilà qui est fait !

Au même instant, Crawford enjambait la rambarde à la poupe du navire.

II

Le pont était désert : l'officier de douanes le traversa avec prudence et, tout en se dissimulant dans l'ombre, il poursuivit sa route jusqu'au pont supérieur. Il n'entendit aucun bruit, le bâtiment paraissait complètement inhabité. Il continua, traversa une salle à manger élégante et pensa à part lui : « Sapristi, il y a même une tapisserie authentique représentant Andromède libérée par Persée. Qu'est-ceci ? Ah ! un monte-charge qui aboutit évidemment aux cuisines... »

Un bruit de pas l'interrompit. Crawford s'immobilisa dans un recoin d'ombre et vit apparaître un homme qui avait le teint olivâtre des Levantins : de grands yeux noirs surmontés d'épais sourcils, un gros nez, une petite moustache brune et des lèvres minces. L'officier avait rencontré des quantités d'hommes appartenant au même type où se mélangent le grec, le turc, l'espagnol et bien d'autres races méditerranéennes encore. Mais, en général, ils étaient petits tandis que le nouveau venu était gigantesque.

En amour le coup de foudre existe ; deux êtres qui se rencontrent pour la première fois comprennent brusquement qu'ils ont été créés l'un pour l'autre ; mais la haine obéit parfois au même instinct. Ce fut ainsi que Crawford comprit que l'homme qui arrivait serait son ennemi mortel et que tous deux devraient en découdre... Spadone était passé, se dirigeant vers le fumoir ; Crawford le suivit sans bruit.

Le géant s'arrêta, regarda autour de lui d'un air satisfait, puis s'éloigna. Un parfum s'attacha aux narines du jeune homme qui leva fort haut les sourcils.

Quelques secondes plus tard, Spadone frappait à la porte d'une cabine.

— Entrez ! cria-t-on.

La signora était couchée sur son lit, un beau lit de milieu en acajou et lisait à la clarté d'une ravissante lampe de chevet à l'abat-jour rose. Le commandant de l'*Esmée* referma la porte derrière lui, puis déclara :

— Tout va très bien.

— Je l'ai compris, répliqua la propriétaire sans lever les yeux, puisque nous sommes de nouveau en marche. Y a-t-il quelque chose d'autre à signaler ?

— Non, c'est tout, mais j'ai pensé que vous seriez contente.

Spadone haletait un peu, comme toujours lorsqu'il se trouvait en présence de cette femme. Cette fois, elle tourna les yeux vers lui, mais son visage

était dur pendant qu'elle disait : « Bonsoir, Spadone ! »

Celui-ci hésita une seconde :

— Signora... murmura-t-il, bonsoir... excusez-moi, balbutia-t-il.

Il n'avait jamais pu vaincre le sentiment d'asservissement qu'il éprouvait devant Esmée Morano. Combien de fois avait-il désiré lui déclarer son amour ? Mais, comme cette nuit-là, il était demeuré cloué sur place, muet.

Il ouvrit la porte ; au même instant, un matelot arriva en courant et en criant :

— Commandant !

Spadone se retourna vivement :

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a encore un douanier à bord, commandant.

Spadone fronça les sourcils :

— Etes-vous fou ?

Le matelot recula d'un pas et balbutia :

— Il est dans le fumoir et il tape sur tous les murs.

Le géant pâlit et regarda la signora qui s'était redressée sur son lit et était devenue également blême. Elle fit un mouvement et Spadone tenta de se ressaisir :

— Allons voir !

Puis, il suivit le matelot le long de la coursive.

Crawford longeait les panneaux marquetés du fumoir lorsque Spadone entra. Il lui jeta un regard par-dessus son épaule et continua à frapper sur la

cloison en disant simplement :

— Douane égyptienne.

— Mais, comment ? Votre enquête est terminée...

— Pas tout à fait, comme vous pouvez le voir.

— Pourtant, votre canot est parti depuis longtemps.

— Il ne tardera pas à revenir, répliqua Crawford, lorsqu'il s'apercevra que je ne suis plus à bord.

— Mais je n'ai jamais vu cela ! C'est un piège abominable !

Crawford alla frapper le quatrième panneau tout en demandant :

— Pourquoi êtes-vous si agité ?

Toc... Toc... Cela sonnait creux incontestablement. De plus, l'homme qui se tenait derrière lui était visiblement en fureur.

Spadone quitta le fumoir, mais il n'avait pas fait dix pas que la signora Morano se trouvait devant lui.

— Il est sur le point de tout découvrir, lui annonça-t-il à voix basse. Dois-je le tuer ?

Elle réfléchit un instant, puis secoua négativement la tête :

— Non, son chef sait qu'il est ici ; le canot reviendra dans un quart d'heure peut-être et alors... nous serions bien compromis.

— Nous pourrions déclarer que nous n'avons rien vu.

Elle fit un nouveau signe de dénégation :

— Même si l'on n'arrivait pas à prouver que

nous avons tué ce douanier, nous deviendrions suspects et l'on nous surveillerait sans cesse. Il n'y a qu'une solution : la cargaison doit être jetée à la mer.

— Juste ciel !

— Allons, vite ! Certes, dix mille livres sterling représentent une jolie somme, mais il vaut encore mieux les perdre que de ne plus pouvoir jamais en gagner d'autres. Jetez tout par-dessus bord, Spadone.

Celui-ci se précipita le long de la coursive.

A peu près au même moment, sur le *Russel-Pacha*, Ismaïl appela Phelps et lui dit :

— Je ne vois plus M. Crawford.

Phelps devint très pâle et s'écria :

— Quelqu'un a-t-il vu Crawford ?

Watson, Finnigan et Beecham secouèrent la tête et le capitaine Sullivan, qui se tenait debout à la proue, cria :

— Que se passe-t-il ?

— Oh ! c'est Crawford qui nous fait une plaisanterie, répliqua Beecham.

Mais Phelps revenait en disant d'une voix tremblante :

— Il n'est pas dans la cabine. Mon Dieu, il a dû tomber à la mer.

Puis, se précipitant vers Sullivan, il s'écria :

— Crawford n'est pas à bord !

Le capitaine se mit à jurer comme un païen et,

quand Phelps murmura que son camarade avait peut-être eu un accident, le gros homme hurla :

— Allons donc ! Les officiers des douanes égyptiennes royales ne tombent pas à la mer. Il est retourné sur l'*Esmée* pour faire sa petite enquête. C'est l'Enfer qui m'a donné ce garçon indiscipliné et content de lui ! Virez de bord, Ismaïl... Nous nous coucherons une heure plus tard, grâce à M. Crawford... A toute vitesse...

Le *Russel-Pacha* se mit à bondir sur les flots tandis que le capitaine Sullivan écumait. Pourquoi fallait-il qu'un idiot de fonctionnaire du Caire lui eût envoyé un numéro comme ce Crawford qui ne savait rien de rien mais qui se croyait la science infuse et faisait les réflexions les plus insolentes d'un air poli comme pour les rendre encore plus désagréables ? Paresseux comme une couleuvre lorsqu'il s'agissait d'un travail de force, mais toujours prêt à jouer les Sherlock Holmes ! Dieu seul savait pourquoi il avait été obligé de quitter l'Angleterre, car il y avait été obligé, ce n'était pas douteux. A vingt-huit ans, il n'était qu'adjoint des douanes, situation qui convenait tout au plus à un garçon de vingt-deux ans. Ah ! il ne perdrait rien pour attendre...

Les feux de l'*Esmée* commençaient à briller au loin et la mer était devenue plus calme.

Pendant ce temps, l'adjoint aux douanes Denis Crawford avait fort bien découvert la chambre secrète derrière le panneau n° 4. « Cette cache doit

être assez vaste pour contenir une demi-douzaine de chevaux, pensa-t-il. Mais où en est la porte? Ah ! voici un joint dans le bois. »

Des pas légers se faisaient entendre derrière lui. Crawford se retourna et aperçut un King-Charles qui le regardait de ses grands yeux noirs. Au même instant, une voix de femme appela :

— Finette ! viens ici...

Et la signora Morano apparut. Elle était enveloppée d'un charmant déshabillé en satin vert Nil garni de cygne. Son corps était admirablement proportionné et elle avait un beau visage aux yeux tristes, et au nez fin ; son teint mat s'encadrait de boucles noires et elle fumait une cigarette.

— J'espère que Finette et moi, nous ne vous dérangeons pas? demanda-t-elle en souriant. Que faites-vous, monsieur?

— Je réfléchis.

— Vraiment?

— Oui, je me demande ce qu'a désiré faire celui qui a assemblé ces panneaux.

— Vous appartenez à la douane, n'est-ce pas? reprit la nouvelle venue du ton condescendant d'une grande dame parlant à un inférieur.

Crawford s'inclina et répondit :

— Oui, madame.

— Je suis la signora Esmée Morano et ce bâtiment m'appartient.

— Il est fort beau, reconnut Crawford ; seulement je désirerais savoir comment s'ouvre cette cachette. Pouvez-vous me le dire?

La signora éclata d'un rire musical :

— Une cachette ? Quelle idée romanesque ! Supposez-vous qu'elle contient un squelette ?

L'officier des douanes plissa les paupières et riposta :

— Vous ne me paraissez pas, madame, être de celles qui permettraient que l'on dissimulât un squelette à leur bord sans leur consentement.

Elle ne se démonta pas :

— J'ai horreur des squelettes, déclara-t-elle, et je n'ai jamais entendu parler d'une chambre secrète. Le commandant est peut-être au courant. Dois-je le faire appeler ?

— Cela vaudrait mieux.

— Je vais l'envoyer chercher, répondit la signora que Crawford ne put s'empêcher d'admirer.

Il se doutait depuis longtemps qu'il y avait quelque chose d'insolite à bord de l'*Esmée*. D'abord, elle s'était enfuie à la première sommation du *Russel-Pacha ;* de plus, elle ne semblait pas suivre un itinéraire normal ; enfin, Crawford possédait d'autres indices... Et maintenant il y avait cette cachette dont la propriétaire connaissait certainement le contenu. Pourtant sa voix ne tremblait même pas.

Le jeune homme eût admiré Esmée Morano encore plus s'il avait su ce qui se passait en ce moment même dans la chambre secrète.

Spadone et deux marins travaillaient avec la plus grande hâte à jeter vingt-et-une grosses caisses à la mer. Elles contenaient autant de

mitrailleuses avec leurs munitions. La signora ne l'ignorait pas ; elle savait que chaque minute lui coûtait une grosse somme et pourtant elle demeurait calme.

— Ah ! s'écria tout à coup Crawford, qui venait de déplacer un morceau de bois, lequel dissimulait une porte munie d'une serrure. Voulez-vous avoir l'obligeance de me donner la clé qui ouvre cette porte, madame ? demanda-t-il toujours poliment mais avec une nuance de froideur qui n'échappa pas à son interlocutrice.

— Je vous ai déjà répondu, dit-elle plus froidement encore, que j'ignore de quoi il s'agit. Je vais chercher le capitaine.

Elle sortit, suivie du King-Charles et, au même moment, l'appel d'une sirène éclata. Crawford reconnut celle du *Russell-Pacha* et sourit.

— Vingt-et un ! murmura Spadone avec un soupir de soulagement.

Puis, poussant les matelots hors de la chambre, il en sortit à son tour et referma le sabord de charge.

Il venait de remonter sur le pont lorsque la vedette de la douane accosta à nouveau le cargo. Sullivan monta à bord, seul cette fois et visiblement embarrassé. Ce fut Spadone qui l'interpella :

— Que signifie tout cela, capitaine ? Vous faites une visite de douane à mon bord, puis vous le quittez en laissant un de vos hommes derrière vous ? Est-ce ainsi qu'agissent maintenant les douanes égyptiennes ?

— Où est-il ? grommela Sullivan.

— Dans le fumoir, je crois. Puis-je vous demander une explication, capitaine ?

— Non, risposta sèchement l'officier des douanes qui estimait que c'était la seule attitude à adopter.

En effet, il ne pouvait admettre que Crawford eût simplement désobéi. Il était obligé de couvrir son subordonné.

— Conduisez-moi vers cet officier, demanda-t-il brièvement.

Spadone lui jeta un regard aigu et reprit durement :

— Je désire vous faire observer que la chose ne peut se passer aussi simplement que vous le croyez. Il y a des autorités supérieures à la vôtre, dans le service des douanes, capitaine. Par ici, je vous prie.

Sullivan le suivit sans mot dire. Sa fureur contre Crawford allait croissant.

Celui-ci était debout au milieu du fumoir. Quand son chef entra, il lui montra le panneau rabattu et déclara :

— J'ai découvert une cachette.

Sullivan lui jeta un regard furieux, mais son subordonné se contenta de sourire et ajouta :

— Le commandant de l'*Esmée* en possède la clé.

L'officier de douanes se tourna alors vers Spadone. Celui-ci secoua la tête :

— J'aurais dû vous en parler moi-même, capitaine, cette pièce est vide, nous ne nous en servons jamais.

Crawford et Sullivan se jetèrent un coup d'œil et ce dernier ordonna :

— Ouvrez cette porte.

Spadone haussa les épaules et ouvrit la porte en déclarant :

— Cette cachette serait excellente pour des contrebandiers ; seulement, ainsi que je vous l'ai déjà dit, elle est vide.

Un moment de silence pénible suivit. Crawford se mordait les lèvres. Enfin le capitaine des douanes murmura :

— Il ne me reste qu'à vous exprimer mes excuses pour cette seconde enquête intempestive.

Spadone s'inclina d'un air glacial. Crawford avança sur le seuil de la chambre secrète.

— Pouvons-nous continuer notre chemin pour tout de bon ? interrogea le commandant de l'*Esmée* d'un ton irrité.

— Certainement, répliqua Sullivan. Venez, Crawford.

— Oui, monsieur.

Et il suivit son chef. Spadone ne les accompagna pas. La signora Morano était debout dans la coursive. Elle répondit par une inclinaison de tête dédaigneuse au salut de Sullivan. Crawford marchait les yeux baissés. Toutefois, il se retourna presque immédiatement et aperçut l'expression de rage qui éclairait le beau visage de la propriétaire du bâtiment et qu'elle ne put, malgré son habileté, dissimuler assez vite.

Quelques instants plus tard, le *Russell-Pacha* s'éloignait définitivement de l'*Esmée*.

— Les misérables ! murmura Spadone. Dix mille livres !

La signora ne répondit pas mais ses lèvres étaient fortement serrées.

La mer était redevenue calme, par contre, la tempête faisait rage à bord du *Russell-Pacha* où Sullivan hurlait comme un fauve. Crawford le laissait s'agiter sans se départir un instant de son calme. Il se demandait avec amusement si le gros Irlandais pourrait continuer à crier longtemps encore sans avoir une attaque.

Phelps, lui, regardait son camarade. Il avait beau être fort en colère contre lui, il ne pouvait qu'admirer son sang-froid.

— C'est moi qui commande ici ! vociférait le capitaine, ce n'est pas vous. Comprenez-moi une fois pour toutes. Si un incident pareil se produit une seconde fois, je vous ferai destituer. Vous pouvez disposer.

Denis se détourna avec lassitude et alla s'asseoir à la poupe.

— A cause de vous, nous allons tous nous coucher à six heures du matin, grommela Finnigan.

— En voilà des façons ! Que diable alliez-vous inventer là ?

Phelps ne dit rien mais regarda Crawford d'un air peiné. Il prenait généralement son parti ; seulement, son camarade ne rendait pas toujours cette tâche facile.

— Vous avez raison, Finnigan, déclara Denis au bout d'un instant. Je me suis conduit comme un idiot. Car il pensait à part lui qu'il avait mis vingt minutes à découvrir la chambre secrète et que l'on peut faire bien des choses en vingt minutes.

— Je suis heureux que vous vous en rendiez compte, répliqua Finnigan en riant, ce qui rompit la glace.

— Qui est-ce qui vous a appris à être détective? interrogea Watson. Voulez-vous remplacer Sherlock Holmes?

La riposte ne se fit pas entendre :

— Peut-être et vous feriez bien d'entreprendre des études de médecine pour écrire mes mémoires.

— Il a voulu toucher une prime, ironisa Finnigan, afin d'offrir un cadeau à une jolie demoiselle. Comment se porte miss Edna, Crawford?

— Très bien, je pense, répliqua froidement le jeune homme. Seulement, je crois qu'il vaut mieux la laisser en dehors de tout cela.

Son camarade se tut et Phelps pensa à part lui que lorsque Crawford adoptait une certaine inflexion de voix, personne ne lui répondait ; pourtant il ne criait pas, ne paraissait pas se fâcher.

Denis demeurait assis et silencieux, la main droite fortement serrée. Il l'ouvrit au bout d'un instant et laissa tomber à la mer les petits copeaux de bois qu'il avait ramassés dans la chambre secrète que l'on n'utilisait jamais.

Les vingt et une caisses de mitrailleuses et de munitions reposaient au fond de la baie. Un gros poisson s'en approcha, y cogna ses ouïes et, jugeant cette proie peu comestible, s'en détourna d'un air vexé.

III

La Scharia Nubar Pascha de El Hamid ne doit pas être confondue avec la rue du Caire qui porte le même nom. Cette dernière est une magnifique voie bétonnée, bordée de luxueux hôtels, de somptueuses bijouteries et d'élégants cafés. Celle d'El Hamid n'est qu'une vivante rue de village sur les bords de laquelle on trouve de gentils bungalows précédés de petits jardins. Ils ont tous été construits à l'époque où le gouvernement égyptien s'est décidé à établir à El Hamid une gare de chemins de fer munie de nombreux embranchements. Les intentions de ce gouvernement sont demeurées obscures ; pourtant, lorsqu'un pays se décide à créer des lignes nombreuses, il a, généralement, de bonnes raisons pour ce faire.

El Hamid se dresse autour d'une ravissante petite baie. Il y a quinze ans environ ce n'était qu'un village indigène où s'élevaient des huttes en pisé, quelques palmiers décharnés et dont le port naturel servait de point de départ à des expéditions de pêche.

Maintenant il y a un quartier européen dont la Scharia Nubar Pascha est la voie principale, quelques magasins généralement tenus par des Juifs, une station électrique, une chute d'eau et une demi-douzaine d'usines.

On a même essayé d'entourer la petite église de pelouses vertes et de massifs de fleurs afin d'y créer un parc.

Mrs. Sutton-Prowse, qui avait passé sa seconde, sa troisième et sa quatrième jeunesses à Calcutta, avait baptisé ce coin « Le Maidan » en souvenir du grand jardin qui s'élève au cœur de la cité indienne et ceci nous amène à parler de cette dame, ce qui est absolument indispensable si l'on veut décrire El Hamid.

Car Mrs. Evangeline Sutton-Prowse, âgée de cinquante-cinq ans environ, était la personnalité la plus en vue de la petite colonie anglaise de la ville. Pourquoi ? Nul ne le savait exactement. Elle était riche, très riche, mais les Rice-Warthington et la vieille miss Dawson l'étaient probablement encore plus qu'elle. La signora Esmée Morano ne comptait pas puisqu'elle était Italienne.

Mrs. Sutton-Prowse était grande et maigre ; elle avait un profil chevalin et une tendance au goître, tendance qu'elle dissimulait adroitement en s'entourant le cou d'un large ruban de velours noir. Elle avait horreur des bâtons de rouge, des étrangers et de toute personne qui lui paraissait soit au-dessus, soit au-dessous de la moyenne ; mais elle adorait son fils Auguste Sutton-Prowse, petit

jeune homme blême, admirablement habillé, qui jouait bien au bridge.

— Mrs. Sutton-Prowse est une femme distinguée, déclara Mrs. Trevelyan en arrêtant le mouvement rapide de ses aiguilles à tricoter.

— Mrs. Sutton-Prowse est une catastrophe ! protesta sa fille Edna.

Sa mère fronça les sourcils :

— Tu as pris l'habitude de porter d'étranges jugements, depuis quelque temps, ma petite.

— C'est qu'on devient plus sage en vieillissant, maman, riposta la jeune fille gaîment.

Elle avait dix-neuf ans et elle était ravissante. Aussi Mrs. Trevelyan ne parvenait-elle pas toujours à dissimuler la fierté qu'elle éprouvait lorsqu'elle contemplait son enfant.

— Je suis impartiale, disait-elle de temps à autre à son mari, mais je suis convaincue qu'il n'y a, ni à El Hamid, ni même au Caire ou à Alexandrie, une jeune fille comparable à Edna.

Le capitaine Trevelyan avait pour principe de ne jamais répondre à des réflexions semblables. Il n'ignorait pas, en effet, que sa femme entretenait les plus grandes ambitions pour l'avenir de leur fille et que ces ambitions seraient de nature à troubler énormément la sérénité de son existence.

Les phrases telles que : « Il faut vraiment que la petite aille au Caire l'année prochaine », sous-entendaient des dépenses importantes destinées à payer des notes de couturières et des voyages en

automobile, dans le but d'attirer l'attention de quelque comte italien ou même de quelque seigneur égyptien. Et surtout cela signifiait que le père d'Edna serait obligé de l'accompagner et de se laisser entraîner dans un tourbillon de réceptions et de soirées. Il se verrait contraint d'enfiler un habit tous les soirs et de se coucher fort tard. En somme, on pouvait attendre. Edna n'avait que dix-neuf ans et il paraissait à son père qu'un mariage avec un jeune officier ou un jeune ingénieur serait des plus assortis.

Or, les opinions du capitaine Trevelyan ne pouvaient être traitées avec légèreté. C'était un ancien capitaine au long cours qui avait fait le tour du monde et, s'était retiré à El Hamid car il jugeait qu'en Egypte le ciel offre un spectacle d'une beauté et d'une diversité infinies. On pouvait y vivre en paix jusqu'à l'âge le plus avancé et là se bornait son ambition. Il avait fait construire son bungalow exactement suivant ses goûts et on trouvait dans le salon le vieux fauteuil à oreillettes qui n'avait jamais quitté sa cabine pendant vingt ans. Les portraits de sa femme et de sa fille, qui ne l'avaient pas quitté non plus, étaient pendus au mur, devant lui. Puis, quand il ouvrait sa fenêtre, le matin, il apercevait la mer adorée sur laquelle il avait été ballotté si longtemps. Que pouvait-on demander de plus à l'existence à l'âge de soixante-trois ans? Du tabac, peut-être... Mais à portée de la main d'Henri Trevelyan, un vieux bahut contenait ses treize pipes, son pot à tabac ainsi que

quelques bouteilles poussiéreuses de vieux Porto et d'Annunciado.

En bref, le commandant Trevelyan était un de ces heureux mortels, fort rares, qui considèrent leur sort comme enviable. Seul, l'avenir de son fils John, âgé de vingt et un ans, lui causait quelque souci, car ce garçon, qui, pour l'instant, se trouvait au Caire, ne paraissait pas encore avoir choisi sa voie. En ce qui concernait Edna, le brave marin jugeait qu'une enfant qui a un joli teint et de beaux yeux gris n'attend guère le prince charmant.

Edna Trevelyan avait bien d'autres qualités qu'un joli teint et de beaux yeux gris. Physiquement, elle possédait un adorable petit nez, un menton rond et toute une masse de cheveux d'un blond doré. Lorsqu'elle riait, et cela lui arrivait souvent, une fossette se creusait dans sa joue gauche. Elle était grande, mince, et avait des mains et des jambes parfaites. Aussi la jeune fille avait-elle déjà causé de nombreux ravages dans les cœurs masculins, à El Hamid.

Toutefois, sa mère avait une raison spéciale de désirer l'envoyer au Caire le plus rapidement possible. Cette raison était la présence à El Hamid de Denis Crawford que Mrs. Trevelyan rendait responsable de l'antipathie manifestée par Edna à l'endroit de Mrs. Sutton-Prowse. Certes, l'excellente femme n'adorait pas plus cette encombrante voisine qu'elle n'eût aimé la scarlatine ou la coqueluche, mais l'entendre traiter de « catastrophe »

lui suggérait que le jeune Crawford n'était pas étranger à cette définition.

— Tu crois que l'on devient plus sage en vieillissant ? Ce n'est pas mon avis. Il y a quelques mois, tu t'intéressais au jeune Morrison...

— Mais, jamais de la vie, maman, interrompit Edna d'un air indigné.

— Ou tout au moins, lui, s'intéressait à toi... Ce n'est peut-être pas le gendre idéal, mais il est d'excellente famille et il est fort beau garçon.

— Oui, maman. Seulement il n'a pas une idée à lui et il porte des chemises de soie rose.

Mrs. Trevelyan ne releva pas ces objections et continua :

— Le moment est venu pour moi de te parler sérieusement. Je te comprenais lorsque tu permettais au jeune Morrison de te faire la cour ; il n'en est pas de même pour M. Crawford dont la personnalité me semble étrange.

Edna garda le silence un instant, puis murmura d'un air pensif :

— A moi aussi.

Mrs. Trevelyan laissa échapper une maille de son tricot. Edna avait vraiment le talent de vous faire les réponses les plus inattendues. Elle jugeait d'ailleurs plus sage de ne pas les relever et elle reprit :

— Tu t'es peut-être déjà rendu compte que je n'ai pas très bonne opinion de M. Crawford ?

— Certainement, maman.

— Dieu sait que je ne suis pas ce que l'on peut

appeler une mère retardataire ! Depuis que tu es devenue une jeune fille, je ne t'ai jamais contrariée dans le choix de tes relations. Je crois, d'ailleurs, que cela n'eût pas servi à grand'chose.

— C'est vrai, répliqua Edna gaîment.

— Tu as joué au tennis avec M. Crawford. Très bien. Tu t'es assimilé plusieurs de ses opinions, je m'en aperçois. Chacun a ses goûts ; seulement, on m'a parlé de certaines promenades le soir, au désert et cela ne me plaît pas. Quitter une soirée de bonne heure parce qu'on a mal à la tête, puis revenir à la maison à dos de chameau en compagnie d'un jeune homme n'est pas convenable. Si tu veux mettre du romanesque dans ton existence, achète des livres à cet effet ; dans la vie réelle la chose est dangereuse et je m'y oppose complètement.

— T'y opposerais-tu autant, interrogea sa fille doucement, si je me promenais avec, mettons Auguste Sutton-Prowse au lieu de Denis Crawford ?

— Le jeune Sutton-Prowse est beaucoup trop bien élevé pour t'inciter à agir ainsi.

— Et c'est pour cela que je ne puis pas le souffrir, répliqua Edna. Cet huileux joueur de bridge et ce minus habens...

— M. Crawford dixit, acheva Mrs. Trevelyan. Lorsque tu auras quelques années de plus, tu apprendras que les bonnes manières ne sont pas inséparables du minus habens, pas plus que la

mauvaise éducation ne crée nécessairement des héros.

— J'ignore si M. Crawford est un héros ou non, je n'ai pas eu l'occasion d'en juger, mais je t'affirme, par contre, qu'Auguste Sutton-Prowse est un imbécile. D'ailleurs, c'est sa mère qui t'a raconté l'histoire de ma promenade au désert. Elle est la seule à El Hamid qui arrange tout de manière à en faire un crime et, de plus, elle a un talent incontestable d'espionne. Mais ce que je voudrais savoir, c'est ce que tu reproches exactement à M. Crawford.

Mrs. Trevelyan poussa un soupir. Enfin la situation avait atteint son point crucial :

— Je le considère comme un garçon sans scrupules et un inutile ; en outre, j'estime qu'il te compromet.

Edna se renversa contre le dossier de son siège et répliqua du ton le plus aimable du monde :

— Je suis vraiment navrée que tu penses cela de mon fiancé.

Mrs. Trevelyan laissa tomber son tricot ; elle le ramassa aussitôt avant que sa fille ait pu l'y aider. Celle-ci comprit que la guerre était déclarée entre elles.

— Heureusement que cette stupidité n'aura aucun résultat, affirma Mrs. Trevelyan, mais, vraiment, Edna, je ne t'aurais pas crue aussi sotte. Je n'ai jamais porté de jugement déraisonnable sur quelqu'un et je t'ai simplement exprimé mon opinion personnelle au sujet de M. Crawford. Toute-

fois, il arrive rarement qu'un garçon de trente ans...

— Vingt-huit...

— De vingt-huit ans n'ait pas une situation meilleure que celle d'adjoint aux douanes. Ton père affirme que cela convient à un gamin de dix-huit à vingt ans. De plus le capitaine Sullivan est très mécontent de lui.

— A ce qu'affirme Mrs. Sutton-Prowse.

— Non, c'est le capitaine Sullivan qui l'a dit lui-même à ton père.

— Il y a longtemps que j'estime que ce gros douanier est un imbécile, affirma Edna.

Mais sa mère reprit sans s'émouvoir :

— Il déclare qu'il n'a jamais eu de plus mauvais subordonné. M. Crawford joue peut-être très bien au tennis...

— S'il continue à m'apprendre la manière de faire des revers, maman, je serai imbattable.

— Il y a des choses plus importantes que des revers au tennis, Edna.

— Je sais bien, maman, et je vais à mon tour t'exprimer mon opinion : les jugements du capitaine Sullivan me laissent complètement froide. C'est un vieil idiot qui se croit important et qui ne comprend rien.

— M. Crawford dixit ?

— Non, Edna dixit. Je parle sérieusement en ce moment, maman. Tu sais très bien que « ton opinion » ne me laisse pas indifférente. Tu as reproché à M. Crawford de n'avoir pas de scrupules

alors que tu n'as pas la moindre raison pour parler ainsi. Il m'est impossible de répondre à une accusation en l'air.

— J'ai simplement...

— Chut, maman... Tu as déclaré, de plus, qu'à vingt-huit ans il n'était qu'adjoint de douanes. Or, tu ignores pourquoi. Il a perdu énormément d'argent et, comme il n'avait pas de profession et vivait de ses rentes, il a bien fallu qu'il commence par le commencement. Moi, j'estime que c'est fort courageux.

— Très bien, répliqua Mrs. Trevelyan au bout d'un moment. J'annoncerai tes fiançailles et vous vous marierez à Noël. Le traitement de M. Crawford sera sans doute suffisant pour vous faire vivre. Il doit gagner environ trois livres sterling six piastres par semaine ; peut-être que dans dix ans il en gagnera six. J'ignore quel avancement on peut espérer dans les douanes, surtout quand on est mal vu de ses supérieurs.

— Il ne s'agit pas de cela, maman.

Mrs. Trevelyan regarda le plafond avec exaspération et reprit :

— Sans doute... Il s'agit de promenades au clair de lune et de parties de tennis.

— Me crois-tu donc complètement stupide, maman ? demanda Edna avec calme. Il ne s'agit pas d'annoncer, dès maintenant, nos fiançailles. Denis réussira, j'en suis sûre, mais, pour l'instant, notre engagement demeurera secret. Je suis désolée de ne pas t'amener un duc, mais je préfère

épouser un homme que j'ai... que j'aime. Au revoir, maman. Denis t'apprendra bientôt à avoir meilleure opinion de lui.

Elle sortit. Mrs. Trevelyan soupira profondément. Elle n'avait aperçu ce Crawford qu'une fois. Certes il était beau garçon, le misérable, mais il paraissait dangereux. Il fallait au moins essayer d'obtenir certains renseignements sur lui. Il devait être connu au Caire. Elle allait parler à son mari qui serait probablement furieux.

A sa grande surprise, le commandant Trevelyan se montra, au contraire, très calme.

— Crawford ? répondit-il. Oh ! Il n'a évidemment pas encore décroché la lune mais je le préfère de beaucoup à un imbécile comme le jeune Sutton-Prowse.

Sa femme sursauta si violemment que le vieux marin ne put s'empêcher de rire.

— Qu'avez-vous, Mary ? lui demanda-t-il.

— Avez-vous donc parlé de cette affaire avec Edna, Henry ?

— Mon Dieu, répliqua le commandant, ce serait beaucoup dire. Elle a simplement fait une ou deux allusions à...

— J'ai compris. Elle vous a si bien travaillé que vous prenez entièrement son parti.

— Mais, Mary...

— Ecoutez-moi. Le nommé Crawford est inexistant et n'a pas de fortune. A la rigueur, cela pourrait s'arranger si la petite y tenait vraiment, mais je vous affirme que ce garçon ne me plaît pas. Il

a un regard à la fois arrogant et moqueur et je le crois dangereux.

— Pourquoi ? Et puis, Mary, le service des douanes a des rapports avec la marine...

Mrs. Trevelyan eut un sourire ironique :

— Voilà qui est vraiment tout à fait rassurant, répliqua-t-elle en se levant et elle alla écrire à des amis au Caire.

IV

Denis Crawford était étendu de tout son long sur la passerelle avant du *Russell-Pacha* et il bâillait. Le petit port observait le calme dominical sous le soleil. On y respirait une odeur de goudron et d'algues marines mélangés.

Phelps, assis à l'entrée de la cabine, regardait vaguement devant lui ; dans le poste de douanes sur le quai, tout était paisible, Beecham y était assis et ronflait en dormant.

— C'est magnifique, déclara Crawford.

Phelps leva les sourcils :

— Pourquoi dites-vous cela ? Nous sommes de service aujourd'hui dimanche au lieu de pouvoir aller chez Zakypoulos.

— N'êtes-vous pas fatigué du vin de Samos frelaté de Zakypoulos ? Et, de plus, ne croyez-vous pas que cela vous ferait beaucoup plus de bien de vous rôtir au soleil avec la certitude que Sullivan ne va pas se mettre à rugir d'un instant à l'autre ?

— Taisez-vous, murmura Phelps, pourquoi me rappeler le travail et Sullivan ?

— Les anciens Egyptiens, reprit Crawford, avaient l'habitude de faire apporter une momie dans la salle du festin et de faire crier par un esclave : « Buvez, mangez, soyez heureux car bientôt, vous ressemblerez à cette momie. »

— Des momies à un festin ! pensa Phelps.

Crawford avait vraiment des idées extraordinaires et aussi une culture assez étendue.

— Où avez-vous été élevé, Crawford ?

Le jeune homme ne put s'empêcher de poser cette question qui le tourmentait depuis longtemps.

— En Angleterre. Pourquoi me demandez-vous cela ? Ai-je commis quelque infraction aux règles de la bienséance ? Mangé mon fromage avec mon couteau, par exemple, ou omis de saluer un supérieur ?

— Cessez de plaisanter ! répliqua son camarade avec humeur. Vous êtes insupportable quand vous vous exprimez ainsi. Je voulais simplement savoir où vous aviez puisé vos connaissances historiques et autres.

— Mais, mon petit Phelps, pourquoi ne pas me l'avoir demandé tout de suite ? A l'école.

— Quelle école ? insista le jeune fonctionnaire. Eaton et Oxford ?

— Vous avez deviné, répliqua Crawford en riant, mais d'un rire que Phelps ne jugea pas tout à fait sincère.

Il poursuivit :

— J'aimerais bien savoir ce qui vous a fait entrer

dans les douanes ; seulement, vous vous montrez toujours mystérieux.

— Mystérieux, moi ? Vous êtes fou. Il n'y a rien de secret dans tout cela. J'ai eu de la fortune et je l'ai perdue, alors je me suis décidé à embrasser une profession et j'ai demandé son avis au lord chef de la justice...

Mais Phelps en avait assez des réponses ambiguës de son camarade. Du reste, il venait d'apercevoir quelqu'un sur le quai et il bondit, agita son mouchoir, puis cria :

— Suzy ! Holà, Suzy !

Crawford sourit. Il connaissait miss Suzy Brewcombe, fille du chef des travaux de Scharia Abdin et il n'ignorait pas la place qu'elle tenait dans le cœur du petit Phelps. D'ailleurs, la promeneuse n'était pas seule ; elle était accompagnée d'une autre jeune fille, plus grande, plus mince et plus blonde qu'elle.

Crawford alluma une cigarette, tandis que Phelps sautait sur le quai, se découvrait et s'écriait :

— Bonjour, mesdemoiselles. Il fait beau, n'est-ce pas ?

— Très beau, répliqua Suzy, qui était jolie, un peu forte et avait un nez retroussé. Etes-vous consigné, monsieur Phelps ?

— Certainement, non, répliqua son admirateur. De service simplement.

— Ne voulez-vous pas monter à bord ? demanda Crawford.

Edna Trevelyan, car la compagne de Suzy n'était autre que la fiancée de Crawford, sourit, mais Phelps répéta :

— A bord ? Ce serait contraire au règlement.

Crawford ne tint aucun compte de cette observation et s'approcha pour aider les deux jeunes filles à enjamber le plat-bord. Il se montra tout à fait déférent vis-à-vis de miss Brewcombe. ce qui calma aussitôt Phelps.

Les deux jeunes filles s'étaient rencontrées « par hasard » et leur promenade les avait également « par hasard » amenées dans la direction du port. Edna y pensait avec amusement et songeait qu'elle était tout aussi bêtement éprise de Denis que Suzy l'était de Phelps.

— A quoi pensez-vous, Edna ?

— A rien. Il y a des choses que toute femme, même si elle n'a que dix-neuf ans, juge devoir taire aux hommes.

Edna, qui était vêtue d'une ravissante robe d'un vert pâle et coiffée d'un audacieux petit chapeau, reprit :

— J'ai tout révélé à maman.

Il leva les sourcils :

— Qu'a-t-elle objecté ?... Oh ! inutile de l'expliquer, Edna, j'ai compris. Son opinion ne modifiera pas vos sentiments, n'est-ce pas ?

— Non, Denis, répondit-elle gravement.

— Vous êtes une enfant insensée, Edna, et si j'étais votre mère...

— Qu'est-ce que vous feriez ?

— J'entrerais en relations avec les gens les plus riches et les plus nobles du pays. Je ne parle pas de l'Egypte, bien entendu. Je vous vois très bien photographiée sur la première page d'une revue élégante, sous le titre de « lady Edna ». C'est pourquoi je ne suis pas digne de vous.

— Vous êtes un délicieux garçon complètement stupide, Denis. Je sais, moi, où est le bonheur.

Puis, changeant de conversation, elle reprit :

— Ce bateau est vraiment joli et je suis heureuse de m'y trouver.

Denis Crawford fit trois bonds vers l'arrière où Phelps et Suzy se dressèrent en l'apercevant et il mit le moteur en marche.

— Qu'y-a-t-il ? cria son camarade. Etes-vous fou ?

Mais le jeune homme ne répondit pas. Le moteur se mit à ronfler et éveilla Beecham qui dormait dans les bureaux de la douane. Toutefois, celui-ci supposa qu'il avait rêvé et il se rendormit immédiatement.

— Crawford ! cria Phelps.

Mais le *Russell-Pacha*, dirigé par une main experte, sortait du port.

— Crawford ! C'est de la démence ! vous ne pouvez faire cela !

Denis, assis auprès du gouvernail, riait comme un enfant. Phelps se précipita sur lui :

— Virez tout de suite, hurla-t-il. Je suis le plus ancien et c'est moi que l'on rendra responsable.

Mais son camarade se contenta de rire :

— Asseyez-vous, Azor, et jouissez de l'heure qui passe. C'est moi qui commande, aujourd'hui. Midship Suzy, si ce mutin continue à se rebeller, mettez-le aux fers. Midship Edna, venez à moi tout de suite.

— Oui, commandant, répondit gaîment la jeune fille qui se rendit compte une fois de plus de la raison pour laquelle elle aimait Crawford.

Le *Russell-Pacha* passa à côté de quelques petits bateaux de pêche soigneusement amarrés, croisa une felouque qui rentrait dans le port et monta vers la pleine mer.

— Nous serons destitués tous les deux, gémit Phelps.

— Qu'importe ! répliqua Crawford.

Cependant Suzy était un peu tourmentée. Elle n'ignorait pas que Phelps était en réalité le plus ancien. S'il perdait sa situation, il perdrait aussi son salaire. Certes, c'était là une question secondaire mais qui avait pourtant plus d'importance qu'une agréable promenade dominicale.

— C'est merveilleux, dit Edna.

— Virez, Crawford, répéta Phelps un peu plus bas, car au fond de son cœur, il ne pouvait s'empêcher d'admirer l'aplomb de son camarade.

La baie d'El Hamid s'éloignait à l'horizon.

— Je n'aurais jamais supposé que cette vedette pût aller aussi vite, déclara Suzy.

— Oh ! elle va souvent plus vite encore, répliqua Phelps fièrement. Vous devriez la voir quand

Crawford, ou plutôt notre commodore, lui donne toute sa force.

Le commodore en question obéit à cette suggestion et le *Russell-Pacha* bondit littéralement sur les flots.

— Pas si vite ! gémit Suzy. Pas si vite ! j'ai le vertige. Et elle s'agrippa au bras de Phelps qui sembla tout à fait consolé de l'aventure.

— Cela vous amuse-t-il ? demanda Crawford en s'adressant à Edna.

— Plutôt, répliqua celle-ci.

Le jeune homme tourna un peu la manette. La baie d'El Hamid était maintenant hors de vue. Dans le ciel des goélands passaient en criant.

— Cuisinier Phelps, qu'avons-nous comme provisions ?

— Pas grand'chose. Un morceau de cake et une bouteille de bière.

— Est-ce là tout ?

— Je vais aller voir, commodore.

Et Phelps descendit. Il se rappelait que Finnigan embarquait généralement des vivres car il avait toujours faim. Mais cette fois il n'y avait rien et Phelps remonta désappointé en annonçant : « Bredouille ! »

Toutefois, Crawford ne parut pas l'entendre. Il regardait vers la pleine mer et son visage devenu sérieux avait pris une expression très différente.

— Qu'y-a-t-il ? interrogea Phelps.

Le fiancé d'Edna fit un geste de la tête et répondit :

— Ce bateau...

Phelps regarda dans la direction indiquée et répliqua en hésitant un peu :

— C'est un bateau de pêcheur.

— Peut-être, mon ami... Peut-être... Je ne le crois pas toutefois et je voudrais m'en assurer.

— Nous ne sommes pas de service.

— Nous le serons bientôt, répliqua Crawford.

Et le *Russell-Pacha* se dirigea vers le bâtiment qui filait à toute vitesse dans la direction de l'est.

— C'est un bateau d'au moins trois cents tonnes, reprit Crawford, et il n'a rien à faire dans ces parages.

— Pourtant, objecta son camarade, nous ne pouvons risquer une visite à son bord alors que nous avons ces deux jeunes filles.

Denis se tourna vers Edna et Suzy et leur ordonna doucement, mais avec fermeté :

— Veuillez entrer dans la cabine.

Puis il dit à Phelps :

— Faites stopper.

Le signal fut d'ailleurs inutile car le bâtiment s'arrêta de son plein gré. On n'apercevait que deux hommes d'équipage, des Egyptiens vêtus de chemises et de pantalons sales, dont la tête était entourée de chiffons en guise de turbans. Ils disparurent aussitôt que le canot de la douane s'approcha :

— Voilà qui est étrange, remarqua Crawford.

— Nous sommes embarqués dans une mauvaise affaire, soupira Phelps.

— L'affaire est surtout mauvaise pour eux car

j'ai l'impression que leurs consciences ne sont pas plus propres que leurs vêtements. Ah ! voici quelqu'un d'autre.

L'homme qui venait de se montrer était grand et fort, il était vêtu d'un costume gris et coiffé d'une casquette tellement enfoncée sur ses yeux qu'il était impossible de voir ses traits.

— Je pense que c'est le commandant, déclara Denis qui se fit un porte-voix de ses deux mains et cria : Bateau de la douane. Nous allons monter à votre bord. »

L'homme à la casquette secoua négativement la tête.

— Je ne vous le conseille pas, répliqua-t-il en excellent anglais.

Puis il ouvrit la partie supérieure d'une pile qui semblait formée de caisses et d'où émergea brusquement le canon d'une mitrailleuse. En même temps l'homme se mettait derrière son arme en posture de tirer.

— Damnation ! murmura Crawford.

Phelps, qui était maintenant blême, balbutia :

— Nous sommes dans de beaux draps.

L'homme en gris cria :

— Si vous approchez encore, nous tirons. D'ailleurs, il vaudrait mieux que vous remettiez votre visite à un moment où vous serez complètement équipés et où vous n'aurez pas de femmes à bord. Adressez mes hommages à ces dames et transmettez mes compliments au capitaine Sullivan.

— De la part de qui ? interrogea Crawford d'un ton poli bien qu'il fût dans une rage folle.

— Oh ! le nom que vous voudrez. Je vous crois capable d'en inventer un. Au revoir.

Au même instant, un moteur se mit à ronfler sur le bâtiment.

— Le misérable ! hurla Phelps.

Crawford, pâle comme un mort, lui passa la roue du gouvernail et se précipita dans la cabine où il ouvrit l'armoire contenant les armes. Suzy jeta un petit cri tandis que le jeune homme s'emparait d'un fusil et le chargeait. Il s'interrompit en l'entendant, mais Edna s'empressa de dire :

— Ne vous tourmentez pas à notre sujet, Denis.

Crawford la regarda en souriant, puis remonta sur le pont.

— Il ne faut pas qu'il tire, cria Suzy.

Miss Trevelyan lui couvrit la bouche de sa main. Pendant ce temps Crawford disait à Phelps :

— Nous allons plus vite qu'eux. Doublez-les aussi rapidement que possible.

— Parfait ! répondit laconiquement Phelps.

Certes, il était inquiet mais ce n'était pas un lâche et il était aussi furieux que son camarade. Le *Russell-Pacha* et ses occupants avaient été insultés.

Crawford se dissimula derrière le bastingage et visa. La caisse contenant la mitrailleuse avait été refermée mais elle était en bois et il y a cinq balles dans un fusil à répétition.

Le *Russell-Pacha* doubla le bateau et Crawford tira. La caisse éclata sous les balles.

— Si nous montions à bord ? cria Phelps.

— Il n'en est pas question. Nous ignorons de combien d'hommes se compose l'équipage et ils possèdent certainement d'autres mitrailleuses. Tenez !

Au même moment, des détonations crépitèrent et une balle brisa le mât de signalisation de la vedette.

— Arrêtez le moteur ! cria Crawford.

Il y eut une seconde rafale. La pompe à eau était touchée.

— Damnation ! hurla Denis tandis qu'un petit nuage de fumée s'élevait de la chambre des machines.

Un éclat de rire moqueur fusa sur le bâtiment ennemi.

V

Une demi-heure plus tard, des clameurs s'élevaient dans la baie d'El Hamid et se répandaient bientôt à travers la ville.

Un bateau en flammes entrait dans le port et l'on reconnut bientôt le *Russell-Pacha*. La nouvelle gagna le club de tennis, puis le club de bridge et la population tout entière courut vers le quai.

Il fallut près d'une demi-heure au *Russell-Pacha* pour accoster, tant il avançait lentement. Il était évidemment fort endommagé. Plus il approchait et plus la fumée qui l'enveloppait devenait noire et dense. Lorsque enfin la vedette accosta, ce furent quatre nègres, deux hommes et deux femmes, à peu près impossibles à identifier, qui bondirent à terre.

— Je suis navré, murmura Denis.

— Cela n'a aucune importance, répondit Edna. Sauf pour le bateau.

Phelps garda le silence et Suzy éclata en sanglots. Le capitaine Sullivant commença par s'occuper de son bateau. Finnigan, Watson, Beecham et

les autres coururent éteindre le feu qui n'était pas aussi grave que l'on pouvait le supposer à première vue mais qui était cependant fort sérieux. Lorsque Sullivan considéra le danger comme écarté, il rentra dans les bureaux de la douane, suivi des deux délinquants et donna libre cours à une colère sans nom.

Il parla d'abord des parties de plaisir entreprises en compagnie féminine sur un bateau de l'administration égyptienne royale. Puis il acheva par ces mots :

— Vous êtes la honte de notre service et vous n'en ferez pas partie un jour de plus. En ce qui vous concerne, Crawford, cela ne m'étonne pas, vous êtes un propre à rien, suffisant et qui veut se donner de grands airs. J'ai supporté vos idioties jusqu'à maintenant, mais cela suffit. Par contre, Phelps, je suis très déçu. Certes, je ne vous avais jamais trouvé intelligent mais vous aviez au moins le sens du devoir ; je ne vous aurais jamais cru capable de vous conduire ainsi. A présent, faites-moi votre rapport. Je vous préviens, d'ailleurs, d'ailleurs, que ce sera le dernier.

— Monsieur... Je... Nous... n'avions pas de mauvaises intentions, balbutia Phelps dont les yeux s'emplissaient de larmes.

— Me permettez-vous de vous rendre compte, monsieur ? interrompit vivement Crawford.

Sullivan le toisa, mais répliqua :

— Je vous écoute.

— Je prends tout sur moi. C'est moi qui ai déta-

ché la vedette contre la volonté de Phelps et qui l'ai fait sortir de la baie. Mon camarade a protesté mais j'étais le plus fort...

— Alors, vous avez voulu commander, vous qui n'êtes même pas capable de vous diriger vous-même ? Et Phelps a été assez bête pour vous laisser faire ?

— Si vous voulez, monsieur, répliqua Denis avec calme.

Puis, après avoir décrit leur rencontre avec le bâtiment suspect, il conclut :

— Il serait donc nécessaire de retrouver un deux-mâts peint en jaune brun qui porte le nom *Damiette* peint à l'arrière. Il est probable, d'ailleurs, qu'il aura été effacé. Il faudra également découvrir où l'on a caché la mitrailleuse, si toutefois l'équipage ne l'a pas jetée par-dessus bord.

— Voilà un conseil précieux, monsieur le chef-inspecteur des douanes. Sans doute dois-je vous être reconnaissant d'avoir entrepris semblable travail, en admettant d'ailleurs qu'il y ait un grain de vérité dans ce que vous déclarez ?

— Vous ne me croyez pas, monsieur ? interrogea Crawford.

— Peu importe si je vous crois ou non. Je vous suspends de vos fonctions ici et je vais écrire immédiatement à Alexandrie.

Denis garda le silence. Phelps posa sur lui son regard suppliant et Crawford reprit :

— Monsieur, me permettez-vous de vous rappeler encore une fois que je suis seul responsable ?

J'ai peut-être une mauvaise influence sur Phelps et je ne suis sans doute pas digne d'appartenir au service de la douane.

— Vous êtes vraiment observateur, monsieur Crawford.

Celui-ci accepta cette injure sans sourciller et reprit :

— Certes je ne me crois pas le droit de vous adresser une requête, monsieur, mais je ne me pardonnerais jamais si Phelps était destitué par ma faute.

— Nous verrons cela, mugit Sullivan. Ce n'est pas à moi d'en décider, mais vous êtes renvoyé et je vous interdis dorénavant l'entrée des bâtiments de la douane ainsi que le port de son uniforme. Cela suffit. Vous pouvez disposer. Quant à vous, Phelps, restez. J'ai à vous parler, imbécile !

Denis Crawford, toujours transformé en nègre, suivit le Corso, grande avenue bordée de palmiers qui longe la mer. Il était hors de lui. Les vendeurs de journaux ricanaient en l'apercevant et les femmes qu'il croisait ne pouvaient s'empêcher de rire, ce qui ne le calmait pas. Il était tellement en colère qu'il ne songeait même pas qu'une demi-heure auparavant, Edna avait dû passer par la même avenue pour rentrer chez elle avec sa jolie robe verte irrémédiablement tachée, suivie de Suzy qui continuait à pleurer à chaudes larmes.

Au bout d'un instant, Phelps le rejoignit, lui frappa sur l'épaule et cria :

— Crawford ! Crawford ! Je ne suis pas destitué et c'est à vous que je le dois.

— Allons donc ! C'est à moi que vous devez d'avoir presque été cassé.

— Je sais bien, mais j'étais cependant consentant et j'aurais dû vous arrêter.

— Sornettes ! riposta Crawford. Il y a une chose certaine, continua-t-il, je n'oublierai pas cet animal-là.

— Lequel ? Ah ! vous voulez parler de l'homme à la casquette.

— Pas du tout. Je parle de Sullivan.

— Grand Dieu ! Mais pourquoi ? Il s'est montré dur, pourtant...

— Sullivan est une brute ; il n'ignore pas qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat et que nous nous sommes tirés très honorablement d'une mauvaise affaire. Seulement, il n'a jamais pu me souffrir. Il verra ce qui lui arrivera un jour...

Phelps le considéra avec stupeur et murmura :

— Mais...

— Taisez-vous, reprit Denis. On nous regarde déjà suffisamment ; il n'y a d'ailleurs rien d'étonnant car nous ressemblons à des épouvantails. Je voudrais pouvoir montrer bientôt à Sullivan qu'il n'entend rien à son métier. *Quos ego*...

— Qu'avez-vous dit ? interrogea doucement Phelps.

— Oh ! c'est du latin qui signifie en style populaire : « Vous ne tarderez pas à le sentir passer. »

Phelps estima qu'il ne pouvait y avoir aucun

doute : Crawford était devenu fou. Sa fureur à l'égard de Sullivan ne pouvait s'expliquer autrement, car, en somme, pour une fois, le capitaine avait eu raison. Est-ce que la perte de sa situation était si pénible à Denis ou bien s'agissait-il simplement d'une grave blessure d'amour-propre ? Evidemment il s'était toujours montré très fier, ce garçon qui avait de grandes connaissances historiques... La science engendre la vanité. Pourtant il était malheureux qu'il ne fît plus partie du service, car, en dépit de ses travers, c'était un charmant camarade.

— Vous me manquerez... murmura Phelps.

Crawford se mit à rire :

— Il est probable que Sullivan vous en veut parce que nous étions amis. Mon départ sera donc une excellente chose pour vous.

— Vous trouverez une situation meilleure et plus digne de votre valeur.

— Croyez-vous ? Ce n'est pas facile...

Il s'interrompit car il arrivait à la maison qu'il habitait.

— Me permettez-vous d'entrer ? demanda timidement Phelps qui avait l'impression que son ami ne devait pas être laissé seul en ce moment.

— Volontiers. Je vous donnerai un rafraîchissement et aussi un bain.

La maison appartenait à un marchand de vins italien qui se nommait Tramonti et qui en occupait l'étage inférieur. A l'étage supérieur habitait, non seulement Crawford, mais une chanteuse de café-

concert, un petit Grec du nom de Polyarchis et le propre neveu du marchand de vins : Alfredo Tramonti.

La chambre à coucher de Crawford était tapissée d'un invraisemblable papier à fleurs. Un lit assez mal suspendu, deux chaises de paille et une table boiteuse en complétaient l'ameublement. Les deux malles en fibre du jeune homme lui servaient de garde-robe. Il avait suspendu au mur sa raquette de tennis et son tub en caoutchouc. Il décrocha ce dernier, l'étala sur le plancher et commença à le remplir d'eau chaude.

— Vous voyez, fit-il observer gravement, que mon installation est somptueuse. Voulez-vous prendre un peu de whisky ?

— Avec plaisir, répondit Phelps, heureux de constater que Crawford paraissait d'un peu meilleure humeur.

Pendant le quart d'heure qui suivit, les deux jeunes gens se frottèrent consciencieusement pour effacer toute trace de l'incendie. Crawford s'habilla ensuite avec le plus grand soin et choisit un costume de tennis blanc impeccable.

— Pourquoi vous habillez-vous si élégamment ? lui demanda son camarade qui venait de réenfiler son uniforme taché et roussi.

— Parce que j'ai une visite à faire.

— Ecoutez, Crawford... Mais ne prenez pas mal ce que je vais vous offrir.

— Quoi donc ?

— Si vous avez besoin d'un peu d'argent liquide, il me serait possible...

— Mon vieil Azor !

Denis très touché serra la main de son camarade, puis déclara :

— Vous êtes un brave type ; seulement, plutôt que de vous dépouiller, j'aimerais mieux assassiner mon propriétaire, le vieux Tramonti, qui est richissime. Ce serait extrêmement facile et il compte tellement d'ennemis à El Hamid que l'on commencerait par soupçonner la moitié de la ville.

— Faut-il que vous parliez toujours en plaisantant ?...

— Il n'y a pas de plaisanterie là dedans. C'est une idée des plus pratiques et des plus logiques.

— Vous ne prenez pas la vie au sérieux, gémit Phelps.

— Certainement non, pourquoi me donnerais-je cette peine ? Venez, j'ai à sortir.

Au moment où ils allaient se séparer, Crawford ajouta :

— Dites adieu de ma part aux camarades, ou plutôt non, ne leur dites rien. Dorénavant ils ne jouent plus aucun rôle dans mon existence. En ce qui concerne Sullivan, vous pouvez lui déclarer qu'il est très malheureux pour la société qu'on ne l'ait pas tué dès sa naissance...

Et il s'éloigna tandis que Phelps hochait la tête tristement.

A peu près au même moment, Mrs. Trevelyan

était en train de surveiller le bain que prenait sa fille et de lui laver les cheveux qui étaient pleins de noir de fumée. Edna, à moitié fâchée, à moitié rieuse, se laissait faire tandis que sa mère la savonnait vigoureusement.

— As-tu appris tout ce qui s'est passé, maman ?

— J'en ai appris beaucoup plus que ton pseudo-héros et toi ne le souhaitiez certainement. Mrs. Sutton-Prowse m'a téléphoné ; elle était sur le quai et...

— Cela ne m'étonne pas de la part de cette vieille chipie. Denis a été merveilleux et ce n'est pas sa faute si...

— Pas sa faute ! répéta sèchement Mrs. Trevelyan.

Pendant ce temps le commandant était assis dans son vieux fauteuil à oreillettes il était absolument décidé à ne pas se mêler des événements de la journée. Lorsqu'il écoutait sa femme, il se disait qu'elle avait raison au sujet du jeune idiot qu'était Crawford ; mais quand il écoutait Edna, elle savait si bien s'y prendre qu'elle le ramenait toujours à partager son opinion ; aussi l'excellent marin était-il décidé à demeurer neutre et à laisser la mère et la fille se débrouiller. C'était d'ailleurs ce à quoi elles s'employaient au même instant.

— Tu as encore un kilog de noir de fumée dans les cheveux, déclara Mrs. Trevelyan en versant un shampooing sur la tête blonde d'Edna, et je te prie de rester tranquille si tu veux que je te l'enlève.

— Voyons, maman, ne sois pas de si mauvaise humeur.

— Je te répète de ne pas bouger. J'ai vu aujourd'hui ce qui peut se produire quand tu as passé seulement quelques heures avec ce garçon ; je ne puis songer sans frémir à ce qui t'arriverait au bout de quelques années de mariage.

Edna se mit à rire. Elle était assise devant la table de toilette, un kimono sur les épaules, tandis que de longues coulées de shampooing et de noir de fumée ruisselaient sur ses joues.

Soudain on entendit sonner à la porte d'entrée et la jeune fille se leva d'un bond.

— C'est certainement lui, maman, il vient sans doute nous faire des excuses et je dois...

— Tu ne dois rien du tout...

Mrs. Trevelyan avait cette fois adopté un son de voix tout différent et sa fille déconcertée la regarda.

— Je te prie de rester ici, mon enfant, ajouta sa mère qui sortit.

Edna se mordit la lèvre. Il ne lui avait jamais paru difficile de s'entendre avec sa mère ; seulement, quand elle avait dit « mon enfant », il était bon de faire attention. Dieu seul savait ce que la vieille Sutton-Prowse lui avait raconté ! Certes, Edna n'avait pas jugé amusant de traverser toute la ville transformée en négresse ; bon nombre de jeunes filles ne pardonneraient jamais à l'homme qui eût été cause d'un ennui de ce genre, mais si elles agissaient ainsi, elles ne feraient preuve ni d'intelligence, ni de sentiments véritablement affec-

tueux pour quelqu'un qui avait simplement répondu à une insulte.

Cependant Edna ne se tourmentait pas de ce que sa mère était en train de déclarer à Crawford. Le commandant Trevelyan, qui assistait à l'entrevue, constatait avec regret qu'il lui devenait impossible, malgré ses bonnes résolutions, de ne pas se mêler de l'affaire.

— Je pourrais encore, déclarait sa femme, vous pardonner d'avoir rendu ma fille ridicule aux yeux de tous les habitants d'El Hamid. C'est son affaire et s'il lui plaît de se promener déguisée en négresse, un dimanche après-midi, peu m'importe. Mais ce que je ne puis oublier, c'est que vous l'avez exposée à un grave danger. Vous avez ouvert le feu alors que ma fille était à bord.

— Je crains que vous n'ayez raison, répondit Denis Crawford désolé.

Il se demandait comment Mrs. Trevelyan pouvait avoir appris l'aventure car il ignorait la présence de Mrs. Sutton-Prowse au débarcadère.

— Je n'ai pas besoin que vous me le disiez, répliqua la mère d'Edna. De plus, j'ajoute qu'il m'a déplu tout de suite qu'Edna s'intéressât à un fonctionnaire des douanes. Elle m'a fait certaines confidences à votre sujet, aussi je crois devoir vous apprendre que mes projets d'avenir pour elle sont entièrement différents. Notre fille est encore très jeune et mon mari et moi estimons qu'elle n'est pas d'âge à s'engager actuellement. Je pense que vous me comprenez, monsieur ?

Le jeune homme s'éclaircit la voix :

— Si c'est... ma situation d'officier des douanes qui vous déplaît, madame, cet obstacle a cessé d'exister.

— Je pense, en effet, riposta Mrs. Trevelyan ironiquement, que vous avez été mis en demeure de quitter ce service.

— C'est exact, répondit Crawford avec le plus grand calme.

A ce moment, le commandant Trevelyan jugea bon de prendre part à la conversation.

— Supposez-vous donc que cette destitution va améliorer l'opinion que nous nous faisons de vous, monsieur? interrogea-t-il avec violence. Un fonctionnaire des douanes n'est pas un marin, mais il a au moins des rapports avec la mer.

— Quand il appartient à la douane maritime, répondit aimablement Crawford.

Le commandant riposta :

— Mais vous, vous n'appartenez plus du tout à aucun service. Donc, si vous aviez l'audace de demander à Edna de vous épouser, maintenant...

— Mais je n'ai jamais eu une idée pareille, répliqua Denis.

Le mari et la femme le dévisagèrent avec stupeur.

— Que voulez-vous dire? interrogea Mrs. Trevelyan.

— Vous venez de faire allusion à des fiançailles possibles entre miss Trevelyan et moi, madame, répondit Denis en s'inclinant un peu. Il est inutile

que je vous affirme qu'un engagement semblable serait un grand honneur pour moi et aussi un grand bonheur en dépit des parents que possède miss Edna. Toutefois, je ne lui ai pas demandé de m'épouser maintenant, alors que je n'ai pas de situation digne d'elle à lui offrir et que je viens même de perdre celle que j'avais.

Le commandant et Mrs. Trevelyan se regardèrent et le premier riposta enfin :

— Que vous le lui ayez demandé ou non, vous n'épouserez notre fille, ni maintenant, ni plus tard.

— Je ne vous promets rien pour plus tard.

— Nous vous remercions de votre visite, déclara alors la mère d'Edna d'un ton qui indiquait nettement que l'entretien avait assez duré.

— Il n'y a pas de quoi, répondit Crawford qui s'inclina et se dirigea vers la porte.

Au moment d'atteindre celle-ci, il se retourna pour dire :

— Tous mes hommages à miss Trevelyan.

— Allez-vous-en ! cria le vieux marin.

Denis obéit.

— Que vous avais-je dit, Henry ? demanda Mrs. Trevelyan d'un ton sec. Je regrette seulement d'avoir écrit à Nelly Spicer pour lui demander des renseignements sur ce garçon. Je n'en ai vraiment plus besoin.

Edna avait quitté sa chambre et avait gagné le jardin en passant par l'escalier de service. Lorsqu'elle vit sortir Denis, elle fit entendre un léger sifflement et il accourut aussitôt vers elle.

— Que vous a dit maman? interrogea-t-elle aussitôt.

— Des choses diverses.

Edna avait encore les cheveux mouillés et sur le bout de son joli petit nez, s'étalait toujours une tache de noir de fumée, mais cela ne paraissait aucunement la troubler.

— Etes-vous brouillés? reprit-elle avec anxiété.

— Je le crains.

— Denis, à mes yeux, cela n'a aucune importance et, si vous le souhaitez, je vous attendrai.

Il la regarda longuement, sortit un mouchoir propre de sa poche, lui essuya le nez doucement, l'embrassa et s'éloigna sans ajouter un mot.

VI

— Le capitaine Spadone désire parler à madame, annonça l'apprenti mécanicien timidement.

Esmée Morano fit un signe d'assentiment. Elle se trouvait au milieu de la cour d'un garage, vêtue d'un costume tailleur très simple mais admirablement coupé qui lui donnait un air militaire encore accru par la petite cravache qu'elle tenait à la main.

— Qu'il vienne ! répliqua-t-elle.

— Bien, madame.

Le jeune homme s'éloigna et Esmée se tourna à nouveau vers le garagiste qui avait souhaité voir leur conversation prendre fin. Toutefois, la signora Morano n'avait pas pour habitude de se laisser distraire des questions qu'elle jugeait utile de régler.

— En aucun cas, déclara-t-elle sèchement, vous ne devez m'envoyer un compte avec un retard de deux jours. Vous savez fort bien que le vendredi

et le samedi, je suis très occupée par mes cargaisons à expédier à Alexandrie.

Le garagiste balbutia une excuse, mais le regard d'Esmée devint encore plus dur.

— Il n'y a que deux hypothèses, reprit-elle. Ou bien, vous souhaitiez que je reçoive cette note à un moment où il me serait impossible de l'examiner attentivement...

— Signora !

— Ou bien, vous n'aviez pas achevé votre travail. Si la première hypothèse est exacte, c'est que vous voulez me tromper ; si c'est la seconde, vous n'êtes pas à la hauteur de votre tâche. Que préférez-vous, Stavridis ?

L'homme sursauta et répondit, après avoir jeté à la dérobée un regard sur le visage froid de son interlocutrice :

— Les comptes vous arriveront désormais à l'heure exacte, signora.

Elle acquiesça d'un signe et ajouta :

— Venez ce soir à six heures à la villa. Nous examinerons les derniers ensemble et vous m'expliquerez tout ce qui ne m'a pas paru normal. Au revoir, Stavridis.

Et la signora Morano traversa la cour pour aller à la rencontre de Spadone qui y pénétrait.

— Qu'y a-t-il ? interrogea Esmée sans autre préambule.

— J'ai reçu un télégramme de Duvoisier. Le chargement n'arrivera que la semaine prochaine ; il a été retardé.

La signora Morano serra les lèvres :

— Décidément, les hommes de confiance n'existent plus. Stavridis falsifie ses comptes. A mon avis, il m'a volé plus de trois cents livres sterling au cours des dernières semaines.

Spadone fit entendre un petit sifflement et Esmée continua :

— C'est toujours la même chose, chacun songe à s'enrichir, qu'il s'agisse du garagiste d'El Hamid ou de ses six collègues d'Alexandrie. Je ne puis cependant pas me trouver partout à la fois.

En achevant ces mots, elle fouetta l'air de sa cravache. Sa colère était manifeste.

— Moi, murmura Spadone qui la regardait avec extase, je serais capable de tromper le pape lui-même, mais pas vous, signora.

— Bien, bien, répliqua-t-elle, je sais que je puis avoir confiance en vous. D'ailleurs, cela vous rapporte, ajouta-t-elle ironiquement.

Le géant soupira :

— Qu'est-ce que l'argent?... commença-t-il.

Mais elle l'interrompit :

— Allez-vous me faire un sermon dans cette cour?

Spadone se reprit et demanda :

— Voulez-vous que je parle à Stavridis?

La signora Morano fronça les sourcils :

— Non, pas encore. J'en aurai bientôt fini avec lui.

— Vous en aurez bientôt fini avec tout, murmura-t-il.

— Espérons-le. Pourquoi Duvoisier n'a-t-il pas pu nous expédier la marchandise de Marseille ?

— Parce qu'elle ne s'y trouve pas. Elle est en Tchécoslovaquie. Tout se fait en ce moment trop vite et le commerce officiel fait du tort au nôtre.

— Avez-vous le télégramme ?

— Non, murmura Spadone étonné. Je brûle tous les papiers dès que je les sais par cœur.

— Parfait, répondit Esmée en souriant. Vous avez bonne mémoire, Spadone.

— Excellente, signora. Tenez, par exemple, je ne suis pas près d'oublier ce visage.

Il regardait vers l'entrée de la cour où un camion venait de s'arrêter pour prendre de l'essence. Son conducteur simplement vêtu d'une culotte et d'une chemise sale, était un grand garçon au type anglais accusé. Esmée le reconnut aussitôt :

— Cet homme-là m'a coûté dix mille livres, déclara-t-elle. J'aimerais bien savoir quelle somme il m'apportera.

Spadone la regarda avec stupeur.

— Quelle somme il vous apportera ? Comment cela ?

— Il a été destitué après sa petite escarmouche avec Mirko.

— Je le sais.

— Et depuis lors les choses vont de mal en pis pour lui. Aussi sera-t-il bientôt prêt...

— Prêt à quoi ?

— A se joindre à nous.

— Madame, au nom du ciel...

— Au nom du ciel, gardez votre sang-froid, Spadone. Que pensera ce garçon s'il vous voit aussi agité ? Vous feriez mieux de l'imiter. Il nous a vus, il nous a reconnus et pourtant pas un muscle de son visage n'a bougé.

— Mais que lui voulez-vous ?

— Voyons, Spadone. Voilà un homme qui a été à bord du *Russell-Pacha* et qui connaît ce bateau tellement bien qu'il est capable de le piloter lui-même, qui, de plus, est au courant de tout le service des douanes à El Hamid et vous me demandez ce que je lui veux ?

— Pourtant...

— Je vous le répète, son avenir paraît sombre. Il est en assez mauvais termes avec ses anciens camarades et à couteau tiré avec Sullivan. Il ne perd d'ailleurs pas une occasion de leur prouver son mauvais vouloir. Hier soir, chez Zakypoulos, ce garçon était ivre et il a rossé Watson et Finnigan qui sont deux employés des douanes. Il a d'ailleurs déclaré être bien navré de ne pas avoir pu en faire autant à Sullivan. Il y a une femme dans tout cela, une jeune fille qu'il ne peut plus épouser parce qu'il a perdu sa situation.

Spadone cligna des yeux ; il pouvait comprendre les arguments dont venait de servir la signora et cependant le projet de celle-ci lui déplaisait car il se rappelait la manière insolente dont Crawford l'avait fait taire à bord de l'*Esmée*.

— Quand on a appartenu aux douanes, madame, déclara-t-il, on est contaminé pour toujours.

La signora Morano se mit à rire.

— Voilà qui est paradoxal.

— C'est possible, répliqua Spadone qui ignorait absolument le sens du mot, mais je suis tout à fait opposé à ce que nous ayons des rapports quelconques avec cet individu.

La signora Morano lui jeta un regard et murmura :

— Et si je connaissais certains détails concernant son passé ?

Spadone leva les sourcils :

— Ce serait différent.

— Quoi qu'il en soit, j'ai déjà fait entreprendre des tractations par l'homme qui est le plus capable de les mener à bien.

— Par Lovely, alors ?

— Vous êtes vraiment, par moments, tout à fait remarquable, mon cher capitaine.

Pendant que cette conversation s'achevait, Crawford avait depuis longtemps fait son plein d'essence et se dirigeait vers l'usine du vieux M. Bruce où il était employé comme conducteur de camion.

La personne la plus en vue d'El Hamid, Mrs. Evangéline Sutton-Prowse était assise sur la veranda du bungalow des Trevelyan. Elle s'était fait accompagner de son fils Auguste et cette visite avait sa raison d'être, comme d'ailleurs tout ce que faisait Mrs. Sutton-Prowse.

Auguste avait trente et un ans, il était temps de le marier, mais il était absolument impossible de lui laisser chercher sa femme lui-même car le pauvre cher garçon était bien trop innocent pour s'apercevoir des traquenards qui guettent les célibataires. Quatre ans plus tôt, à Alexandrie, sa mère avait dû l'arracher aux griffes d'une chanteuse de café-concert. Les mauvaises langues prétendaient, d'ailleurs, que la seule vue de sa possible belle-mère avait tellement consterné la jeune personne qu'elle avait fui épouvantée.

Quoi qu'il en fût, Mrs. Sutton-Prowse était bien décidée à s'occuper elle-même de l'avenir matrimonial de son fils et son choix se portait sur Edna Trevelyan. Certes, elle se rendait compte que celle-ci se trouvait plus bas qu'elle sur l'échelle sociale. Après tout, un ancien capitaine de la marine marchande n'est pas un grand seigneur ; de plus, cette famille n'avait pas de fortune. Seulement, Mrs. Trevelyan était une femme industrieuse et économe et elle avait fort bien élevé sa jolie fille.

Mrs. Sutton-Prowse étudiait Edna depuis longtemps. Celle-ci était toujours bien habillée sans que ses toilettes lui eussent coûté de grosses sommes car elle était fort adroite et savait coudre. En outre, son frère et elle étaient les héritiers du vieux Spencer Strickland qui était le frère de Mrs. Trevelyan et cet excellent homme était fort riche. Mrs. Sutton-Prowse était très fière d'elle-même, car elle était arrivée à arracher cette information à Mrs. Trevelyan. A part elle, personne à El

Hamid ne savait que la jeune Edna deviendrait sans doute un jour un parti des plus intéressant.

Spencer Strickland, qui était beaucoup plus âgé que sa sœur, avait le diabète, et même s'il vivait encore assez longtemps, cela n'aurait pas grande importance : Mrs. Sutton-Prowse semblerait avoir agi avec le plus grand désintéressement.

La mère et le fils avaient trouvé toute la famille Trevelyan rassemblée, y compris le frère d'Edna.

— John est arrivé du Caire hier soir, déclara le commandant.

— Où il a perdu trente-cinq livres au jeu avant-hier, acheva Mrs. Sutton-Prowse avec un sourire qui voulait être aimable.

— Comment ? s'écria Mrs. Trevelyan stupéfaite.

Le jeune homme avait violemment rougi et il murmura :

— Vous savez déjà cela, madame ?

Tous les assistants éclatèrent de rire, mais d'un rire sans gaîté, Mrs. Sutton-Prowse, en particulier, était furieuse du mot « déjà ».

— Je sais tout, affirma-t-elle.

Nul ne releva cette vérité évidente.

— Avec qui jouiez-vous ? interrogea Auguste Sutton-Prowse.

— Oh ! avec des gens très bien, à l'Albany Club, répondit John Trevelyan qui était un beau garçon de vingt-et-un ans ; il ressemblait extraordinairement à sa sœur, par la taille et les yeux, mais sa bouche et son menton dénotaient la faiblesse.

— Eh bien ! voilà une agréable nouvelle ! déclara sa mère.

— Ne sois pas injuste, maman.

— Comment, injuste ?

— Certainement, répliqua John, si j'avais gagné trente-cinq livres au lieu de les avoir perdues, tu n'y aurais rien trouvé à redire. Je ne puis empêcher un poker d'avoir battu un flush.

— Les membres de l'Albany sont des bûches, déclara Auguste Sutton-Prowse d'un air méprisant, ils n'ont pas de cran !

John le regarda ironiquement. Il partageait les sentiments de sa sœur vis-à-vis de ce gros garçon blafard.

— Il est heureux que vous ne vous soyez pas trouvé là, dit-il.

Toutefois, Auguste ignora cette ironie et reprit :

— Il faut apprendre à jouer au poker, et plus on perd mieux on joue. En ce qui me concerne, cela m'a coûté au moins mille cinq cents livres...

— En ce cas, répliqua Mrs. Trevelyan avec décision, j'espère que John n'apprendra jamais.

Il y eut un nouveau rire contraint, puis la maîtresse de maison demanda :

— Voulez-vous une autre tasse de thé, madame ?

Et Auguste ajouta :

— Jouez-vous toujours au bridge, Edna ?

— Certainement, monsieur. Seulement, je crois que vous ne me trouveriez pas agréable comme partenaire. Je distribue toujours les cartes du mau-

vais côté et j'oublie régulièrement de compter mes atouts.

— Ah ! dit le jeune homme en faisant la grimace.

— Le bridge n'est pas tout dans la vie, Auguste chéri, dit vivement sa mère.

— Certainement non, maman, répondit « Auguste chéri ».

— Nous avons tous nos petites manies, reprit Mrs. Sutton-Prowse, et nous avons ainsi beaucoup moins de temps pour faire des bêtises. Si l'on veut réussir dans la vie, il ne faut vouloir ni trop, ni trop peu.

— Si César et Napoléon avaient eu cette mentalité, madame... commença John Trevelyan.

— Ne me dites pas que ces gens-là ont fait du bien à l'humanité, interrompit la mère d'Auguste d'un ton ferme. Je le répète, il ne faut jamais exagérer dans aucun sens. Tenez, par exemple, vous, ma chère petite, quel bien cela vous ferait-il si vous songiez à épouser le duc de Norchester ? Vous vous sentiriez mal à l'aise dans son milieu.

— Mais je n'en ai pas la moindre intention, répliqua Edna en souriant.

— Je le sais bien, ma chère enfant, choisissons un autre exemple. L'exemple inverse. Prenons le nommé Denis Crawford...

Les yeux de Mrs. Sutton-Prowse brillèrent tandis qu'elle regardait tour à tour les divers membres de la famille Trevelyan.

— Vous rendez-vous compte de l'existence que vous pourriez mener avec un garçon comme celui-

là ? Quand il était employé des douanes, il n'avait que trois livres cinquante piastres par semaine, mais maintenant, après la scandaleuse affaire du bateau, il est devenu chauffeur de camion. Il faut vraiment qu'il n'ait pas l'ombre de respect humain.

— C'est donc un déshonneur de conduire un camion ? interrogea Edna.

Elle avait parlé doucement, mais Mrs. Trevelyan se rendit compte qu'elle n'était pas très éloignée de la colère. Toutefois, Mrs. Sutton-Prowse continuait :

— Evidemment, ma chère enfant, ce n'est pas un déshonneur. Cependant, quand on s'est conduit comme l'a fait ce Crawford, on quitte la ville. Je suis certaine qu'il y a des places de camionneur au Caire. Seulement, M. Crawford a peut-être d'excellentes raisons de ne pas vouloir retourner au Caire.

Elle eut un mauvais sourire et Mrs. Trevelyan déclara d'un ton plein de sous-entendus :

— A mon avis, Edna n'avait pas non plus l'intention d'épouser M. Crawford.

— Certainement, chère madame, affirma gaîment la mère d'Auguste. C'était un simple exemple.

Pendant le silence qui suivit on entendit tout à coup le roulement d'un lourd véhicule.

— Voilà un camion qui approche, dit John Trevelyan dont les paroles ne firent qu'exprimer ce que chacun pensait tout bas.

Le véhicule ne tarda pas à paraître ; son conducteur était un grand garçon blond vêtu d'une culotte

et d'une chemise sale. Il aperçut le groupe rassemblé sur la veranda, arrêta son camion et cria :

— Bonjour, miss Trevelyan !

— Bonjour, monsieur Crawford, répondit aussitôt Edna qui se leva et courut vers Denis.

Sa mère avait esquissé un mouvement, comme pour l'arrêter, mais il était trop tard.

— Si vous saviez tout ce que je sais, madame, déclara Mrs. Sutton-Prowse, vous ne permettriez pas cela.

Mrs. Trevelyan se mordit les lèvres et ne répondit pas. Le petit groupe garda un silence absolu tandis que Crawford sautait à bas de son siège et serrait la main d'Edna. Les deux jeunes gens échangèrent quelques phrases qui ne furent pas entendues ; puis ils firent le tour du camion et on ne vit plus que leurs pieds sous le châssis. Ces pieds ne tardèrent pas à se rapprocher et ceux d'Edna ne reposèrent plus sur le sol que par la pointe. Il fut si évident que la jeune fille venait d'embrasser Crawford que John Trevelyan éclata de rire. Son père lui envoya une gifle et le frère d'Edna furieux se retourna, mais le vieux marin ordonna :

— Va dans ta chambre, John !

Le ton dont il avait prononcé cette phrase était tel que son fils s'éloigna le visage cramoisi.

— Je pense qu'il est temps que nous partions également, déclara Mrs. Sutton-Prowse en faisant signe à Auguste qui était peut-être le seul à n'avoir rien remarqué.

— Vous partez déjà ? demanda Mrs. Trevelyan sans le moindre enthousiasme.

Aussi, lorsque Edna revint, les visiteurs faisaient-ils leurs adieux à ses parents.

— Après tout, déclara Mrs. Sutton-Prowse au moment où elle allait quitter le jardin, j'ai peut-être été un peu trop sévère dans mon jugement sur le jeune Crawford. D'après mes informations, il a été en prison au Caire. Il avait, je crois, eu des ennuis au sujet d'un chèque. Il a peut-être beaucoup de mérite en cherchant à se réhabiliter et en commençant au bas de l'échelle sociale. Viens, Auguste chéri !

Et après avoir lancé cette flèche du Parthe, Mrs. Sutton-Prowse s'éloigna définitivement, suivie de son fils. Le visage d'Edna était livide.

— Quelle sale bête ! murmura-t-elle.

— Malheureusement, répliqua sa mère en la regardant droit dans les yeux, ce qu'elle vient de dire est l'absolue vérité.

— Maman !

— J'ai reçu une lettre de Mrs. Spicer du Caire. Je l'avais priée de me fournir des renseignements sur ce garçon.

— N'ajoute rien, maman ! répliqua Edna qui se dominait difficilement, car je ne t'écouterai pas et, de plus, je ne crois pas un mot de tout cela. Pas un mot, entends-tu ?

Elle rentra dans la maison en courant. Sa mère fit mine de la suivre mais le commandant la retint par le bras :

— Laissez-la seule, Mary, dit-il. Ce que vous feriez ne servirait à rien.

Mrs. Trevelyan poussa un profond soupir et murmura :

— Quel délicieux après-midi !

VII

Lorsque Denis Crawford rentra chez lui, ce soir-là, vers sept heures et demie, il était d'excellente humeur et il sifflait gaîment. Il rencontra sa voisine, l'ancienne chanteuse d'Alexandrie, qui lui sourit ainsi qu'elle le faisait toujours lorsqu'elle le croisait et qui lui dit :

— Je crois que vous avez une visite.

— Ah ! fit Denis étonné.

— Un monsieur vous attend dans votre chambre.

Elle continua son chemin tandis que le jeune homme ouvrait sa porte.

— Bonsoir ! dit un petit homme qui se leva de la chaise où il était assis.

Crawford toussa car la pièce était pleine de fumée. Son visiteur en était à son troisième cigare.

— J'espère, dit-il, que vous m'excuserez, mais je vous attends depuis une heure. Je me nomme Lovely.

— A quoi dois-je le plaisir de vous trouver chez moi ?

— Puis-je m'asseoir ?

— Certainement.

Une fois que tous deux eurent pris des sièges, Crawford put mieux regarder l'inconnu. Il avait des cheveux noirs frisés, des joues rasées de près et discrètement poudrées, de petits yeux perçants et une bouche aux lèvres épaisses.

— Si celui-là est Anglais, moi je suis Esquimeau, pensa Denis.

Et il demanda :

— Sommes-nous compatriotes ?

Le complet de M. Lovely était admirablement coupé, mais il eût mieux convenu à un jeune ténor d'opérette qu'à un homme de quarante-cinq ans.

— Je suis certainement Anglais, s'écria-t-il, mais ma mère était Grecque, de Smyrne. Si vous désirez d'autres renseignements à mon sujet, je suis tout prêt à vous les fournir. Ce ne serait que juste car vous ne me connaissez pas, alors que je suis très au courant de tout ce qui vous concerne.

— Vous êtes au courant de ce qui me concerne ? répliqua Crawford, stupéfait.

— Mais oui. Vous étiez employé des douanes à El Hamid, il y a environ quinze jours. Vous avez alors été congédié à la suite d'un... incident regrettable.

— C'est exact, répliqua Crawford, mais tout le monde sait cela ici.

— Ce que l'on ignore davantage, continua aimablement Lovely, c'est que même sans le petit incident en question, vous auriez été obligé d'abandonner vos fonctions, car vous aviez fort adroite-

ment dissimulé à vos chefs que vous aviez déjà fait partie du service des douanes, au Caire, et que vous aviez fait six mois de prison, à Jérusalem, je crois, à cause d'un chèque qui n'était pas très régulier.

Crawford se leva :

— Si vous êtes venu m'insulter, monsieur...

— Du tout... du tout... au contraire. Puis-je me permettre de vous dire que j'admire l'audace avec laquelle vous étiez parvenu à obtenir une situation dans les services royaux ? J'ai la meilleure opinion des gens qui ont du cran. Je ne suis qu'un citoyen paisible et j'ai un véritable faible pour les hommes animés de votre... esprit d'initiative.

— Voyons, interrompit Crawford, qu'est-ce que vous voulez, au juste ?

M. Lovely sourit plus gracieusement que jamais. Il eût vraiment été impossible de se sentir offensé devant une amabilité pareille.

— Je veux d'abord vous prouver que je suis bien renseigné à votre égard et, ensuite, je désire vous offrir mes services.

— Vos services ? Mais je ne vois pas...

— Comment pourriez-vous comprendre puisque vous ne me connaissez pas ? Je suis, monsieur Crawford, agent d'affaires et je m'occupe de tout ce qui peut se traiter. Cela m'oblige d'abord à saisir les occasions qui se présentent à moi et, en second lieu, à savoir juger les hommes. Voilà donc deux raisons qui m'ont conduit vers vous.

— Elles me semblent mystérieuses, répliqua Crawford d'un air soupçonneux.

— En apparence seulement... en apparence ! Le psychologue qui est en moi se dit : « Voici un jeune homme extrêmement intelligent, qui a commis un jour une légère erreur, une de ces erreurs que n'importe lequel d'entre nous pourrait commettre et pour laquelle il a été durement, trop durement, puni. Ensuite, il a essayé de refaire sa vie et il est parvenu à entrer dans les services de la douane. Là, il a encore eu de la malchance car un de ses supérieurs, aussi brutal que borné, a rendu son existence difficile ; enfin, un incident des plus vulgaire l'a fait destituer. Toutefois, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, cette destitution était fatale car une enquête officielle avait déjà été entreprise, au Caire, sur le passé de ce jeune homme. Il est ridicule que les pseudo-criminels ne puissent reprendre leur place dans la communauté une fois qu'ils ont accompli leur peine. Mais ensuite ils sont rejetés, suspectés. »

— Comment savez-vous que les autorités du Caire ont découvert tout cela? interrogea Crawford en fronçant les sourcils.

Lovely sourit de nouveau :

— Ma profession m'oblige à ne rien négliger. Le jeune homme dont nous nous occupons a vu sa carrière interrompue au moment qui lui était le plus pénible car il entretenait certaines espérances des plus justifiées concernant une charmante jeune fille...

— Si vous continuez sur ce sujet, interrompit Crawford, je vous ferai rentrer vos paroles dans la gorge.

— Ce ne serait pas très agréable, mais j'espère bien que nous n'en viendrons pas là. Au contraire, monsieur Crawford, bien, au contraire... Mais reprenons : le jeune homme en question était de fort mauvaise humeur, ce qui est très compréhensible, et le fait qu'il était devenu conducteur de camion n'améliorait pas sa situation. Il était donc exaspéré contre tout ce qui avait trait au service des douanes, aussi n'a-t-il pas perdu l'occasion de dire à deux de ses anciens camarades, au restaurant Zakypoulos, ce qu'il pensait d'eux. Comme les deux jeunes gens étaient en civil, et qu'ils n'ont pas porté plainte, l'affaire n'a pas eu de suites judiciaires.

— Vous êtes vraiment extrêmement bien informé, déclara Crawford qui souriait, maintenant, un peu.

Lovely s'inclina et reprit :

— Ce compliment s'adresse au psychologue. Venons maintenant au second aspect de la question. J'ai pensé que j'avais une excellente occasion de procurer à ce garçon intelligent un travail rémunérateur.

Lovely s'interrompit et regarda son interlocuteur attentivement. Crawford leva les sourcils :

— Et qu'appellez-vous un travail rémunérateur ?

— N'avez-vous jamais pensé que vous possédiez

des renseignements qui pourraient être précieux pour certaines personnes ?

— Non, répliqua Crawford étonné.

Lovely éclata de rire :

— Vous allez maintenant comprendre comment je gagne ma vie. C'est moi qui découvre généralement les possibilités des gens. Je possède, si je puis m'exprimer ainsi, un don spécial pour cela.

— Et de quel genre d'occupations s'agirait-il pour moi ? interrogea Denis d'un air moqueur. D'une chose un peu louche, probablement ; sans cela vous n'eussiez pas pris la peine de me rappeler mon passé.

Pour la première fois, Lovely parut un peu déconcerté. Il ne tarda d'ailleurs pas à se ressaisir et répondit en haussant les épaules :

— En somme, pourquoi ne vous parlerais-je pas ouvertement ? Vous n'avez aucun intérêt à abuser de ma franchise et même si vous y avez quelque intérêt...

— Ecoutez, interrompit Crawford. D'abord, cessez de sourire pendant deux minutes et ensuite allez droit au but. Je suis fatigué et je veux aller dîner.

— Comme il vous plaira, répliqua Lovely d'un air offensé. En général, je traite mes conversations d'affaires avec le plus de cordialité et de courtoisie possible.

— Je ne me suis pas aperçu de cette courtoisie, monsieur.

Lovely parut ignorer cette phrase et reprit :

— Vous avez fait partie du service des douanes, monsieur Crawford. Pourquoi n'essaieriez-vous pas le contraire ?

— Vous voulez dire... la contrebande ?

Lovely fronça un peu les sourcils :

— Je n'aime pas ce mot. J'estime que si l'on ne réussit pas dans une certaine branche, il faut essayer celle qui lui est opposée. Cela peut être, comme je vous le disais tout à l'heure, très rémunérateur. Un homme adroit peut, s'il a de la chance, amasser une petite fortune en un temps relativement court. Une fois devenu riche, plus rien ne ferait obstacle à la réalisation de ses projets.

Crawford fit entendre un léger sifflement, sourit et enfin éclata de rire en s'écriant :

— Vous n'aviez pas tort de m'apprendre que vous traitiez toutes les affaires possibles, monsieur.

— J'ai mis cartes sur table, monsieur Crawford. Dites-moi ce que vous pensez de ma proposition.

— Et si je refuse ? interrogea lentement Denis.

Lovely haussa les épaules.

— En ce cas, nous supposerons que je vous ai proposé une situation de conducteur de camion au Caire, mais que vos prétentions ayant été exagérées, nous n'avons pu conclure l'affaire.

Crawford fit un signe affirmatif :

— Mais si j'accepte, reprit-il, et que je vous dénonce ensuite ?

Lovely se pencha un peu en avant et sa voix se fit onctueuse pour déclarer :

— A votre place, je me garderais d'agir ainsi,

monsieur. Cela pourrait vous être très préjudiciable. Les inconvénients qui en résulteraient pour nous, je veux dire pour ceux qui m'envoient, seraient absolument hors de proportion avec ceux dont vous auriez à souffrir. En estimant que les personnes qui sont prêtes à vous employer sont à la fois riches et puissantes, vous approcherez beaucoup de la vérité ; seulement, vous ne les connaîtrez pas et vous n'aurez affaire qu'à quelques... mettons subordonnés.

— Je comprends, acquiesça Crawford. Tout cela me semble assez explicable. En résumé, si je vous ai bien compris, voici ce que vous m'avez appris : « Comme je n'ai plus rien à espérer, j'ai le plus grand intérêt à m'affilier à ceux qui vous envoient. » Vous me tentez, monsieur, vraiment, vous me tentez beaucoup. Quelles sont les formalités à accomplir pour devenir un excellent contrebandier ? Faut-il prononcer un serment, signer un parchemin avec son sang ? Ou une promesse, ce que nous appelons un « gentlemen's agreement », est-elle suffisante ? Comment peut-on ensuite s'élever sur l'échelle de la hiérarchie ?

M. Lovely eut un sourire énigmatique :

— Voilà des demandes étranges pour un ancien fonctionnaire des douanes, monsieur Crawford. Toutefois, je me rends compte qu'il doit vous être assez difficile de faire abstraction de votre sens de l'humour. Vous devez savoir aussi bien que moi et même peut-être mieux encore, en quoi consiste la contrebande.

Et tandis qu'il achevait ces mots, le sourire disparut de son visage et ce fut un homme froid, plein d'assurance qui demanda :

— Qu'avez-vous décidé, Crawford ? Est-ce oui ou non ?

— C'est oui, bien entendu, répliqua aimablement Denis. Voulez-vous un peu de whisky ? Ah ! tiens, non, il n'y en a plus. Vous n'auriez pas cinq livres sur vous, par hasard ?

— Mais si, répondit Lovely en prenant des banknotes dans sa poche. Cette somme confirmera notre contrat, ajouta-t-il en reprenant son sourire.

Crawford prit les billets, les fit disparaître dans son vêtement et déclara :

— J'ai un principe, quand je traite une affaire, j'aime à voir l'argent de mon associé.

— C'est un excellent principe, répondit Lovely en se levant. Et maintenant voici vos premières instructions, monsieur Crawford. Rendez-vous au petit port à une heure et demie, cette nuit, et attendez que quelqu'un vous offre d'allumer votre cigarette.

— Comme c'est romanesque ! ricana le jeune homme.

Une fois que Lovely fut parti, laissant derrière lui un violent parfum et quatre bouts de cigares, Crawford demeura un moment perdu dans de profondes réflexions. Il s'approcha ensuite de la fenêtre, l'ouvrit toute grande et jeta au dehors les quatre mégots. Une bouffée d'air salé monta de la

mer. Tout paraissait paisible et innocent. Crawford éclata d'un rire amer.

***

Les habitants d'El Hamid se couchent de bonne heure. Le signor Tramonti allume une bougie afin d'économiser la lumière électrique ; Mrs. Sutton-Prowse fait une toilette minutieuse avant de s'étendre dans son lit ; un très vieil exemplaire de la Bible est posé sur sa table de chevet. Les mauvaises langues prétendent qu'elle l'a acheté simplement parce qu'il était ancien et que dans le tiroir de la même table se trouve le dernier roman de Maurice Dekobra.

Ce soir-là, Mrs. Sutton-Prowse n'était, ni tout à fait satisfaite, ni absolument contrariée de ce qui s'était passé au cours de l'après-midi. On pouvait comprendre que la famille Trevelyan fût assez bouleversée. Mrs. Sutton-Prowse était enchantée d'avoir mis les points sur les *i* et elle pensait que si, un peu plus tard, elle faisait des ouvertures matrimoniales à Mrs. Trevelyan, celles-ci seraient favorablement accueillies. Il était seulement malheureux que le cher Auguste ne fît pas plus de frais pour la jeune fille ; sa mère serait obligée de lui parler sérieusement. Mrs. Sutton-Prowse bâilla, lut quelques pages de Dekobra, puis s'endormit avec sérénité.

Pendant ce temps le cher Auguste jouait au

bridge et appliquait une nouvelle méthode inventée par un lieutenant-colonel en retraite.

Le commandant Trevelyan prit un whisky bien tassé avant de se coucher ; la visite des Sutton-Prowse lui avait laissé une sensation désagréable qu'il fallait faire disparaître.

Edna demeurait éveillée dans son lit ; sa mère était venue lui parler doucement et affectueusement, mais la jeune fille s'était contentée de répondre :

— Nulle puissance au monde ne me fera jamais croire que Denis ait pu commettre une action pareille.

— Bonsoir, ma petite, avait tristement répondu Mrs. Trevelyan en s'en allant.

La signora Esmée Morano était déjà endormie dans sa charmante villa de la route d'Alexandrie. Elle avait eu une journée fatigante, avec l'inspection du garage, les instructions qu'elle avait dû donner à Spadone au sujet du retard des marchandises attendues de Marseille, la vérification des comptes de Stavridis, enfin l'explication orageuse qui s'en était suivie et s'était terminée par un paiement supplémentaire de deux cent onze livres sterling que lui avait fait le Grec. Spadone était ensuite retourné à Alexandrie et la signora avait eu un nouvel entretien avec Muloy, le capitaine du *Patras*, pour lui indiquer à combien de degrés de latitude et de longitude il devrait rencontrer un autre navire qui lui passerait sa cargaison.

Muloy était un grand Egyptien, mince, à la

longue moustache frisée et au visage intelligent. Tinio Didiero était également présent à cette conférence. Didiero était le commandant du *Semiramis* ou plutôt du bateau qui s'appelait maintenant *Semiramis*, mais qui, quelques semaines auparavant, portait le nom de *Damiette* et avait, par un bel après-midi de dimanche, rencontré le *Russell-Pacha* alors sous la direction de Denis Crawford.

— Un nouvel assistant nous rejoindra ce soir, avait déclaré la signora. Vous le surveillerez, Tonio, car vous le connaissez déjà : c'est lui qui a mis votre mitrailleuse hors de service.

— Lui ? Alors, il peut être tranquille, je...

— Non, mon cher Didiero, il ne peut pas être question de vengeance. Je fonde au contraire les plus grands espoirs sur ce garçon ; je vous demande seulement de l'étudier et j'attends votre rapport à ce sujet. Bonsoir et bonne chance, messieurs.

Maintenant la signora dormait paisiblement dans son grand lit régence au pied duquel s'étendait un tapis en fourrure blanche. Son beau visage était paisible, elle ressemblait beaucoup plus à une enfant qu'à un général dont les troupes doivent se battre au bout de quelques heures.

VIII

A la clarté du jour, le petit port d'El Hamid est tout à fait pittoresque ; des pêcheurs y chantent en raccommodant leurs filets les mêmes chansons que leurs ancêtres fredonnaient il y a trois ou quatre mille ans. César les a peut-être écoutées et peut-être aussi Joseph et Marie pendant leur fuite. La nuit, le décor est différent. Certes, il ne fait pas très sombre car l'obscurité n'est jamais très profonde en Egypte et, pourtant, aucun habitant du village ne se dirige vers le petit port sans nécessité absolue : les indigènes affirment, en effet, qu'un mauvais génie, un « djin », s'y promène. Les blancs n'ont jamais cherché à prouver la véracité de cette assertion car rien ne les attire la nuit de ce côté.

Crawford arriva ponctuellement à une heure et demie. La nuit était magnifique et fraîche, ce qui était fort agréable, comparé à l'intense chaleur de la journée. Le jeune homme longea le quai, une cigarette éteinte à la bouche. Il n'y avait personne. Jugeant ridicule la condition imposée par Lovely

de ne pas allumer sa cigarette, Denis prit une boîte dans sa poche, mais au même instant, une voix s'éleva derrière lui :

— Permettez que je vous rende ce service.

Crawford se retourna. Un homme avait surgi d'un canot amarré au quai et l'ancien préposé aux douanes ne put tout d'abord distinguer ses traits. Le nouveau venu était coiffé d'un turban, mais lorsqu'il approcha la flamme d'une allumette, Crawford en profita pour le dévisager. L'inconnu était certainement d'origine égyptienne.

— Aidez-moi, je vous prie, à faire sortir cette embarcation du port, Effendi, demanda-t-il.

C'était un canot à rames qui avait un petit moteur. Sans prononcer une parole, Crawford actionna celui-ci ; l'Egyptien prit les avirons et le voyage commença.

Ce ne fut que lorsque le canot fut hors de portée de voix du quai que le compagnon de Crawford lui déclara :

— Il faut maintenant que je vous bande les yeux, Effendi.

Denis hésita un instant, puis répliqua d'assez mauvaise grâce :

— Si vous voulez.

— Ce ne sera pas bien long, Effendi.

Toutefois, il s'écoula au moins une demi-heure et pendant les dix premières minutes le canot vira si fréquemment que Crawford perdit tout sens de la direction.

Les deux hommes n'échangèrent plus une pa-

role. Puis l'Egyptien vint arrêter le moteur et Denis lui demanda :

— Suis-je autorisé à enlever mon bandeau ?

— Si vous voulez, Effendi.

Crawford regarda autour de lui. Le canot avançait dans une petite baie où brillait une lumière et bientôt on peut apercevoir deux navires. Un groupe d'hommes attendait sur le rivage. Le canot qui portait Crawford atterrit et il sauta sur la berge.

— Bonsoir, dit-il poliment.

Nul ne lui répondit, mais des regards curieux s'attachèrent à son visage. Un des hommes s'avança et demanda :

— Etes-vous M. Crawford ?

— Oui.

— Vous êtes embarqué sur ce bateau, veuillez monter à bord.

—Ah ! répondit le jeune homme en examinant le deux-mâts.

Puis il ajouta :

— Je crois le connaître déjà. Ne s'appelait-il pas le *Damiette* et n'a-t-il pas, il y a quelques semaines, été cause que mon dimanche après-midi a été complètement raté ?

— La mitrailleuse n'est pas encore réparée, répliqua son interlocuteur d'un ton sec.

Crawford acquiesça d'un signe de tête et déclara :

— J'ai l'habitude de remplir consciencieusement

les missions qui me sont confiées quelles qu'elles soient.

— Ce sera à voir. Montez à bord, je vous prie.

— Un instant, répliqua Denis avec calme. Voudriez-vous avoir l'amabilité de me dire de quoi il s'agit aujourd'hui, car ainsi je pourrai mieux et plus naturellement jouer mon rôle. Quelles marchandises devons-nous embarquer ? A quel endroit rejoindrons-nous l'autre navire et...

— Est-ce que vous croyez sérieusement que nous allons traiter un nouveau venu comme un vieux camarade ?

— De plus, ajouta un second homme certainement Egyptien, il n'y a ici que deux personnes qui pourraient répondre à vos questions : monsieur et moi.

— Voyons, reprit le premier avec impatience, embarquez-vous, oui ou non ?

— Non, riposta Crawford aimablement mais avec décision. On ne m'a fait aucune promesse et vous semblez me traiter avec défiance. Or, ce n'est pas moi qui suis venu vous trouver ; on m'a demandé de me joindre à vous et j'ai accepté, c'est pourquoi je suis ici maintenant. Si vous vous proposez de me traiter comme un enfant, j'aime mieux vous prévenir immédiatement que cela ne me convient pas. Bonsoir !

— Arrêtez ! Où allez-vous ?

— Me coucher, répliqua Crawford en bâillant et en se dirigeant vers le canot qui l'avait amené.

Mais il se trouva en face d'un homme qui tenait un revolver à la main.

— Nous n'avons pas de temps à perdre, grommela Muloy. Il est près de deux heures et demie.

Toutefois, Didiero souriait maintenant.

— Comme vous voyez, déclara-t-il. Il n'est pas si simple que vous le croyez d'aller se coucher. Si vous tentez de monter dans ce canot, on vous tirera dessus.

— Tiens... tiens... répliqua Crawford. Vous n'avez pas la même coiffure aujourd'hui, monsieur, mais j'ai l'impression que nous nous sommes déjà rencontrés sans avoir été présentés l'un à l'autre.

— Nous nous dispenserons également aujourd'hui de cette petite formalité, répliqua Didiero. Seulement, vous ne devez pas prendre mal nos précautions, Crawford, car, après tout, jusqu'à présent vous étiez vraiment de l'autre côté de la barricade.

Denis s'approcha de lui :

— Et c'est pour cette raison que vous avez désiré ma collaboration. Je connais très bien votre plus dangereux ennemi, le *Russell-Pacha*. Si vous m'expliquez exactement de quoi il s'agit, je vous serai, sans doute, fort utile, mais si vous ne me l'expliquez pas, je ne vous servirai pas plus que n'importe quel soutier indigène. Il faut que vous me mettiez au courant et ensuite vous verrez.

Muloy fit entendre un grognement d'impatience, mais Tonio l'arrêta d'un geste.

— Que désirez-vous savoir ? demanda-t-il.

Crawford alluma une cigarette :

— D'abord à quelle distance faut-il que nous allions avant de rencontrer l'autre navire ?

— Mettons une heure de navigation.

— Deuxièmement, combien de caisses devons-nous embarquer ? Un de vos bateaux peut-il les prendre toutes ?

— Oui, s'il était fortement chargé, mais cela ralentirait énormément sa vitesse.

— De toutes façons, vous ne pouvez entrer en lutte avec le *Russell-Pacha*. Avez-vous des caisses vides ici ou à bord ?

— Oui. Avez-vous terminé votre interrogatoire ?

— Complètement, répliqua Crawford, et voici mon plan. Il faut que les deux bateaux prennent la mer, mais qu'un seul d'entre eux soit chargé. Seulement, pas l'ex-*Damiette* sur lequel je me rendrai. Comment s'appelle-t-il maintenant ?... Ah ! oui, le *Semiramis*. Si le *Russell-Pacha* se montre, nous forcerons la vitesse et le bateau des douanes nous suivra. Pendant ce temps, l'autre navire rentrera paisiblement au port pour décharger sa cargaison.

Il y eut un silence.

— Votre idée n'est pas mauvaise, déclara enfin Tonio qui ajouta en jetant à Crawford un regard aigu : Mais à quoi serviront les caisses vides ?

— A occuper l'attention des fonctionnaires de la douane quand ils nous auront rattrapés, répliqua gaîment Crawford. C'est très important, car cela demandera du temps. Ah ! encore un point. Il ne doit y avoir aucune arme sur le *Semiramis*.

Didiero regarda Muloy qui tordait sa moustache d'un air pensif et lui dit en arabe :

— Il a raison. Etes-vous d'avis que nous agissions comme il nous le conseille ?

Son interlocuteur haussa les épaules et répondit d'assez mauvaise grâce :

— Ce plan est acceptable, Effendi.

Tonio acquiesça d'un signe de tête et ajouta :

— Elle avait décidément raison de vouloir enrôler cet homme.

Puis se tournant brusquement vers Crawford, il lui demanda :

— Savez-vous l'arabe ?

— Fort bien, répliqua Denis. Je comprends *imshi*, *kelb ben kelb* et *Allah iharkilik* et voilà tout. Est-ce que l'arabe est obligatoire ?

— Non, répondit Didiero en souriant. Nous approuvons votre plan et nous allons l'adopter. Venez avec moi à bord du *Semiramis*.

— O. K., répondit Crawford, nous discuterons la question d'argent plus tard.

Et il suivit son compagnon.

***

Vers quatre heures du matin, le capitaine Sullivan vit les feux de position d'un bateau qui brillaient assez loin à l'horizon, juste en deçà des limites égyptiennes et il donna l'ordre de se diriger de ce côté. Il ne tarda pas à constater que le bâtiment était un deux-mâts qui éteignit brusquement ses

feux et parut se diriger vers la pleine mer. Au même instant, les feux d'un second navire devinrent perceptibles, mais celui-là semblait immobile et était éclairé suivant tous les règlements.

Le capitaine Sullivan hésita un instant et soudain le jeune Phelps poussa un cri :

— Voilà le bateau, monsieur, celui qui avait une mitrailleuse.

— Lequel ? interrogea vivement Sullivan.

— Celui qui s'éloigne.

Cette affirmation mit fin aux hésitations de l'officier des douanes et le *Russel-Pacha* se précipita à la poursuite du fuyard. En moins de dix minutes, il l'avait rejoint et se rangeait bord à bord avec lui.

Sullivan était prudent : son équipage était à l'abri et chaque homme tenait sa carabine à la main. Le *Russell-Pacha* venait à peine de quitter le bassin de radoub et il ne fallait pas risquer un second incident.

Sur le pont du navire suspect on apercevait cinq hommes. Il y en avait sûrement davantage ailleurs.

— Finningan et Phelps, ordonna le capitaine, vous allez monter à bord avec moi. Les autres nous couvriront avec leurs armes et dès qu'un canon apparaîtra, ils tireront.

Ismaïl approcha davantage la vedette du deux-mâts d'où l'on avait jeté une échelle de corde. Sullivan, suivi de ses deux subordonnés, la gravit. En montant à bord, la première personne qu'ils aperçurent fut un grand garçon blond qui leur sourit ironiquement et Phelps, scandalisé, s'écria :

— Crawford !

Finnigan serra les poings et jura entre ses dents. Le capitaine Sullivan garda le silence.

Tonio s'avança et se déclara le commandant du bâtiment. Sullivan examina ses papiers qui étaient parfaitement en règle.

— Pourquoi avez-vous éteint vos feux ? interrogea l'officier de douanes.

Didiero répliqua d'un air étonné :

— Mais ils sont allumés.

— Ils le sont maintenant, c'est exact, mais vous les avez éteints quand nous avons approché. Pourquoi ?

Tonio secoua la tête :

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit-il. Ce n'est pas moi qui ai donné cet ordre ; d'ailleurs, pour quelle raison aurais-je agi ainsi ?

— C'est à voir.

— Je ne comprends pas pourquoi vous êtes si soupçonneux, capitaine. Nous sommes de paisibles pêcheurs.

— Est-ce que cet homme-là est aussi un paisible pêcheur ? ricana Sullivan en montrant Crawford qui était appuyé contre la rambarde, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon.

— Mais bien sûr, répliqua Denis. Est-ce que cela vous gêne ?

— Certainement non, je m'en moque éperdument.

— Alors, nous sommes du même avis, riposta Crawford, et je vous prie d'écouter quelques re-

marques bien senties. Je n'ai pas l'intention de vous faire un sermon en ce moment, mais je dois avouer que pour un capitaine des douanes royales...

— Je ne supporterai pas vos insolences ! cria Sullivan. Il faut que vous soyez fou !

— Attention, monsieur, attention... Pas d'insultes, je ne suis plus votre subordonné.

— Vous pouvez vous estimer heureux que...

— Mais je le suis, Sullivan, je le suis... répliqua Crawford en allumant une cigarette.

— En tout cas, riposta son ancien chef sévèrement, je vous félicite au sujet de votre nouvelle situation.

— Je vous remercie, monsieur. Je serai peut-être un jour un grand armateur tandis que vous continuerez à gagner péniblement votre vie sur une vedette douanière. On ne sait jamais...

Sullivan lui tourna le dos. Il était fou de colère. D'ailleurs, Finnigan et même le petit Phelps étaient agacés. Finnigan en voulait déjà beaucoup à Crawford avec lequel il s'était battu chez Zakypoulos parce que son ancien camarade s'était moqué des fonctionnaires de la douane. Watson ayant riposté, ils en étaient venus aux mains. Toutefois, ni Finnigan, ni Watson n'avaient porté plainte, car en somme ils plaignaient Crawford qui affirmait trop fréquemment n'avoir aucun regret d'être obligé d'abandonner le service pour ne pas, au contraire, en souffrir beaucoup.

Seulement, le rencontrer un peu plus tard sur un bateau suspect était excessif.

Crawford comprit l'indignation de ses anciens amis et leur sourit. Finnigan marmotta quelque phrases à voix basse. Il avait un tempérament assez semblable à celui de Sullivan et il eût peut-être jeté la discipline au vent si son chef n'avait ordonné brusquement :

— Fouillez ce bateau, Phelps et Finnigan.

Les deux jeunes gens obéirent avec empressement et soulagèrent leur énervement en ne laissant pas un coin du navire échapper à leurs investigations. Tous les tiroirs furent ouverts, tous les ballots éventrés. Crawford les accompagna et ne cessa de les encourager ironiquement.

— Chaud... chaud... bouillant... Oh ! quel dommage !... Il n'y a rien ici non plus ? Mais peut-être allez-vous trouver quelque chose dans ce coffre : des soieries de Lyon ou des boîtes de cocaïne. N'hésitez pas, ce bateau est à votre entière disposition.

Sans répondre, ils continuaient leur fouille. Enfin, Crawford remonta sur le pont en sifflotant et Finnigan murmura :

— Damnation ! Je donnerais un mois... que dis-je, trois mois de ma solde pour trouver quelque chose. Le misérable ! L'animal !

Phelps, lui, ne dit rien, mais il continua à chercher. Seulement, ils ne découvrirent pas le moindre objet suspect.

Lorsqu'ils remontèrent sur le pont, Crawford s'y

trouvait et il pianotait sur le couvercle d'un coffre en souriant de son sourire satisfait.

— Voilà la caisse, murmura Phelps.

— Quelle caisse ? interrogea Finnigan.

— Celle où se trouvait la mitrailleuse...

Crawford entendit et Sullivan aussi, car il se rapprocha doucement.

— Azor, demanda doucement Denis, êtes-vous bien sûr d'avoir cherché partout ?

— Ouvrez cette boîte, ordonna Sullivan. Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

— Ma brosse à dents, je crois, répliqua Denis. Toutefois, vous feriez mieux de vous en assurer, monsieur, car on peut se tromper. Tant de gens se trompent !

— Ouvrez, répéta l'officier de douanes qui avait l'air d'un bouledogue en colère.

Didiero obéit, mais la caisse était vide.

— Bien, fit Sullivan, bonsoir !

Et il descendit sur l'échelle de corde.

— Bonne chance, Finnigan ! cria Crawford. Mon meilleur souvenir aux autres. C'était passionnant de vous voir au travail. Vous êtes si consciencieux ! Au revoir, Azor. Dites à Suzy qu'elle peut être fière de vous.

— Je vous plains, Crawford, murmura Phelps d'une voix étranglée en s'engageant à son tour sur l'échelle de corde.

Crawford éclata de rire. Bientôt le moteur du *Russell-Pacha* commença à gronder et la vedette de la douane prit la direction du sud-ouest.

— Ils n'arrêteront plus aucun bâtiment cette nuit, murmura Crawford doucement.

— J'ai cru, s'écria Didiero, que le gros Sullivan allait éclater.

— Si le *Patras* n'est pas parvenu à effectuer son chargement en paix, reprit Denis avec calme, c'est qu'il a été bien mal commandé. Qu'y avait-il dans les caisses qu'il a reçues?

Tonio le regarda, ne répondit pas à la question, mais déclara :

— Je vais faire un rapport favorable à votre sujet car je pense que vous allez pouvoir nous être très utile.

— Je préférerais savoir ce qu'il y avait dans ces caisses, répliqua son interlocuteur avec irritation.

— La curiosité est une qualité dans la douane, répliqua Didiero, mais pas dans notre métier, Crawford.

— La curiosité ! Juste ciel ! Pour qui me prenez-vous? En ce qui me concerne, vous pouvez faire pénétrer en Egypte tout ce que vous souhaitez. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir quel profit je retirerai de notre expédition.

— Si j'en crois mes calculs, riposta Didiero sèchement, de quinze à vingt livres sterling.

Crawford acquiesça d'un signe :

— Ce n'est pas trop mal, murmura-t-il. Il faut savoir se contenter d'un début modeste.

IX

La contrebande est internationale. Certes, dans quelques pays, elle prend un caractère national, mais les méthodes adoptées sont à peu près partout les mêmes. Dans toutes les contrées, les fonctionnaires des douanes savent à qui ils ont affaire ; ils connaissent même souvent le nom des délinquants, mais ils ne peuvent les poursuivre que s'ils les ont surpris en flagrant délit.

Sur les côtes espagnoles et dalmates où la population tout entière de certains villages est composée de fraudeurs, le rôle des douaniers n'est pas facile. Seulement, dans ces parages, il ne s'agit que de quelques boîtes de cigares, d'un rouleau ou deux de soie ou d'un tonnelet de rhum. Il n'en est pas de même sur la côte égyptienne où la contrebande s'applique depuis de nombreuses années aux stupéfiants. La cocaïne et l'héroïne ont pénétré en grande quantité dans le pays et ce trafic protégé par certains fonctionnaires corrompus est devenu si important que l'on pourrait le qualifier de onzième plaie d'Egypte Les statistiques ont prouvé que les

consommateurs de drogues se chiffrent par un demi-million dans cet infortuné pays.

Cet état de choses était à peu près stationnaire jusqu'au moment où un homme honnête et courageux, Russell Pacha, chef de la police du Caire, eut entrepris une guerre sans merci contre les marchands de cocaïne. Les amendes auxquelles ceux-ci étaient soumis auparavant se changèrent en condamnation à la prison ; les sources d'où provenaient les stupéfiants furent taries les unes après les autres et la liste de tous les individus connus ou soupçonnés fut établie. Une surveillance des plus sévère entoura les coupables.

Aussi le commerce qui était devenu un péril national se raréfia-t-il beaucoup. Toutefois, si les trafiquants de cocaïne n'abandonnent pas aisément leurs occupations, ils les modifient parfois, car il se produit souvent des événements mondiaux qui rendent profitables d'autres espèces de fraudes.

Les services des douanes d'El Hamid possédaient aussi sa liste noire ; il connaissait les hommes à surveiller ; certains étaient considérés comme des fraudeurs notoires, d'autres comme des suspects contre lesquels rien de défini n'avait encore été relevé. Le nom de Denis Crawford ne tarda pas à être ajouté à ceux de ces derniers car on le vit fréquemment en compagnie de personnages repérés par les douaniers.

Peu d'incidents demeurent longtemps secrets, surtout dans un endroit où s'agite une Mrs. Sutton-Prowse. Le slogan : « Denis Crawford a décidé-

ment mal tourné » ne tarda pas à faire le tour de la ville. Diverses personnes ne répondaient plus dans la rue au salut du jeune homme, d'autres se montraient glaciales envers lui quand elles le rencontraient au Club de Tennis.

Ce fut John Trevelyan qui apporta la nouvelle au bungalow habité par sa famille. Le frère d'Edna n'était pas encore reparti pour le Caire où la vie était chère, car son père lui avait coupé les vivres. Cela le gênait d'autant plus qu'il avait déjà perdu au jeu contre Auguste Sutton-Prowse ou l'antipathique Lovely, au Club du Trident.

Aussi John Trevelyan n'était-il pas de bonne humeur. Il était en assez mauvais termes avec son père depuis la gifle que lui avait allongé celui-ci en présence de Mrs. Sutton-Prowse et de son fils, de sorte qu'il semblait au jeune homme absolument impossible d'avouer à l'auteur de ses jours qu'il avait contracté de nouvelles dettes, et cependant le dénommé Lovely ne paraissait pas disposé à lui laisser le temps de les payer. John Trevelyan, dans son embarras, n'avait d'autre ressource que de s'adresser à sa sœur ; sa mère qui ne disposait que de l'argent du ménage n'était pas en situation de l'aider. Il espérait qu'Edna lui prêterait ce dont il avait besoin sur son budget de toilettes. Hélas ! la jeune fille déclara :

— Je n'ai plus rien, mon petit. Papa ne me remet plus la moindre somme à cause des dépenses que lui occasionnera mon séjour au Caire, l'hiver

prochain. J'ai en tout et pour tout trois livres sterling. De plus, j'ai absolument besoin de bas et...

— Bien, bien, répliqua son frère amèrement. La situation où je me trouve te laisse froide. Parfait. Seulement, ne sois pas étonnée quand tu connaîtras l'issue que j'ai choisie...

— Mais, voyons, John, je te donnerais ce qui t'est nécessaire, si je l'avais...

— Oh ! tais-toi, tu n'es qu'une égoïste. Si seulement le vieil oncle Spencer voulait bien casser sa pipe, cela nous sortirait de la mouise.

— John !

— Oh ! je t'en prie, Edna, ne commence pas à prêcher. Tu es la dernière personne qui en ait le droit avec ton ineffable Denis Crawford.

— Que veux-tu insinuer ? répliqua sa sœur en pâlissant.

John eut un rire ironique :

— Ce que je veux dire ! Ta manière de jouer la comédie me dégoûte. Tu ne vas pas prétendre que tu ignores comment M. Crawford gagne actuellement sa vie alors que tout El Hamid en parle.

Edna lui saisit le bras violemment.

— Explique-toi ! ordonna-t-elle.

John haussa les épaules.

— Alors, tu l'ignores vraiment ? Il fait de la contrebande de tapis, de soie, de cocaïne, je ne sais pas au juste !

— Tu mens.

— Ah ! fais attention, Edna.

— Ce n'est pas vrai.

— A ton aise. Seulement, tout le monde en parle au Club du Trident et Mrs. Sutton-Prowse...

— Naturellement.

— Oh ! je sais bien que c'est une mauvaise langue. Seulement, il n'y a pas de fumée sans feu et c'est malheureusement le cas. Crawford était à bord d'un bateau de fraudeurs qui a été fouillé par les hommes du *Russell-Pacha*, ceux-là mêmes avec lesquels il travaillait autrefois.

— Pourquoi ne l'ont-ils pas arrêté ? interrogea Edna dont les yeux étincelaient de colère.

— Je n'en sais rien, ma petite, peut-être n'ont-ils rien trouvé.

— Alors, comment peuvent-ils savoir que c'était un bateau de fraudeurs ?

— Que de questions ! Sans doute est-ce un navire que l'on soupçonne.

— Oui, enfin, c'est encore une calomnie sans fondement. Cette Sutton-Prowse est une mégère et je...

— Mais, Edna, elle n'est pas la seule à parler de cela. Tu peux interroger n'importe qui. J'ajoute, d'ailleurs, ceci : Je n'étais pas enthousiasmé de Crawford quand il était douanier, encore moins quand il était chauffeur de camion, mais un vulgaire fraudeur, c'est horrible !

— Tais-toi et va-t'en ! cria Edna furieuse.

— Enchanté, ma chère, personne ne souhaite demeurer avec toi.

Il s'inclina ironiquement et sortit. Il était cinq heures de l'après-midi, la partie devait être com-

mencée ; le jeune homme pensa que s'il se rendait au Club du Trident, il aurait l'occasion de se rattraper.

En effet, Lovely et trois autres personnes jouaient au poker. A six heures du soir, John Trevelyan perdait onze livres sterling de plus que les vingt qu'il devait précédemment.

— Ne voudriez-vous pas vous arrêter ? lui proposa charitablement le vieux M. Bruce.

John secoua négativement la tête :

— Pas en ce moment, dit-il d'un ton un peu rauque. Puis-je commander un rafraîchissement ?

— Certainement, mon ami, s'écria l'aimable M. Lovely qui fit signe au serveur et ajouta : Kamil, cinq martini.

A la donne suivante, John Trevelyan avait trois rois, un as et une fausse carte. Il jeta celle-ci et ramena un second as.

— Cinquante piastres, annonça-t-il.

Les deux joueurs suivants jetèrent leurs cartes. M. Lovely annonça :

— Cinquante tenues, et cinquante de mieux.

John Trevelyan doubla et Lovely tint.

— Full au roi par les as, dit John.

— Vous gagnez, répliqua Lovely.

Le frère d'Edna ramassa quatre livres et poussa un soupir de soulagement. Kamil apporta les rafraîchissements. Lovely raconta une anecdote tout en battant les cartes et en les faisant couper. Nul ne constata qu'il replaçait les deux paquets exactement dans la même position où ils se trouvaient

avant la coupe. John Trevelyan ramassa ses cartes, il avait un poker de dames. Il est difficile, même pour un joueur expérimenté, de ne pas laisser voir son énervement. Or, le fils du vieux marin n'était pas un joueur expérimenté et sa voix trembla tandis qu'il doublait la mise avant même que l'on eût redonné des cartes. Les deux joueurs suivants passèrent et M. Lovely, avec un aimable sourire, doubla de nouveau la mise. John et lui se trouvèrent bientôt face à face.

— Je ne prends pas de cartes, murmura le jeune homme.

Le Grec hésita, puis en demanda deux.

— Une livre, déclara John.

— Plus deux, riposta Lovely.

— Tenues et quatre de mieux.

Lovely sembla réfléchir et annonça doucement :

— Tenues plus huit.

— Et encore huit ! annonça John dont le visage devenait cramoisi.

— Plus seize, répliqua son adversaire.

— Je... je les tiens. Ne me dites pas que vous m'avez battu, j'ai... quatre dames.

— Pourtant, un poker d'as est supérieur à mon avis, affirma Lovely en étalant son jeu.

Et il ajouta :

— Trente-neuf livres sterling, ce n'est vraiment pas mal. Vous n'avez pas de chance, Trevelyan. A votre place, je ne jouerais plus.

— Peut-être, répliqua le frère d'Edna en faisant un effort violent pour paraître à son aise.

Le vieux Bruce et les autres adversaires ne tenaient pas à continuer. Lovely était le seul gagnant, mais à l'exception de quelques livres sterling, c'était John Trevlyan qui demeurait son seul débiteur.

— Venez prendre un rafraîchissement, dit-il en poussant John vers le petit bar.

— Ce garçon ne devrait pas jouer si gros jeu, déclara M. Bruce en secouant la tête. Je suis convaincu que cet après-midi il s'est mis en très mauvaise posture. M. Lovely conduit la partie avec beaucoup de finesse.

Ses interlocuteurs haussèrent les épaules.

Pendant ce temps-là, le frère d'Edna avalait un verre de whisky.

— Je crois que je vous dois une forte somme, murmura-t-il.

— Environ soixante-sept livres sterling, en additionnant toutes vos pertes, répliqua son adversaire vivement. Pouvez-vous me donner un chèque ?

— J... je crains que non.

L'aimable Grec leva les sourcils :

— Que signifient ces paroles ?

— Ne pourriez-vous attendre jusqu'au premier du mois, monsieur Lovely ?... Ce n'est que dans dix jours et...

— Je suis désolé, cher monsieur, cela m'est impossible car je vais m'absenter pour un temps fort long.

John frissonna, regarda autour de lui comme une bête traquée et balbutia :

— Je n'ai pas d'argent en ce moment. J'avais espéré gagner aujourd'hui, car je ne savais pas...

— Vous ne saviez pas comment vous alliez payer vos précédentes dettes, n'est-ce pas ? riposta Lovely, d'un ton devenu tout d'un coup différent. A quoi pensiez-vous, jeune homme ? Ce club est respectable. J'entrerai en rapports avec votre père demain matin de bonne heure, car je ne suppose pas que le commandant Trevelyan laisse ainsi déshonorer son nom.

John était devenu blême. La perspective d'une visite de M. Lovely à son père lui semblait intolérable.

— Vous ne pouvez faire cela, balbutia-t-il. Mon père...

— Ne se doute évidemment pas que son fils joue au poker et y joue tout en n'ayant pas d'argent pour payer ses dettes. Bref, il agit comme un vulgaire escroc... Non, restez tranquille, monsieur Trevelyan. Ne devenez pas mélodramatique, il est absolument inutile de vouloir paraître offensé lorsqu'on se trouve dans votre situation.

Qu'était devenu le poli, l'aimable M. Lovely ?

— Alors, que puis-je faire ? murmura l'infortuné garçon.

Son interlocuteur haussa les épaules :

— Si vous n'avez pas d'argent, gagnez-le.

— Comment voulez-vous que je gagne soixante-sept livres ?

— Oh ! il y a toujours moyen de s'arranger, répliqua Lovely qui alluma une cigarette et reprit :

Evidemment, il faut du cran et de la discrétion, et les fils à papa en manquent généralement.

— Mais je n'ai jamais été un fils à papa, s'écria le jeune Trevelyan. Si j'avais vraiment la possibilité...

Lovely haussa de nouveau les épaules.

— Voici ma carte, déclara-t-il, venez me parler ce soir vers dix heures, je verrai ce que je puis faire pour vous.

X

— M. Crawford ne joue plus au tennis ici, déclara le secrétaire du club sportif.

Edna le regarda froidement.

— Et pourquoi, monsieur Cuthberts ?

— Mon Dieu ! répondit celui-ci avec embarras, il ne trouverait peut-être pas de partenaire s'il venait. Vous savez... on murmure à son sujet des choses... désagréables... Bien entendu, je ne me suis pas fait l'écho des bruits qui circulent.

— Mais ils vous suffisent pour l'exécuter.

— Mon Dieu ! Crawford aurait pu trouver une occasion de se disculper... Au lieu de cela, il préfère, manifestement, ne plus venir... Je suis désolé, miss Trevelyan... Je sais qu'il vous plaisait de jouer avec lui. Il était d'ailleurs remarquable, un vrai champion... Mais je ne vois pas comment arranger les choses... Je voulais vous demander... Nous avons décidé hier d'organiser un tournoi dans une quinzaine de jours : des singles, des doubles et des mixtes. Nous comptons sur vous, bien entendu. Consentiriez-vous à prendre M. Saville comme partenaire ?

Edna s'efforça de sourire :

— Si je joue dans les doubles, ce sera avec M. Crawford, répliqua-t-elle. Au revoir, monsieur Cuthberts.

— Mon dieu, miss Trevelyan... ne voulez-vous pas faire une partie aujourd'hui ?... M. Saville est ici ainsi que miss Golightly...

— J'avais eu l'intention de jouer, mais je n'en ai plus envie. Au revoir, monsieur.

Le secrétaire du club s'épongea le front, puis appela :

— Saville !

Celui-ci, qui était un excellent garçon, sortit du salon de lecture et dit :

— J'ai tout entendu. La porte était à moitié ouverte... La pauvre petite doit être éprise de ce garçon...

— C'est bien ennuyeux, gémit Cuthberts. C'est sur elle que je comptais le plus pour le match contre le Club de Ramleh, sans même parler de Crawford. Miss Trevlyan a fait d'immenses progrès récemment.

— Grâce au dit Crawford.

— Au nom du ciel, laissons-le de côté. Je n'entends plus prononcer que son nom. S'il n'est pas tombé très bas, pourquoi diable ne vient-il pas se disculper ? Il y a quelque chose de louche qui concerne ce garçon, Saville.

— Je ne l'ignore pas, mon vieux, et ce qu'il y a de pire, c'est que Mrs. Sutton-Prowse ne l'ignore pas davantage. Crawford est coulé.

— Et je me demande comment nous allons faire pour battre le Club de Ramleh, ajouta Cuthberts d'un ton lugubre.

***

Edna jeta un dernier regard au court de tennis où les joueurs vêtus de blanc semblaient heureux, puis elle se rendit tout droit vers la ville basse où se trouvait l'atelier et aussi la demeure de M. Brewcombe, le père de Suzy. Mais celle-ci n'était pas chez elle.

— Je crois qu'elle est chez Zakypoulos, déclara Brewcombe, avec son fiancé, M. Phelps.

Edna le remercia et prit aussitôt le chemin du café. Elle désirait depuis longtemps avoir un entretien avec Phelps quand elle en aurait l'occasion, mais elle savait qu'elle n'y parviendrait que par le truchement de Suzy. D'ailleurs, au fond du cœur, celui qu'elle espérait rencontrer n'était autre que Denis qu'elle n'avait pas aperçu depuis plus d'une semaine. La jeune fille désirait tirer les choses au clair, une fois pour toutes. Elle ignorait, du reste, où elle pourrait parler avec Crawford. Elle avait presque envisagé la possibilité d'aller chez lui, mais elle eût été déshonorée, car El Hamid n'est pas le Caire ou Londres. Elle avait voulu aussi lui écrire ; elle avait commencé bien des lettres, mais les avait toutes déchirées.

Le restaurant tenu par l'estimable M. Périclès Zakypoulos s'élevait à la partie supérieure de la

baie et avait une jolie terrasse qui donnait sur la mer. L'établissement comportait un « salon bleu » où les prix des consommations étaient si élevés que l'on pouvait être sûr de n'y rencontrer que la meilleure société, une grande salle au tarif populaire et une aile décorée et installée en café arabe. Aussi la population d'El Hamid tout entière fréquentait-elle la maison Zakypoulos. Les membres du Club du Trident buvaient une bonne bouteille dans le salon bleu, M. Brewcombe et ses semblables buvaient leur whisky dans la grande salle, tandis que Zarouk et Ismaïl du *Russell-Pacha* fumaient leurs pipes dans le café arabe et savouraient le breuvage noir et parfumé que l'on y servait dans de petites tasses orientales.

Toutefois, en dépit de son atmosphère cosmopolite, il était peu admis pour une jeune fille d'entrer seule chez Zakypoulos. Aussi Edna se sentit-elle assez gênée jusqu'au moment où elle aperçut le petit Phelps et Suzy Brewcombe assis à la terrasse et qui l'accueillirent avec un mélange de cordialité et d'embarras.

— Nous parlions justement de M. Crawford, déclara Suzy dont le tact n'était pas notoire. Croiriez-vous, miss Trevelyan, que ce garçon, mon fiancé, prend encore son parti ? N'est-ce pas, James ?

Phelps fronça les sourcils. Il ne lui était pas agréable d'aborder ce sujet de conversation en présence d'Edna, mais il rougit en entendant celle-ci déclarer :

— Je trouve cela très chic de la part de M. Phelps.

— Quand quelqu'un me plaît, je lui demeure fidèle, murmura-t-il tandis que Suzy reprenait :

— Ne l'encouragez pas, je vous en prie car Crawford ne lui a jamais porté chance. Il a été bien près d'être révoqué comme lui ; de plus c'est encore la faute de ce garçon si vous et moi avons traversé toute la ville travesties en négresses. Et si c'était là tout !... Mais, maintenant on apprend que...

— Que désirez-vous boire, miss Trevelyan ? interrompit Phelps vivement.

Il était très fier de voir assise à la même table que lui une jeune fille aussi distinguée dont tous les célibataires d'El Hamid étaient amoureux. En outre — et c'était ce qui comptait le plus aux yeux du brave petit officier des douanes — Edna était aimée par Crawford.

La jeune fille refusa le rafraîchissement offert et déclara qu'elle souhaitait seulement savoir si M. Phelps avait récemment parlé à Crawford et où.

— Non. Je ne l'ai pas vu ces jours derniers ; je ne l'ai pas rencontré depuis une certaine nuit...

Puis il garda le silence malgré toutes les questions qu'Edna lui posa.

— Il ne vous dira rien, miss Trevelyan, interrompit enfin Suzy, car il ne veut pas avouer que Crawford était à bord d'un bateau de fraudeurs et qu'il s'est moqué de ses anciens camarades.

— Comment savez-vous que c'était un bateau de

fraudeurs? demanda Edna dont le cœur battait furieusement.

Phelps haussa les épaules :

— C'était un bâtiment que nous cherchons à pincer depuis longtemps, déclara-t-il enfin, et dont l'équipage ne vaut pas grand'chose. Crawford ne l'ignorait pas. Et, d'ailleurs, pourquoi vous le cacher? C'était le bateau même qui avait mis le feu au nôtre, ce fameux dimanche.

— Ce n'est pas possible.

— Mais si. Evidemment, il portait un autre nom, sa mâture avait été légèrement modifiée, mais je l'ai reconnu immédiatement.

— Bien que vous l'ayez nié ensuite, riposta Suzy. Quand le capitaine Sullivan vous a interrogé, vous avez déclaré que vous n'étiez sûr de rien, de manière à ne pas accuser Crawford.

— Vous ne comprenez rien à tout cela, Suzy, répliqua Phelps en baissant les yeux ; je n'étais vraiment pas certain qu'il se fût agi du même navire et, quand on est l'ami de quelqu'un, on ne croit pas à sa culpabilité. Voilà tout.

— Miss Brewcombe, dit doucement Edna, vous devriez être très fière de l'homme que vous allez épouser.

L'infortuné Phelps fut tellement embarrassé qu'il ne sut quelle contenance garder et sa fiancée allait répliquer vertement lorsqu'elle vit la figure d'Edna devenir blême. Une grande ombre masculine s'allongeait sur le gravier de la terrasse.

— Bonjour, dit Crawford gaîment en ôtant son chapeau et en s'asseyant auprès des jeunes gens.

Il portait un complet neuf, bien coupé, des souliers également neufs et sa pochette était faite de la même soie que sa magnifique cravate.

— Voilà une surprise, ajouta-t-il, nous ne nous sommes plus trouvés ensemble depuis notre fameuse expédition dominicale. Quand entreprendrons-nous la prochaine ?

— Sur quel bateau ? demanda Phelps sans lever les yeux. Sur le *Semiramis* ?

Crawford se mit à rire :

— Mon bon vieil Azor ! J'ai éprouvé une telle joie à voir Sullivan en colère et j'avais tellement souhaité cet instant ! Ne me le reprochez pas. Pourquoi me regardez-vous ainsi ? continua-t-il. Suis-je mal habillé ?

— Au contraire, répliqua Phelps gravement. Votre costume a dû grever votre budget, Crawford ?

— C'est exact, répondit celui-ci avec calme, mais les choses s'arrangent pour moi, mon petit, et vont bientôt s'arranger encore mieux.

— Qu'est-ce que vous faites en ce moment ? interrogea son ancien camarade qui semblait respirer avec difficulté. Je n'ai pas l'intention de me montrer curieux, mais...

— Il n'y a pas d'offense, mon cher grand inquisiteur. Je travaille pour Didiero et C^ie^, exportateurs et importateurs à El Hamid et à Alexandrie. C'est

une firme irréprochable, très florissante et pour laquelle il est agréable de se donner de la peine.

— J'aimerais causer un instant avec vous en particulier, Denis, dit alors Edna.

Crawford la regarda et répondit gravement :

— Tous les instants où je ne parle pas avec vous, Edna, me semblent bien inutiles.

— Laissons cela. Venez.

Elle se leva, longea la terrasse et s'arrêta dans un endroit absolument désert. Crawford la suivit.

— Denis, reprit la jeune fille, il y a longtemps que je cherche à vous joindre.

Il murmura une vague excuse où il s'agissait « d'énormément de travail », mais elle l'interrompit d'un geste.

— Vous pouvez répondre cela aux autres, Denis, pas à moi.

— Sincèrement, Edna, j'étais à Alexandrie et...

Elle jeta, presque un cri, cet appel :

— Denis, oh ! Denis, la seule personne qui pourrait me faire douter de vous n'est autre que vous-même.

Il hocha la tête :

— Voilà qui est dramatique, ma petite. Dites-moi ce qui vous tourmente ?

— Vous devez le savoir. Tant qu'il ne s'agissait que de racontars de vieille femme, je pouvais en rire, mais...

— Mais ?

— Il y a un instant vous vous moquiez de

Phelps, Denis. Or, il est le seul, dans tout El Hamid, qui vous soit demeuré fidèle, le seul.

— Et vous, Edna ?

— Moi, je ne compte pas, vous devez le comprendre. Il n'y a pas cinq minutes que Phelps disait qu'il ne voulait pas croire à tout ce qu'on raconte.

— Phelps est un brave garçon, mais c'est un idiot. Il s'est mis dans la tête que le bâtiment sur lequel il m'a trouvé n'est autre que celui qui a tiré sur nous.

— N'est-ce pas exact, Denis ?

Crawford la regarda gravement :

— Et si cela était ?

— Voyons, ce n'est pas possible ?

Elle soupira et reprit :

— Je suis allée au Club de Tennis et...

— Ils m'ont prié de leur retourner ma carte de membre. C'est très bête de leur part, car, maintenant, ils peuvent être sûrs de perdre le match contre Ramleh. Continuez-vous à travailler vos revers, ma chérie ?

— Vous est-il donc impossible de parler sérieusement pendant cinq minutes ?

— Je ferai de mon mieux, Edna. De quoi s'agit-il ? D'un conseil de guerre ou d'une simple enquête ?

— Mon ami, je vous supplie de m'écouter. Vous ne pouvez laisser les choses continuer ainsi. Savez-vous que les Sutton-Prowse déclarent que vous...

— Que je... Quoi ?

— Que vous avez été en prison à Jérusalem.

Le jeune homme fit entendre un léger sifflement.

— Et maman a entendu le même son de cloche dans la réponse d'une dame du Caire à laquelle elle avait écrit.

Crawford secoua la tête.

— Je deviens un personnage fort romantique, Edna. Est-ce que vous croyez à ces histoires ?

— Non, non.

— Vous êtes une chic fille, affirma-t-il avec chaleur.

— Mais vous ne pouvez accepter des calomnies semblables sans protester, insista-t-elle. Prouvez à tous ces gens qu'ils mentent.

Il secoua encore la tête :

— Je ne tiens dans El Hamid qu'à l'opinion d'une seule personne, la vôtre, ma chérie ; quant aux autres, elles peuvent clabauder : ce qu'elles disent m'est parfaitement indifférent.

— Leurs propos rendent ma situation impossible, Denis ! Mais cela encore n'a pas d'importance ; seulement, il faut vous réhabiliter. Retournez au Club de Tennis et si quelqu'un vous insulte, obligez-le à formuler des accusations nettes. Enfin, ne montez plus sur ce navire.

Il sourit :

— Je ne puis vous promettre cela. Edna, car ce bateau appartient à ceux pour lesquels je travaille.

— Mais, voyons, s'il est vrai que c'est un navire de fraudeurs ?

— Voilà qui n'est pas encore établi et personne ne peut en donner une preuve.

— Je ne comprends pas. Je...

La jeune fille s'interrompit. Crawford la saisit par les bras, la dévisagea gravement et murmura :

— Edna... Vous avez dit un jour : « Tout m'est égal. Je vous resterai fidèle. »

— C'est vrai.

— Encore maintenant ?

— Oui, Denis. Maintenant et toujours.

Il fit un geste comme pour la serrer contre sa poitrine, se ravisa, recula d'un pas et répondit d'une voix rauque :

— Soyez bénie pour ces mots, ma chérie. J'ajoute simplement ceci : Ce que l'on vous a raconté au sujet de mon emprisonnement à Jérusalem est faux, est-ce que vous me croyez ?

— Bien entendu.

Il fixa à nouveau sur elle un regard profond, puis reprit vivement :

— Allons, retournons là-bas.

Lorsqu'ils eurent regagné la terrasse, Crawford redevint ironique et arrogant, comme à son habitude. Il ridiculisa Phelps, adressa des compliments exagérés à Suzy furieuse et disparut enfin dans la salle du café.

— Eh bien ? interrogea vivement Phelps en regardant Edna.

Mais celle-ci ne lui fit qu'une réponse évasive et prit congé. Elle était à la fois soulagée et tourmentée. Cependant, au fur et à mesure qu'elle s'éloi-

gnait, elle perdait un peu de l'assurance que lui communiquait toujours la présence de Crawford. Certainement on avait menti au sujet de son emprisonnement. Au Caire, une personne mal intentionnée avait dû lancer cette rumeur, mais pourquoi Denis ne s'insurgeait-il pas, ne donnait-il pas un démenti formel à ceux qui l'accusaient de n'être qu'un fraudeur, un aventurier, un criminel ?

Pendant ce temps, Crawford avait retrouvé dans le salon bleu de Zakypoulos celui avec lequel il avait rendez-vous. C'était un homme souriant, admirablement habillé, chaussé de souliers vernis et de guêtres blanches, en un mot M. Lovely. Denis lui adressa un bref bonjour, commanda les consommations et alluma une cigarette.

— Que puis-je faire pour vous, mon jeune ami ? interrogea son compagnon.

Crawford se rejeta en arrière sur son siège et regarda autour de lui. La pièce était vide ; il n'y avait ni clients, ni serveurs.

— Vous ne vous exprimez pas d'une manière absolument exacte, répliqua-t-il. Jusqu'à présent, ce n'est pas vous qui m'avez rendu service, c'est moi.

— Vraiment ? Qui est-ce qui a empoché quarante livres sterling, il y a quatre jours ?

— Quelle somme magnifique ! interrompit Denis d'un air sarcastique. Je me suis fait faire un complet à Alexandrie, j'ai acheté diverses petites choses pour compléter ces vêtements et il ne me reste pas grand'chose de vos quarante livres.

Le front de Lovely se creusa de rides.

— Est-ce ma faute, mon cher monsieur Crawford, demanda-t-il, si vous avez subitement pris des habitudes de grand seigneur? Il vous aurait fallu travailler deux mois dans la douane pour gagner quarante livres.

Crawford, éclata de rire :

— Mon bon Lovely, ne vous rendez-vous pas compte qu'il y a plus qu'une nuance entre les deux cas? Un fonctionnaire des douanes est un monsieur respectable qu'on ne montre pas au doigt et derrière lequel on ne murmure pas des calomnies. Il faut des compensations, mon cher monsieur... Des compensations en espèces sonnantes et trébuchantes. De plus, je sais ce que je veux, monsieur Lovely.

— Donc, monsieur Crawford, vous voulez qu'on vous paye votre conscience. Etant donné vos aventures à Jérusalem, j'ignorais qu'elle fût si timorée.

— L'état de ma conscience ne regarde que moi, répliqua froidement son interlocuteur. Nous n'avons pas à le discuter ici, Lovely. Je veux davantage d'argent et surtout un meilleur travail. Piloter de petites cargaisons et les faire entrer en fraude à El Hamid devient monotone. Je me rends fort bien compte que ce n'est là qu'un des côtés négligeables de votre organisation. Je crois également savoir en quoi consiste son véritable commerce ainsi que le nom de la personne qui le dirige. Or, j'ai des projets à lui soumettre. Vous voyez que je ne demande pas de l'argent pour ne

rien faire. Bref, si je vous ai donné ce rendez-vous, c'est pour vous prier de préparer une entrevue entre moi et... le directeur.

Lovely secoua négativement la tête.

— Voilà qui est absolument hors de question, affirma-t-il. D'abord parce que j'ignore absolument à quoi vous faites allusion.

— Dois-je vous jeter un nom à la figure ? Dois-je le révéler aux journaux ? Pour qui me prenez-vous, Lovely ? Vous avez prétendu connaître tout mon passé. Ce tout consistait dans la petite affaire de Jérusalem. Supposez-vous sincèrement que j'aie considéré la situation de capitaine des douanes comme devant être mon bâton de maréchal ? Ne vous rendiez-vous pas compte que j'avais un tout autre but ? Vous venez de me voir à l'œuvre depuis plusieurs semaines. Je ne veux pas me vanter, mais ne trouvez-vous pas que mon travail ne ressemble pas à celui d'un débutant ? Ne supposez-vous pas que j'aie pu mener à bien d'autres entreprises ? Par exemple, avant l'incident de Jérusalem ?... Voyons, Lovely...

Celui-ci demeurait silencieux. Il réfléchissait profondément. Certes, il y avait du vrai dans ce que disait son compagnon. Didiero et Muloy lui-même ne juraient plus que par lui. Il avait une grande présence d'esprit, il était calme, il avait une faculté extraordinaire d'invention et ne ressemblait certes pas à un sous-ordre.

— Voyons, Lovely, parangon des agents et corrupteur d'innocents douaniers, ne vous êtes-

vous pas encore rendu compte qu'il faut posséder quelque adresse pour obtenir une situation de fonctionnaire quand on a été condamné préalablement pour faux et usage de faux? Un aventurier banal eût-il pu réussir cela?

Crawford venait d'exprimer ce que Lovely pensait.

— Puis-je vous demander quels autres exploits vous avez réussis, monsieur Crawford?

— Quelle innocente question, Lovely! Si j'avais la naïveté d'y répondre, vous me tiendriez à votre merci, et vous pourriez vous débarrasser de moi quand vous me trouveriez gênant.

— Ah! s'écria son interlocuteur d'un air vexé. C'est vous qui vous méprenez, maintenant, monsieur Crawford. Quelle opinion avez-vous donc de moi?

— Je vous considère comme une aimable canaille qui sait parfaitement juger ses semblables, en général, mais qui s'est trompée en ce qui me concerne. De plus je vous prendrai pour un imbécile si vous ne me procurez pas, dès aujourd'hui, un entretien avec la signora.

— Taisez-vous! interrompit Lovely en regardant autour de lui d'un air effrayé.

Crawford éclata de rire :

— Il n'y a personne mon cher. Et maintenant que nous sommes un peu plus intimes, permettez-moi de vous donner un bon conseil. La signora a besoin d'un collaborateur car je crains fort qu'elle ne soit sur le point de commettre une grave erreur

qui pourra avoir les plus funestes conséquences. Conduisez-moi vers elle, Lovely. Le plus tôt sera le mieux.

Le petit agent regardait devant lui comme s'il pesait le pour et le contre. Il déclara enfin doucement :

— Tout ce que vous venez de me dire me semble absolument incompréhensible, Crawford. Une organisation, une signora, de quoi s'agit-il ?

Le jeune homme ne répondit pas et se contenta de sourire. Lovely reprit vivement :

— Seulement, comme vous êtes un charmant compagnon, que vous ne manquez pas d'imagination ni... d'audace et que je vous trouve très amusant, j'aurai grand plaisir à vous faire faire la connaissance d'une dame de mes amies. Elle est riche, elle est chic et elle a une belle maison tout près d'ici.

— Je suis prêt à vous accompagner, riposta aussitôt Crawford.

XI

La signora Esmée Morano écouta le rapport que lui fit Lovely sans qu'un muscle de son visage bougeât.

— Il est en bas, dans le vestibule, acheva le petit homme.

Esmée demeura silencieuse un instant, puis répondit enfin d'un ton indifférent :

— En ce cas, priez-le de monter.

Lovely obéit avec un soulagement visible et Denis Crawford gravit l'escalier qui le conduisit à l'étage supérieur de la villa. Il constata que les murs étaient ornés de beaux tableaux bien encadrés et que le mobilier était bien choisi. Certes, la signora Morano était une femme riche, nul ne l'ignorait à El Hamid ; seulement, la richesse et le goût ne vont pas toujours de pair.

— Frappez à la seconde porte, dit Lovely en abandonnant son compagnon et en s'éloignant.

— Entrez ! cria une voix de femme.

Esmée Morano fit deux pas au-devant de son visiteur qui la salua avec les marques du plus pro-

fond respect. Elle lui désigna une ravissante chaise Louis XVI et lui offrit une cigarette.

— C'est fort aimable à vous, madame, de m'avoir autorisé à venir vous voir, déclara Crawford en regardant autour de lui avec admiration, car le petit salon était ravissant avec ses tentures de velours d'un rouge sombre, son beau tapis de Smyrne, son mobilier ancien et ses statuettes de prix. Il remarqua même au mur un authentique Corot.

« Veuillez excuser mon silence, madame, reprit Crawford au bout d'un instant. Je n'ai pu m'empêcher de payer un tribut à ce charmant décor que l'on n'est pas accoutumé de rencontrer à El Hamid. Cette maison devrait se trouver dans une des avenues du Bois de Boulogne...

La signora eut un petit sourire, mais ne dit rien :

— Comme vous, madame, ajouta audacieusement Denis.

— Aucun de nous deux ne semble tout à fait à sa place ici, répliqua Esmée lentement, car un fonctionnaire des douanes ne s'exprime généralement pas comme vous venez de le faire.

— Je considère cette phrase comme un compliment, madame, riposta Crawford en souriant. Vous ne vous trompez du reste pas, je n'ai pas toujours été fonctionnaire des douanes.

La jeune femme se renversa en arrière, exhala la fumee de sa cigarette et continua :

— M. Lovely m'a donné quelques détails à votre

sujet ; seulement, il ne m'a pas paru en connaître beaucoup. Pourriez-vous me parler de vous-même, monsieur Crawford ?

Denis estimait qu'il y avait en cette femme plusieurs races mélangées : de l'égyptien, du levantin, du grec, du circassien, du turc, du juif, de l'arménien, mais aussi de l'italien et peut-être même du français. Elle avait des poignets et des chevilles extrêmement minces, un port de tête royal et un contrôle remarquable des expressions de son visage.

— Je n'ai pas grand'chose à raconter, madame, répliqua-t-il. J'ai été élevé en Angleterre dans des institutions qui se piquent de former des gentlemen.

— Eton et Balliol — ou Harrow et Trinity ?

— Eton et Magdalen, madame. Je suis ravi de constater que vous connaissez si bien mon pays.

— Oh ! un peu seulement.

Elle alluma une nouvelle cigarette et ajouta :

— J'avais un grand ami... Mais ceci est une autre histoire. Et ensuite, après avoir été élevé comme un parfait gentleman anglais ?

— Eh bien ! j'ai découvert que cela ne suffisait pas pour faire pencher les plateaux de la balance. J'ai fait une petite action assez bête qui m'a rapporté trois mille livres sterling en un temps relativement court, mais qui a bien failli me conduire dans un endroit où ne se rencontrent généralement pas les parfaits gentlemen, à savoir la geôle de Brixton qui n'est pas un séjour très agréable. La

seule chose qui m'a sauvé, c'est que mon oncle a préféré légitimer une signature qui était d'ailleurs si parfaite qu'elle eût pu être réellement la sienne. La vérité m'oblige, du reste, à avouer qu'il n'a pas agi ainsi par sympathie pour moi, mais parce qu'il ne souhaitait pas voir notre nom paraître dans les journaux à la rubrique des condamnations. J'avais, d'ailleurs, un urgent besoin de cet argent.

— Pour quelle raison? interrogea la signora Morano.

Toutefois, Crawford se contenta de sourire.

— Continuez, reprit-elle en fronçant les sourcils afin de dissimuler un commencement d'hilarité. Vous êtes extraordinairement franc, monsieur Crawford. Mais cela ne me déplaît pas.

Il s'inclina et reprit :

— Alors mon oncle, qui était à peu près mon seul parent, m'a donné mille livres et m'a expédié en Amérique. Là-bas j'ai commencé par avoir de la chance, mais, à la fin, elle m'a abandonné. La prohibition a été annulée trop tôt pour moi. Juste au moment où je commençais à en profiter. Toutefois, j'ai appris certaines choses qui nous seront utiles un de ces jours. Je me suis ensuite rendu sur la Côte d'Azur où j'ai appliqué une martingale remarquable et infaillible, ce qui m'a arraché la plus grande partie de mes économies.

Cette fois, la signora sourit d'un air méprisant.

— De là, je suis allé en Palestine où j'ai perdu tout ce qui me restait. J'en ai été vexé. Ce n'est pas

un pays où l'on devrait perdre de l'argent. Sur la Côte d'Azur, c'est différent.

La signora Morano ne lui demanda pas comment il avait perdu son argent en Palestine et se contenta de murmurer encore :

— Continuez.

— Il me fallait des ressources. Je me les suis procurées. Malheureusement, cette fois, le propriétaire du compte en banque sur lequel j'ai tiré un chèque avait peu de considération pour l'honneur de mon nom, aussi ai-je dû faire la connaissance d'une prison, à Jérusalem. Je me suis vraiment demandé si je n'aurais pas mieux été logé à Brixton. Car sans parler des punaises, veuillez m'excuser, madame, j'aurais eu la satisfaction de mettre mon oncle en colère. Tandis qu'à Jérusalem je fus le seul à me fâcher. Heureusement tout a une fin. Je fus libéré au bout de six mois et me rendis au Caire où je compris immédiatement qu'une telle ville offrait des ressources infinies car elle ressemble à New-York, madame, surtout par le nombre des races différentes qui composent sa population. En ce qui concerne la contrebande, *Russell-Pacha* y a évidemment interrompu les organisations quelque peu primitives des divers petits groupes. Seulement, à mon avis, il serait fort lucratif d'y lancer une grosse affaire. Ce fut ainsi que je vous ai rencontrée, madame.

Esmée Morano, sursauta :

— Que vous m'avez rencontrée, moi ?

— Certainement.

Il sourit aimablement, puis demanda :

— Me permettez-vous de prendre une cigarette ? Merci beaucoup.

Il enflamma lentement le tabac et constata que l'attention de son interlocutrice était maintenant complètement éveillée.

— Il était dans mon plan de campagne, continua-t-il au bout d'un instant, d'étudier les personnes qui me semblaient devoir être intéressantes. Vous étiez, madame, au premier rang de celles-ci. Je vous rencontrai une fois chez Shepheard's. Vous portiez un costume tailleur bleu marine, un chapeau de la même couleur et des gants cerise.

— C'est possible, dit Esmée en souriant comme sourit toute femme lorsqu'un beau garçon se souvient au bout d'un temps assez long des détails de sa toilette.

— Je me renseignai à votre sujet, continua Crawford. J'appris que vous étiez très riche, très intelligente, et que vous possédiez des bateaux faisant l'importation et l'exportation entre Alexandrie et Marseille ; que vous aviez également de grands garages au Caire et à Alexandrie et une villa dans une bourgade du nom de El Hamid. Je pensai aussitôt : Si cette dame est véritablement très riche, elle doit s'en contenter et mes projets ne l'intéresseront pas. J'estimai toutefois que votre commerce par bateau ne devait pas vous rapporter beaucoup car l'*Esmée* ne pouvait lutter avec les gros cargos. Je me demandai alors pourquoi vous vous entêtiez à poursuivre une entreprise de cette

sorte. Ce qui m'intrigua aussi, ce fut la raison pour laquelle une jeune femme élégante dirigeait ses affaires elle-même, sans collaboration masculine, car je me rendis compte que le commandant de l'*Esmée* était un gros butor très borné.

— Heureusement qu'il n'écoute pas à la porte ! interrompit la signora d'un ton moqueur.

Crawford haussa les épaules et ajouta :

— Il me parut évident que vous n'acceptiez de conseils de personne et que les hommes de votre entourage ne comptaient guère à vos yeux. Didiero, le chef de votre filiale d'El Hamid, n'est pas intelligent, l'Egyptien Muloy est énergique et rusé mais pas adroit. Vous étiez donc bien le chef de l'organisation. J'ai pensé qu'il ne serait pas mauvais de vous soumettre mon idée de contrebande sur une grande échelle. Je ne me doutais guère alors que vous l'aviez, depuis longtemps, mise en action.

Crawford s'interrompit. Son interlocutrice ne le perdait plus des yeux. Elle réfléchissait rapidement. Tout ce que lui disait ce garçon était-il exact ? Et s'il lui débitait des mensonges, dans quel but le faisait-il ?

— Avant d'oser vous approcher, continuait Denis, il me fallait connaître depuis A jusqu'à Z tout ce qui concernait la contrebande. C'était le service des douanes qui m'en offrait la possibilité puisque je n'aurais ensuite qu'à renverser les propositions. Je m'arrangeai pour rendre un service signalé à un personnage important de cette admi-

nistration. Ce ne fut pas très difficile. J'achetai un indigène et lui ordonnai d'attaquer cet homme lorsqu'il rentrerait la nuit à son domicile après avoir passé la soirée à son club. Je me trouvai dans le voisinage, par hasard, et j'attaquai à mon tour l'indigène qui s'enfuit. Le haut fonctionnaire se montra prêt à me prouver sa reconnaissance et lorsque je lui fis part de mon grand désir d'entrer dans les services de la douane, il appuya personnellement ma candidature. Ce fut ainsi que le nommé Crawford, condamné pour avoir fait un faux, fut accepté comme assistant-douanier. La recommandation du grand personnage avait suffi pour qu'on ne fît pas d'enquête sur mon passé. Je commençai par servir à Port-Saïd, puis ici à El Hamid. Ce fut alors que je vous rencontrai pour la seconde fois, madame. Cette rencontre à même dû vous coûter une assez grosse somme...

— Comment cela ? riposta la signora Morano avec hauteur. Je ne ferai pas de commentaires sur vos... exploits romanesques car une seule chose m'intéresse : pourquoi supposez-vous que je me livre à la contrebande ? Mes affaires sont extrêmement prospères et...

— Oh ! madame, interrompit Crawford, notre conversation s'est poursuivie, jusqu'à présent, sur un plan extrêmement net. Ne croyez-vous pas que nous pourrions laisser à Lovely ces petits subterfuges mesquins ?

— Vous ne manquez pas d'aplomb.

— Non, madame. Seulement, j'ai horreur de me

voir sous-estimer et je trouve que cela s'est produit trop souvent depuis quelque temps. Ecoutez, madame : le jour où mes collègues du *Russell-Pacha* sont montés à bord de l'*Esmée*, je savais fort bien qu'ils y découvriraient des marchandises suspectes s'ils agissaient avec quelque habileté. Je savais également qu'ils ne trouveraient rien. Lorsque l'inspection fut achevée et que le *Russell-Pacha* s'éloigna, je fis une chose folle, du moins pour un jeune officier des douanes : je sautai hors de la vedette, m'accrochai à un filin et me hissai à bord de l'*Esmée*.

— Pourtant, le capitaine Sullivan savait que vous vous y trouviez ?

— Madame, j'emploie très rarement l'expression « parole d'honneur » ; toutefois, je vous la donne pour vous prier de croire que le capitaine Sullivan ne se doutait absolument de rien. Il fut ensuite obligé de couvrir mon geste par esprit de corps. En ce qui me concerne j'étais monté sur l'*Esmée*, une demi-heure après avoir eu la révélation que vous aviez déjà commencé à exploiter l'idée que je supposais mienne.

— Et comment aviez-vous découvert cela ?

— Votre bâtiment n'avait rien à faire à l'endroit où il se trouvait et s'était enfui en nous apercevant. Je suppose que votre commandant était parvenu à fournir une explication plausible au capitaine Sullivan pendant leur conversation. Ce gros homme n'est pas difficile à persuader.

Il y eut un silence, puis la signora Morano reprit :

— Continuez et dites-moi pourquoi vous supposez que votre... visite à mon bateau a dû me causer une perte importante ?

Crawford sourit :

— Vous rappelez-vous l'instant dramatique où la porte de la chambre secrète a été ouverte ? Cette chambre dont vous aviez nié l'existence quelques minutes auparavant.

— Elle nous servait d'entrepôt, répliqua Esmée en haussant les épaules.

— Sans aucun doute, madame, mais pour quelle espèce de marchandises ? Au grand désappointement du douanier trop zélé qui avait nom Crawford, elle était complètement vide et Sullivan fut obligé de couvrir sa mésaventure. Moi, j'avais compris que ma visite vous avait coûté gros, très gros.

— Mais, comment ? comment ?

— C'est votre commandant qui est à blâmer, madame. Je l'ai traité de butor et je ne puis retirer cette expression car il fit une réflexion d'apparence innocente qui gâta tout. Il déclara :

— Cette chambre est vide, nous ne nous en servons jamais.

— Eh bien ?

— J'y pénétrai et je trouvai des petits copeaux de bois tout neufs, des copeaux d'emballage, dans cette pièce qui ne servait jamais...

— Vous en avez parlé à vos chefs, bien entendu ? interrogea sèchement Esmée.

Crawford se mit à rire :

— Et pourquoi cela, madame ? Pour me disculper vis-à-vis d'un individu tel que Sullivan ? Supposez-vous donc que je souhaitais de rester préposé aux douanes ? Non, certes, j'ai laissé gronder la tempête et j'ai jeté par-dessus bord la poignée de copeaux. Vous comprenez maintenant pourquoi j'étais sûr que je vous avais coûté cher. Vous aviez fait disparaître la marchandise par une seconde porte pendant que je sondais les parois. Or, faire disparaître à bord d'un bateau, cela veut dire jeter à la mer. Nos relations d'affaires s'amorçaient mal pour vous, madame, et j'en étais heureux.

— Heureux ? Pourquoi ?

— Parce que vous seriez bien obligée de reconnaître que j'étais bon à quelque chose. Vous songeriez à m'attirer dans les rangs de vos subordonnés et c'est bien, d'ailleurs, ce que vous avez fait ; j'en étais si sûr que je n'ai pas cherché à vous approcher après avoir quitté le service des douanes. Votre secrétaire d'Etat, autrement dit Son Excellence M. Lovely, n'a pas tardé à me rendre visite. Je n'ai, du reste, pas besoin d'ajouter que mon aventure dominicale à bord de la vedette des douanes de Sa Majesté n'avait d'autre but que de mettre fin à ma carrière officielle.

En dépit d'elle-même, Esmée Morano éclata de rire et Crawford reprit :

— Jusqu'à présent, tout s'est enchaîné comme je

l'avais prévu. Je me suis fort bien conduit au cours de ma randonnée d'essai sur le *Sémiramis ;* j'ai piloté de nombreux transports dans d'excellentes conditions et j'ai été dûment rémunéré. Seulement, ce n'était là que besognes de manœuvre et il ne me convient pas de n'être qu'une cinquième roue à un carrosse. Je vaux mieux que cela, c'est pourquoi j'ai prié votre secrétaire d'Etat de m'obtenir une audience royale. Et me voilà, madame.

La signora l'étudiait d'un air pensif. Elle demanda au bout d'un instant :

— Vous avez déclaré à Lovely que j'étais sur le point de commettre une grave erreur. Que signifiaient ces paroles ?

— Vous alliez me sous-estimer, riposta Denis aussitôt. Je vous le répète, au début de nos relations, je vous ai fait perdre une grosse somme, je puis vous la faire regagner au centuple si vous vous servez de moi utilement.

— Et sur quoi basez-vous une si excellente opinion de vous-même ? interrogea Esmée avec quelque ironie. Sur votre imitation parfois inutile de la signature d'autrui ?

Crawford fronça les sourcils :

— Je regrette d'avoir été peut-être trop franc vis-à-vis de vous, madame. Je désirais l'être. En Amérique j'avais trois cents hommes sous mes ordres. Votre personnel, y compris les équipages de vos bateaux et les employés de vos garages, ne se monte pas à plus de deux cent trente-deux...

— En tout cas, vous êtes un observateur consciencieux, monsieur Crawford.

— C'est dans votre intérêt, madame, répondit-il avec calme.

— Je crains, en effet, de vous avoir sous-estimé, riposta-t-elle tandis qu'un sourire se jouait autour de ses lèvres. Seulement son regard demeurait grave.

— J'ai beaucoup d'idées, continua-t-il, et si cela ne vous ennuyait pas, j'aimerais vous les exposer.

La jeune femme se leva, s'approcha d'un petit bar très élégant et ajouta :

— Que désirez-vous boire, monsieur Crawford ?

— Un verre de cognac, madame.

Spadone arriva à El Hamid vers dix heures, ce soir-là. Il avait une ou deux questions à régler avec M^me^ Morano au sujet du prochain voyage de l'*Esmée* et il se rendit tout droit à la villa. Il apprit que la signora était en conférence et ne voulait pas qu'on la dérangeât.

— Qui est-ce qui est avec madame ? demanda-t-il.

Le Soudainais Ali, qui remplissait les fonctions de maître d'hôtel, ignorait le nom du visiteur. Tout ce qu'il put apprendre à Spadone, c'est qu'il était jeune, certainement de nationalité anglaise et qu'il était arrivé depuis plus de deux heures.

Le marin se mordit les lèvres et attendit un quart d'heure, une demi-heure.

— As-tu dit à la signora que j'étais là, Ali? interrogea-t-il enfin.

— Oui, Effendi.

— Et qu'a-t-elle répondu?

— Qu'elle ferait appeler l'Effendi quand elle serait prête à le recevoir.

Spadone commença à marcher de long en large et sa colère alla grandissant. Alors, après avoir travaillé comme un esclave pour cette femme, elle le faisait attendre comme un domestique? Avec qui pouvait-elle bien être? Il ne pouvait s'agir d'un entretien d'affaires, car elle y eût admis Spadone. Et pourtant?

Le commandant de l'*Esmée* n'y put plus tenir; il commença à gravir l'escalier. Ali le rappela :

— Vous ne pouvez pas monter encore, Effendi, madame n'a pas sonné.

— Pour qui me prends-tu? C'est toi que l'on sonne, pas moi.

— Effendi, je...

— Tais-toi!

Et d'un coup de poing, le marin envoya le Soudanais rouler dans l'escalier. Arrivé au premier étage, il alla frapper à la porte du salon rouge et entra sans attendre d'y être invité.

Celui qui était assis auprès de la signora n'était autre que Crawford et il y avait entre eux une bouteille de champagne débouchée.

— Qu'y a-t-il, commandant? interrogea Denis d'un ton péremptoire.

— Bonsoir, madame, dit le nouveau venu en paraissant ignorer la présence de l'Anglais.

— Bonsoir, répliqua-t-elle brusquement. Je vous avais fait dire d'attendre...

— J'ai pensé qu'Ali avait fait erreur, répliqua Spadone vivement ; il y a plus de trois quarts d'heure que je suis ici.

Esmée tapota le rebord du plateau, puis déclara froidement :

— Vous vous connaissez déjà, messieurs, je crois. Inutile de vous présenter l'un à l'autre.

— Il semblerait, riposta Spadone avec amertume, que le meilleur moyen d'obtenir un entretien particulier avec vous est de vous jouer un mauvais tour.

Crawford regarda la maîtresse de maison en souriant et haussa légèrement les épaules comme pour dire :

— N'avais-je pas raison de le qualifier de butor ?

Esmée, dont l'irritation croissait, perdit brusquement patience :

— Il me semble, capitaine Spadone, dit-elle vivement, que je suis libre de recevoir qui bon me semble et que je ne dois compte à personne de mes actes.

— Je le sais, madame, répondit le marin d'une voix enrouée. Je constate aussi que les droits que confère une longue amitié sont négligeables. Avez-vous transféré à monsieur le commandement de l'*Esmée*, madame ?

— Je n'ambitionne aucunement de vous rempla-

cer, mon vieux, répliqua Denis. Je ne connais rien à la navigation et *sur ce point* vous êtes imbattable.

Les deux hommes se regardèrent et Crawford éprouva pour la seconde fois la sensation qu'il y avait entre eux la plus certaine inimitié.

— Nous lutterons un de ces jours, pensa-t-il, et j'espère que ce sera sur mon propre terrain.

Puis il baissa les yeux sans cesser pour cela d'étudier son interlocuteur dont la force physique lui sembla évidente.

— Voulez-vous être raisonnable, Spadone? reprit Esmée Morano d'un ton plus doux. Attendez encore un quart d'heure et venez me faire votre rapport. M. Crawford va nous êtes des plus utile et je ne souhaite pas que vous vous disputiez.

Mais Denis se levait.

— Si cela vous est égal, madame, déclara-t-il, je prendrai maintenant congé de vous et je reviendrai continuer cet entretien demain. En somme, nos affaires concernent l'avenir tandis que le capitaine Spadone vient vous parler du présent. Il doit donc prendre le pas sur moi.

Le marin écarquilla les yeux en constatant qu'Esmée, au lieu de remettre à sa place ce présomptueux, lui tendait la main en souriant.

Crawford baisa le bout de ses doigts, adressa un petit signe au commandant du navire et sortit.

— A le voir, on pourrait s'imaginer qu'il est le chef de l'entreprise, déclara Spadone d'un ton méprisant.

— Peut-être serait-il le mieux qualifié pour l'être, répliqua la signora. Vous vous êtes encore conduit fort impoliment, mon cher, je vous prierai d'avoir plus d'empire sur vous-même dorénavant.

Le marin la dévisagea et répliqua furieusement :

— Après tout, la venue de ce garçon est peut-être une excellente chose. Je veux savoir exactement sur quel terrain je me trouve ; jusqu'à présent, je vous ai toujours cédé. Il n'en sera plus ainsi désormais.

— A quoi riment ces phrases mélodramatiques ? riposta Esmée Morano en fronçant les sourcils. Asseyez-vous, commandant, et faites-moi votre rapport.

— Non, madame, riposta le géant qui haletait un peu. Je suis le seul en qui vous puissiez réellement avoir confiance et vous le savez. Je ne me laisserai plus repousser comme un domestique.

La signora se leva :

— Je ne comprends rien à votre attitude, Spadone, déclara t-elle. Je ne vous ai jamais donné la moindre raison de vous plaindre et je ne vous permettrai pas...

— Vous ne me permettrez pas ! interrompit-il. Vous me rendez fou et vous me dites, quand enfin je me rebelle, que vous ne me permettrez pas...

Le gros homme avait des larmes dans les yeux. Involontairement Esmée Morano recula d'un pas, mais il la suivit, lui saisit les mains :

— Pourquoi ne me comprenez-vous pas ? murmura-t-il. Je vous aime, Esmée, que m'importe le

reste ?... Cela m'est complètement égal que ce petit imbécile des douanes fasse ce qu'il voudra pourvu qu'il ne vous plaise pas à vous...

— Lâchez-moi, cria la signora que la dernière phrase avait plus exaspérée que tout le reste. Lâchez-moi immédiatement.

— Non, Esmée.

Alors, elle jeta un cri. Cet appel fut entendu par Crawford qui avait attendu quelques minutes qu'Ali lui apportât son chapeau. Mais le Soudanais se sentait hors de combat après le coup de poing appliqué par Spadone et il était assis dans le sous-sol où la cuisinière le pansait et lui exprimait sa sympathie.

Denis n'hésita pas une minute et remonta l'escalier en courant. Il frappa à la porte du salon rouge, puis entra sans attendre la réponse, traversa la pièce et saisit Spadone aux épaules.

— Qu'il s'en aille tranquillement, ordonna Esmée Morano. Je suis sûre que dorénavant il se montrera plus sage.

Puis, s'approchant du marin, elle le regarda droit dans les yeux et répéta d'un ton plein de sous-entendus la phrase qu'il avait prononcée auparavant :

— Vous êtes le seul homme en qui je puisse avoir confiance.

Spadone paraissait abattu, déconcerté.

— Allez-vous-en, lui dit la signora avec douceur. Je vous parlerai plus tard. Rentrez dans votre chambre.

Très pâle, le géant sortit sans prononcer une parole.

— Est-ce qu'il habite la villa ? interrogea Crawford.

Esmée le regarda :

— Oui. Cela vous ennuie-t-il ?

— Mon Dieu... oui, madame, répliqua-t-il en souriant.

La signora aussi souriait maintenant et le jeune homme reprit :

— Je comprends à présent comment vous dirigez tous ces hommes. Vous les hypnotisez positivement.

— Mon Dieu... répliqua-t-elle, la suggestion est parfois utile. C'est mon seul moyen de dominer cette bande d'animaux sauvages. Ce n'est pas toujours facile, ajouta-t-elle en soupirant, car je ne suis qu'une femme.

— Je crois que vous avez encore plus besoin de moi que je ne le supposais, observa Crawford. Ne pensez-vous pas qu'il nous faudra faire suivre à tous ces gens-là une classe où l'on enseignera la politesse et les bonnes manières ?

Esmée le regarda à nouveau et murmura lentement :

— Je vous dois des remerciements. Vous êtes vraiment un homme peu banal et je suis à peu près convaincue que nous nous entendrons très bien.

XII

La saison mondaine battait son plein au Caire, les soirées, les réceptions se succédaient. A l'hôtel Heliopolis on donnait un gala pour la colonie belge. A l'Opéra Royal on jouait le *Trouvère* et un ténor fameux se faisait entendre dans le rôle principal. A l'hôtel Sémiramis il y avait un programme théâtral interprété par des amateurs et un jeune officier appartenant à un régiment écossais avait pour eux écrit une pièce.

Cinq grands paquebots transatlantiques avaient fait escale à Port-Saïd et à Alexandrie et les milliers de passagers descendus à terre se précipitaient vers les boutiques ou se faisaient donner des explications sur la hauteur, le diamètre et le poids des pyramides.

Au coucher du soleil, un coup de canon apprit à la population mahométane qu'elle avait, pour la journée, observé suffisamment les lois du Ramadan. Aussi les indigènes se hâtèrent-ils d'absorber le plus d'aliments possibles afin de se dédommager

du jeûne qu'ils observaient depuis le lever du soleil. L'air était doux et tiède et des myriades d'oiseaux survolaient la ville. Celle-ci était emplie de bruits divers produits par les moteurs de milliers d'automobiles, les cris des laitiers et des marchands d'eau, les appels des fruitiers, des mendiants, des conducteurs d'ânes, les notes de cornemuses qui montaient des baraquements occupés par les régiments écossais à Kasr-el-Nil et, enfin, dominant les psalmodies des centaines de muezzins perchés dans les minarets, la musique des innombrables cafés.

Grenville Bey, qui portait la décoration anglaise du Mérite militaire et qui était un homme mince, d'apparence modeste, de quarante ans environ, était assis dans sa loge, à l'Opéra. Il était en habit et disparaissait presque complètement derrière les deux dames qui occupaient le premier rang de la loge et qui n'étaient autres que sa femme et sa fille, les deux seules puissances auxquelles il obéissait après Sa Majesté le roi d'Angleterre et le Pacha.

Le ténor italien chantait et l'auditoire composé d'Anglais, d'Autrichiens, de Français, d'Italiens, de Grecs et d'Arméniens, écoutait, charmé. Ce fut à ce moment qu'un chasseur entra dans la loge et tendit une lettre à Grenville Bey. Le petit homme l'ouvrit en fronçant les sourcils. La lettre ne contenait qu'un mot « Jérusalem » au-dessous duquel il y avait un C. Grenville Bey soupira, se leva sans bruit et murmura à l'oreille de sa femme :

— Il faut que je parte, ma chérie. Je suis désolé.

— Une minute, murmura Mrs. Grenville, il va avoir fini.

Mais son mari n'attendit pas, se glissa hors de la loge sur la pointe des pieds, puis longea rapidement le couloir, fit appeler sa voiture et ordonna au chauffeur :

— A la maison, vite !

Dix minutes plus tard, il pénétrait dans son cabinet de travail où un grand jeune homme blond, enfoncé dans un fauteuil profond, se leva en le voyant entrer.

— Je suis désolé, mon vieux, lui dit-il. Est-ce que l'Opéra était beau ?

— Magnifique, je suppose, répondit Grenville Bey en lui serrant la main, mais je ne m'y connais absolument pas en musique.

— Ces dames me maudiront, je le crains, reprit le visiteur. Seulement, vous avez dû vous rendre compte que je ne vous aurais pas envoyé d'S. O. S. si cela n'avait pas été absolument nécessaire.

— Ce qui m'étonne le plus, c'est que vous soyez venu vous-même. Qu'est-ce qui ne va pas ? Mais, voyons, buvez d'abord... Que voulez-vous prendre?

— Un whisky-soda bien tassé, mon ami. Je vous assure que je l'ai gagné.

Grenville Bey alla prendre un flacon de whisky, un siphon d'eau de Seltz et des verres dans un placard et prépara les rafraîchissements lui-même. Il jugeait qu'il irait plus vite qu'en appelant un domestique et aussi que son ami et lui ne seraient pas interrompus.

— Cela va mieux, dit le visiteur, en reposant son verre à demi vide et en poussant un soupir de satisfaction. Maintenant, rassemblez votre courage Charles...

— Je présume, interrogea son hôte avec calme, que des ennuis se préparent ?

— La crise est sur le point de se dénouer et nous allons prendre les mouches comme ceci.

Il fit le geste de quelqu'un qui saisit un insecte.

— Au nom du ciel, Denis Crawford, je vous ordonne de vous exprimer en des termes assez simples pour qu'un modeste inspecteur-chef puisse les comprendre. Sérieusement, mon vieux, je ne vous ai jamais vu aussi agité.

— C'est que les choses ne se sont jamais présentées de cette façon. Charles, mon garçon, fonctionnaire honoré des douanes royales, je suis obligé de vous apprendre que des événements terribles vont bientôt surgir.

Grenville Bey se renversa sur son fauteuil et dit :

— Achevez votre verre, Denis. Vous irez peut-être mieux ensuite.

— Comme vous voudrez, mon cher. Je ne vous ferai pas languir, encore que vous le méritiez pour tout ce je viens d'endurer. Au lieu d'être assis confortablement dans mon bureau, à Jérusalem, je suis tombé du rang d'inspecteur-chef à celui d'assistant-douanier. Juste ciel ! J'ai travaillé pendant trois longues semaines dans un bureau sordide. J'ai été transplanté à El Hamid où j'ai reçu

des ordres à longueur de journée de la bouche d'un triple imbécile qui s'intitule capitaine des douanes. Je me suis livré aux excentricités les plus stupides pour me faire renvoyer. Je vous jure, Charles, que j'ai eu sans cesse l'impression de vivre le cauchemar que pourrait avoir un professeur agrégé en supposant qu'on le renvoie à l'école primaire.

Grenville sourit.

— Bien entendu, j'ai reçu le rapport de Sullivan, dit-il. Il y est déclaré que vous êtes le plus inutile et le plus indiscipliné des préposés qu'il ait jamais rencontré.

Crawford fit un signe affirmatif.

— C'est exact. Il y a eu des jours où j'ai positivement plaint Sullivan. Ce n'est pas un mauvais homme, il manque de compréhension. Mais, bien entendu, j'ai juré de me venger de lui.

— Infortuné Sullivan !

— Ce n'était pas sérieux, Charles. J'ai, sous l'influence de l'alcool, chez Zakypoulos, prononcé des discours insensés et, presque aussitôt après, afin de ne laisser aucun doute dans l'esprit de certaines gens, j'ai boxé deux braves garçons.

— Oh ! riposta paisiblement Grenville Bey, je m'en rapporte à vous pour avoir joué votre rôle à la perfection. Continuez, Denis.

— Le principal agent de la bande, M. E. C., Lovely, est venu m'enrôler. J'ai fait mes débuts parmi les contrebandiers et je m'en suis tiré avec les honneurs de la guerre. Au cours des dernières

semaines, j'ai piloté jusqu'au port trois bateaux dont la cargaison s'élevait, à mon estimation, à la valeur de quinze milles livres sterling.

— Et de quoi se composait-elle ?

— Attendez-vous à recevoir un choc, Charles. Leur chargement ne comprenait guère que des fusils et des mitrailleuses.

Grenville Bey ne parut pas extrêmement étonné et commença à bourrer sa pipe, ce qui, comme chacun sait, exige du temps tout en permettant de réfléchir.

— Ne vous lancez pas dans des méditations de haute politique, supplia Crawford. Je me suis déjà donné presque une méningite. Vous saurez tout après-demain, aussi n'est-il pas utile que vous vous tourmentiez auparavant.

— Est-ce que toutes ces armes ont été distribuées dans le pays ? interrogea son ami.

— Non, elles sont encore dans un dépôt dont j'ignore l'emplacement. Je le connaîtrai demain. *Elle* m'a promis de m'y conduire. Grâce à mon louche passé, je suis entré tout à fait dans ses bonnes grâces.

Grenville Bey leva la tête :

— Que connaît-elle de votre passé ?

— Elle a appris ce que je désirais qu'elle sût. L'histoire du chèque forgée à Jérusalem. Voyez-vous, Charles, vous n'avez jamais eu d'idée plus brillante que celle qui a consisté à lancer ces rumeurs à mon sujet. La bande a été sûre de moi. De plus, cette triste réputation m'a rendu égale-

ment un excellent service, mais ceci est une autre histoire qui ne vous concerne pas.

— Cela n'a pas été difficile, murmura Grenville Bey. Il a suffi de confier ce secret à certaines dames en leur faisant jurer de ne rien répéter pour que tous les habitants du Caire l'aient connu au bout de huit jours. Il en est résulté un affreux scandale. Pensez donc ! Un faussaire enrôlé dans le service des douanes ! Le général Brooks m'a pris à partie au club et m'a fait une scène épouvantable. Un des boutons de mon veston lui est même resté entre les doigts.

— Ce cher vieux Brooks ! Je l'entends d'ici : « Que deviendra l'Administration si des individus pareils s'y glissent ? » etc... etc... ce devait être magnifique. Quoi qu'il en soit, le résultat a été excellent : j'ai la plus affreuse réputation à El Hamid. Toutefois, cela ne me suffisait pas absolument pour pouvoir mettre à exécution le plan que j'avais conçu vis-à-vis de la dame en question. J'ai donc inventé toute l'histoire de ma vie et je vous assure, mon vieux, que j'ai derrière moi une carrière criminelle soignée : fils d'une famille honorable, j'ai commencé par imiter sur un chèque la signature de mon oncle ; ancien étudiant d'Oxford, je suis devenu chef de bande en Amérique où j'ai introduit de l'alcool prohibé. Al Capone n'est que de la petite bière à côté de moi. Elle a tout avalé et pourtant je dois me montrer prudent en ce qui la concerne, car elle est remarquablement intelligente.

Il décrivit rapidement sa visite à la villa Morano, puis continua :

— En son genre, cette femme est un véritable génie et je regrette presque d'avoir à vous la livrer. Elle est à la fois belle, fine et séduisante. Seulement, les fraudes du genre de celles qu'elle dirige sont diaboliques et les munitions sont les munitions ; de plus, après-demain, l'*Esmée* doit apporter de l'héroïne. Foin donc de tous les scrupules car je suis convaincu que la ravissante signora n'a pas l'ombre de conscience. Je pourrais lui pardonner d'importer du tabac ou de la soie, mais de l'héroïne et des armes...

— Ce sont là des considérations qui ne concernent pas l'inspecteur-chef Crawford, fit observer Grenville Bey, et qu'il faut laisser aux juges le soin d'apprécier. A vos yeux, comme aux miens, cette femme est une contrebandière, rien de plus...

— Ah ! mais non, Charles. J'ai dû mal m'expliquer pour que vous parliez ainsi. Esmée Morano a bien plus d'importance que cela. C'est un véritable danger et l'organisation qu'elle a créée est par trop parfaite. Tenez, voici la liste de tous ses subordonnés au Caire, à Alexandrie, à Port-Saïd et même à El Hamid.

— Grand Dieu, mon cher, comment avez-vous pu vous procurer tous ces renseignements ?

— C'est que je suis, pour l'instant, son chef d'état-major. C'est moi qui dois prendre le commandement du convoi qui arrivera après-demain.

Les gens comme Spadone, Didiero, Muloy sont mes subordonnés, qu'en dites-vous ?

— Prenez un nouveau whisky. Pour quelle raison supposiez-vous que je vous avais fait quitter Jérusalem ?

— Soyez sincère, Charles. Quand vous m'aviez chargé de cette mission, votre principale raison était que vos hommes habituels sont repérés. Vous aviez besoin de quelqu'un qui ne fût pas suspecté.

— C'est exact jusqu'à un certain point. Toutefois, ce n'est pas pour rien qu'on vous a surnommé « le démon camouflé ».

Crawford se mit à rire :

— Je n'avais pas entendu ce nom-là depuis longtemps. C'est Omar-ben-Bachur qui me l'avait donné parce que j'avais vécu au milieu de sa tribu pendant trois mois, déguisé en bédouin, afin de découvrir d'où venaient les armes destinées à la Transjordanie. Le « démon camouflé », ce pseudonyme, en vaut un autre. Mais reprenons. Le grand convoi arrive après-demain et l'*Esmée* sera chargée à bloc. Il y aura quatre-vingt-deux caisses de mitrailleuses et de munitions déclarées comme pianos, ainsi que cent soixante kilos d'héroïne.

— Sapristi !

— Oh ! nous n'y allons pas de main morte, à El Hamid.

— Je suppose que le meilleur moyen d'opérer consiste à mettre l'embargo sur le navire lorsqu'il arrivera.

— Certainement non. Si vous agissez ainsi, ce ne sera plus du tout amusant.

— Et vos distractions vous sont précieuses. Pourquoi mon plan ne vous convient-il pas ?

— Parce que ce n'est pas un plan, répliqua Crawford avec plus de franchise que de courtoisie. Bien entendu, l'*Esmée* est reliée par T. S. F., à son quartier général. Si vous mobilisez des hommes d'ici, on s'apercevra vite qu'il se produit quelque chose d'anormal. De plus, j'ai beau être chef d'état-major, il me manque encore deux renseignements importants. Tout d'abord, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, j'ignore où se trouve le dépôt. Or, il doit renfermer pour dix mille livres sterling de marchandises. Il existe depuis dix-huit mois et personne ne s'en est jamais douté. Je vous assure que si cette femme avait été un homme, elle fût devenue un grand général. Je dois apprendre demain où se trouve cet entrepôt, mais ce ne sera possible que si vous ne vous en mêlez pas. En second lieu, je désire me procurer la liste des principaux acheteurs de la signora Morano. Or, ce que je sais de la belle Esmée me prouve que nous n'entendrons plus parler d'elle une fois que nous aurons contrecarré ses projets. Donc, mon vieux, il faut que j'obtienne ces deux informations et, ensuite, vous pourrez lancer toutes vos forces contre elle.

— Qu'est-ce qui vous prouve qu'elle tiendra parole et qu'elle vous conduira vraiment à son entrepôt ?

— Mais, voyons, je viens de vous le dire. C'est moi qui dois conduire le convoi. L'*Esmée* prendra son chargement en pleine mer et j'ai reçu mission de l'emmener au dépôt. Il est donc indispensable que je sache où se trouve celui-ci.

Grenville Bey hocha la tête :

— Je me demande, murmura-t-il, pourquoi cette femme se confie si entièrement à vous alors qu'elle ne vous connaît que depuis quelques jours.

— Je vous le répète, répliqua Crawford, c'est à cause de mon scandaleux passé.

— Allons donc ! Denis, je vous parie tout ce que vous voudrez qu'elle s'est éprise de vous.

— Vous êtes fou, répliqua Crawford en riant, mais son rire sonnait un peu faux et au bout d'un instant, il ajouta :

« Ce serait affreux si... Mais, voyons, c'est impossible.

Grenville sourit :

— Ne prenez pas les choses trop à cœur, mon garçon.

Et soudain, le brillant tacticien se mua en un ami simple, débonnaire et avisé.

— Certes, continua-t-il, je me rends fort bien compte qu'il soit pénible pour vous de trahir une femme dans n'importe quelles conditions. Seulement, n'oubliez pas que c'est une criminelle. La fraude est un crime quoique bon nombre de gens appartenant au même milieu que nous et qui comptent peut-être parmi nos amis n'hésiteraient pas à s'y livrer. De plus, la contrebande des armes

à feu et des stupéfiants est la plus répréhensible de toutes. Il faut être gangrené jusqu'à l'âme pour se livrer à un trafic de ce genre. D'ailleurs, qu'arrivera-t-il à la belle Esmée? Elle sera mise en prison pendant un an ou deux, puis relâchée. Evidemment aussi cela lui coûtera beaucoup d'argent, mais ne le mérite-t-elle pas? Voyons, mon petit, abandonnez cette attitude satisfaite... Oui, vous avez meilleure opinion de cette femme depuis que vous pensez qu'elle est amoureuse de vous.

Crawford se versa un nouveau whisky :

— Vous auriez dû vous faire prédicateur, Charles.

— Possible. Maintenant, écoutez : si la seule chose qui vous tourmente est l'idée que vous allez trahir une femme qui s'est confiée à vous, vous n'êtes qu'un rêveur romanesque qui veut jouer les chevaliers errants au vingtième siècle. Pourtant, ce n'est pas votre genre, Denis.

— Je ne sais pas, grommela Crawford. Quoi qu'il en soit, vous êtes moins bête que je ne croyais, Charles.

— Voilà qui est fort aimable de votre part. Mais j'ai été jeune aussi.

— Vous l'êtes encore.

— Relativement. J'ai quarante-cinq ans, Sybille va se marier d'ici quelques mois, je puis être grand-père l'année suivante.

— Cela semble impossible...

— Mais n'a aucune importance. Ma vie a été heureuse, car ma femme est parfaite. Denis, si

jamais vous rencontrez une jeune fille que vous... supposez devoir assurer votre bonheur, ne la laissez pas échapper. Pas une Esmée Morano, bien entendu, mais un être plein de fraîcheur et de pureté... Voyons, qu'avez-vous ? Vous êtes cramoisi.

— Jamais de la vie ! Je... je suis très heureux de savoir que votre vie est réussie et, je le répète, vous n'êtes pas un imbécile... Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à la curée, après-demain. Il nous faudra trois vedettes armées des douanes, une pour l'*Esmée*, une pour le *Sémiramis*, une pour le *Patras*, et au moins trois détectives pour la villa d'El Hamid.

— Un instant, dit Grenville Bey qui se leva, s'approcha de son bureau et ajouta :

— Je vais noter tout cela.

XIII

Esmée Morano était assise en compagnie de Crawford sur la terrasse de l'hôtel Shepheard. Le serveur soudanais, vêtu d'une robe pourpre et le cou entouré d'une écharpe violette, déposa deux sorbets devant eux sur une petite table, puis s'éloigna.

— *Moje ! Moje !* chantait le vendeur d'eau dans la rue. Ceux qui avaient soif lui tendaient leurs gobelets sur lesquels il penchait son outre en peau de chèvre et ceux qui n'avaient pas de gobelet ouvraient la bouche pour recevoir le jet frais.

— J'aime cet endroit, déclara Esmée.

Crawford regarda autour de lui et embrassa d'un seul coup d'œil les palmiers, les boutiques, la foule bigarrée. De nombreuses voitures s'arrêtaient devant l'hôtel. Un homme de haute taille, vêtu d'un uniforme extraordinaire en ouvrait les portières et conduisait ensuite les visiteurs à travers la multitude des cireurs de souliers, des mendiants et des guides.

— Je crois qu'on ne voit nulle part ailleurs un contraste aussi marqué entre les riches et les pauvres, c'est pourquoi j'aime cette ville, reprit la signora.

Crawford la regarda :

— Voilà une étrange raison, madame, dit-il.

— Pas du tout. Il est agréable de savoir qu'on appartient à la classe privilégiée.

Son interlocuteur ne répondit pas et la signora continua :

— Vous devriez partager ce sentiment. Il est commun à tous ceux qui ont connu des fortunes diverses.

Crawford sourit un peu :

— Je l'éprouve, en effet, répliqua-t-il.

Puis, il ajouta :

— Quel genre d'homme est-ce Makarian ?

— Pourquoi me demandez-vous cela et pour quelle raison pensez-vous à Makarian ?

— Mon Dieu, demain matin, je dois lui vendre cent soixante kilogs de... marchandise pour votre compte. Il vaut toujours mieux savoir à qui l'on à affaire, surtout lorsqu'on a à établir un prix. Le nom de cet individu paraît d'origine arménienne.

— C'est exact. Il est sûr, mais avare comme Harpagon et rusé comme ceux de sa race. D'ailleurs, il me donnera la mesure de vos capacités commerciales. Pourtant ne feriez-vous pas mieux de me laisser conduire cette partie de l'affaire ?

Il secoua négativement la tête.

— Il faut également que j'apprenne à la traiter.

C'est une question d'ambition. Quel est votre dernier prix, madame ?

— Quatre-vingt-cinq livres par kilog, je crois, répondit-elle à regret. Quatre-vingts, si c'est nécessaire. Mais, vraiment, je n'ai pas envie de parler d'affaires en ce moment.

— Pourtant, c'est important.

— Je ne l'ignore pas, mon cher. Seulement, il y a des choses plus importantes encore.

— Ne m'en veuillez pas d'être ambitieux, riposta Crawford, j'ai horreur de ne pas traiter à fond les questions dont je m'occupe.

— Vous me l'avez déjà prouvé et je crois l'avoir déjà apprécié.

— Oui et non. A propos, il faut vraiment que vous me montriez votre entrepôt car il est nécessaire que je sache où je dois conduire le chargement.

— Vous avez raison, dès que nous serons de retour à... enfin dès que nous serons de retour, je vous y conduirai. Et maintenant ne parlons plus de cela, je veux être heureuse pendant une demi-heure de ma vie.

— *Beatus ille qui procul negotiis.*

Elle sourit :

— Est-ce une citation de Catulle ou de Virgile ?

— D'Horace, madame, qui est un vieil ami à moi.

— J'ai entendu dire que ceux qui sont passés

par Eton et par Oxford ont reçu une telle empreinte qu'ils ne s'en affranchissent jamais entièrement. Cela me paraît véritablement exact. Savez-vous qu'il y a des moments où vous avez l'air d'un gamin de dix-sept ans ?

— Non ? dit Crawford en regardant le bout de ses souliers.

Esmée sourit :

— En ce moment, tenez, répéta-t-elle. Et cela vous sied admirablement, mais vous rougissez ? C'est charmant.

— On rougirait à moins. Est-ce ainsi que les patrons parlent à leurs employés ?

— Vous n'êtes pas seulement mon employé. Vous savez bien que j'ai besoin de la compagnie d'un être humain...

Elle s'interrompit brusquement, tandis que Crawford songeait :

— Elle est de beaucoup la plus élégante des femmes qui sont actuellement sur cette terrasse, ce qui n'est pas peu dire. Ses poignets sont fins, ses mouvements gracieux.

— A quoi pensez-vous ? interrogea la signora.

— Je songeais que vous êtes charmante, riposta Denis qui, cette fois, ne rougit pas.

La signora alluma une cigarette sans essayer de dissimuler sa satisfaction.

— Esmée ! chérie !

Une dame majestueuse approchait. « Comment vas-tu ? » reprit-elle, tandis que Crawford rattra-

pait juste à temps son sorbet qu'elle avait failli jeter à terre.

La signora Morano ne parut pas enchantée de cette interruption, mais la grosse dame continua :

— Quelle joie de te trouver ici ! Je ne t'ai pas vue depuis un siècle et je n'avais pas idée que tu étais au Caire. Tu aurais pu me téléphoner... tu l'aurais dû vraiment quoique je sache bien à quel point tu es occupée... Tu tu tueras positivement avec toutes tes affaires.

— M. Crawford, présenta cérémonieusement Esmée. Mme de Rouza.

La nouvelle venue sourit autant que le lui permettait son maquillage et tendit au jeune homme une petite main grasse couverte de bagues.

— Enchantée, roucoula-t-elle. Tu as toujours eu un goût parfait, ma chère.

Elle se laissa tomber sur le plus proche fauteuil qui gémit et continua :

— J'espère que je ne vous dérange pas. J'arrive de chez Sobeidos. Je voulais changer cette maudite bague ornée d'une perle contre un saphir, car elle me porte la guigne. Chaque fois que je la mets, je perds au bridge. C'est ce qui s'est produit hier pour la cinquième fois et si la malchance me poursuit, je me verrai dans l'obligation de te demander de l'argent. Cela me serait supérieurement désagréable, mais que pourrais-je faire autrement ?

Crawford pensait à part lui que cette femme avait dû être fort belle mais, comme toutes les

levantines, elle s'était abîmée rapidement. La bouche, les joues, les narines, les ongles et les cheveux de Mme de Rouza avaient tous la même teinte d'une crème rosé. Ses cils et ses sourcils étaient noircis et son visage était recouvert d'une épaisse couche de poudre. Elle était vêtue d'une robe de satin noir et coiffée d'un chapeau assez extraordinaire. De nombreux colliers tombaient en cascade sur son opulente poitrine.

Elle continuait à parler sans arrêt tandis que ses petits yeux noirs brillants regardaient de tous côtés.

— Sobeidos n'a pas voulu changer ma bague. Je ne retournerai jamais dans son magasin ; d'ailleurs, ses prix étaient exagérés et il était encore plus voleur que les autres. Les pires, conclut-elle, sont les Indiens mahométans. Sais-tu comment agit, par exemple, Mehmed Akraf ? Il m'offrira une émeraude en disant : « Qu'est-ce que madame veut me payer cette pierre ? » Je réponds prudemment : « Une centaine de livres ». Je m'y connais en pierres précieuses, tu le sais et je n'ignore pas que celle-là vaut le double. Alors Mehmed Akraf joint les mains et s'écrie : « Par la barbe du Prophète ! Il n'y a pas vingt-quatre heures quelqu'un m'en a offert trois cents livres et j'ai refusé sans même discuter. » Or, c'est là un serment solennel pour un Mahométan, il ne le ferait pas si ce n'était pas vrai et il est bien persuadé que j'en suis convaincue. Pourtant, je sais que l'émeraude vaut deux cents livres, pas une piastre de plus. Que faut-il

en conclure et comment expliquer cela ? Pouvez-vous m'aider, jeune homme ?

Crawford fit un signe affirmatif :

— Je crois que oui. Votre vendeur a montré l'émeraude à sa femme et lui a dit : « Regarde cette magnifique pierre, que veux-tu m'en offrir ? » Comme elle est au courant de la manœuvre, elle répond aussitôt : « Trois cents livres » et lui de s'écrier : « Je ne te la donnerai pas pour ce prix ». Donc, il a bel et bien décliné une offre de trois cents livres et il peut l'affirmer sous la foi du serment. Ce n'est pas plus difficile que cela.

— Parfaitement ! s'écria la grosse dame. Ce jeune homme est fort intelligent, ma chérie.

Puis elle dévisagea attentivement Crawford.

Celui-ci se leva :

— Excusez-moi, mesdames, il faut que je m'en aille.

— Vous désirez vous distraire ? interrogea Esmée d'un ton doucement ironique.

— Non, madame, j'ai quelques emplettes à faire.

— Bien, allez. Je retourne à El Hamid dans une heure mais il n'est pas nécessaire que vous me téléphoniez au sujet de l'affaire Makarian ; vous pourrez m'en apprendre le résultat lorsque vous reviendrez.

— Vous ne restez pas au Caire, ce soir ?

— Mais non, pourquoi faire ? Vous arrangerez tout cela parfaitement sans moi. Au revoir, Crawford.

Elle lui sourit tandis qu'il la saluait ainsi que la vieille dame. Celle-ci le suivit du regard :

— Voilà un bien beau garçon, murmura-t-elle d'un ton pensif. C'est curieux, il me semble que je l'ai déjà vu.

— Je regrette que vous nous ayez interrompus, maman, riposta froidement Esmée.

— Interrompus ? Oh ! ma pauvre petite, je suis navrée. Pourquoi ne m'as tu pas donné un petit coup de pied, j'aurais compris immédiatement. Dois-je courir le chercher ?

— Au nom du ciel, maman, reste tranquille.

La signora Morano paraissait fort en colère.

— Ne parle pas si haut, nous devenons le point de mire de tous les consommateurs de la terrasse.

— Comme tu es dure, ma pauvre enfant ! Dure et ingrate. Je voudrais seulement savoir où j'ai déjà vu le visage de ce garçon. Je me creuse la tête.

— Ce n'est pas la peine. Tu l'as probablement confondu avec quelqu'un d'autre.

— Je suis certaine que non.

— Alors, c'est à Jérusalem que tu l'as rencontré. Il s'y trouvait il n'y a pas longtemps.

Mme de Rouza fixa les yeux sur sa fille, répéta : « A Jérusalem », puis s'écria :

— Oui, à l'hôtel du Roi David. C'est bien cela, mais au nom du ciel, mon enfant, quel rôle ce garçon joue-t-il dans ta vie ? Est-ce un flirt ? A-t-il cherché à entrer en rapport avec toi ? Le connais-tu depuis longtemps ? Où l'as-tu vu et que sait-il de toi ?

— Tout ce qu'il y a à savoir, répondit Esmée surprise de ce déluge de questions. C'est mon bras droit. Pourquoi ? Qu'y a-t-il donc ?

Mme de Rouza était devenue mortellement pâle ; elle tremblait comme une feuille et sa fille la contemplait, stupéfaite.

— Qu'as-tu, maman ? Es-tu souffrante ?

Sa mère se souleva péniblement et murmura :

— A la maison... Reconduis-moi tout de suite à la maison, Esmée...

La jeune femme posa quelques piastres sur la table, se leva et aida Mme de Rouza à descendre l'escalier de la terrasse. Une grande Rolls grise attendait au coin de la rue. Esmée y fit monter sa mère, y grimpa à son tour et mit aussitôt la voiture en marche, mais elle ne posa pas une seule question car elle n'ignorait pas qu'il y avait des moments où les paroles prononcées par sa mère devaient être prises en considération.

Vingt minutes plus tard, la voiture arrivait à Shubra où Mme de Rouza habitait un appartement de trois pièces avec le vieux Portugais au visage bronzé qu'elle avait épousé cinq ans plus tôt et qui passait toute sa vie dans les salles de jeux.

Esmée la conduisit dans sa chambre, lui baigna les tempes avec de l'eau froide, puis remplit de cognac un petit verre. Mme de Rouza l'avala d'un trait et murmura :

— Encore.

— Cela suffit pour le moment. Maintenant, dis-moi ce qu'il y a ?

De larges gouttes de sueur coulaient sur le front de la grosse dame.

— Encore un peu de cognac, supplia-t-elle.

— Non, pas avant que je sache de quoi il s'agit.

— Tu es une enfant cruelle... Tu l'as toujours été... Je suis absolument sûre de ce que j'ai à t'apprendre ; seulement, tu es éprise, j'ai toujours lu en toi comme en un livre ouvert... Tu as dans ces cas-là une certaine façon de regarder les hommes...

— Maman !

Et cette fois les yeux d'Esmée jetèrent un tel feu que sa mère s'interrompit, puis se mit à pleurnicher et continua enfin :

— Il est impossible de causer avec toi. Est-ce ma faute si tu t'es mise dans un cas semblable ?

— Mais dans quel cas ?

— Eh bien ! j'ai vu le nommé Crawford à l'hôtel du Roi David à Jérusalem et quelqu'un m'a révélé son identité. C'est le fils d'un lord anglais, Crawford n'est pas son vrai nom et il occupe une haute situation au Ministère de la police.

Esmée recula d'un pas :

— Au Ministère de la police ? Es-tu folle, maman ?

— Pas du tout, répliqua Mme de Rouza. C'est un inspecteur-chef qui est toujours en mission spéciale. A une certaine époque il a vécu trois mois déguisé en arabe afin de surprendre des gens et depuis lors on l'appelle le « Démon camouflé ».

La signora Morano appuya ses mains sur ses tempes et murmura :

— Ce n'est pas vrai ! Il n'est pas possible que ce soit vrai...

Mais sa mère haussa les épaules :

— Tu crois que je te raconte tout cela pour te mettre de meilleure humeur ? J'ignore quelle est la personne qui t'a recommandé ce garçon, mais ce que je sais, c'est que tu as fait ton bras droit d'un inspecteur-chef de police et du plus dangereux de tous. Je dois même posséder une photographie de lui, un instantané pris à un bal. Je n'oublie jamais un visage que j'ai vu une fois et tu ne l'ignores pas.

Esmée ne dit rien. Elle s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors tandis qu'une voix semblait répéter dans son cerveau : « Le Démon ! Le Démon camouflé ! »

Iskander Makarian et Cie, tels étaient les noms écrits en lettres d'or sur une vitrine, et au-dessous desquels on lisait :

Exportation. — Importation. — Toutes affaires de crédit. — Change.

Crawford y pénétra. C'était une petite banque semblable à des centaines d'autres que l'on trouve dans les pays orientaux. On y voyait un comptoir, un petit coffre-fort métallique, et, entre les deux un petit caissier aux cheveux crépus, aux lèvres

épaisses, aux mains moites et à la voix onctueuse. Au fond de la pièce, une porte conduisait au bureau du directeur.

— Je suis venu voir M. Makarian lui-même, je m'appelle Crawford.

Le caissier parut évaluer son visiteur d'un coup d'œil, puis il demanda à voix basse :

— Est-ce que monsieur a un rendez-vous ?

Denis fit un signe affirmatif. Le caissier disparut puis revint quelques instants plus tard et déclara :

— M. Makarian sera enchanté de recevoir monsieur.

Le bureau du directeur était encore plus exigu que la pièce réservée à son subordonné. Le mobilier se composait d'un lourd fauteuil, d'un bureau, de deux appareils téléphoniques, de deux chaises pour les visiteurs et d'un tapis turc. Toutefois, on remarquait peu tout cela, tant, dès l'entrée, le regard était arrêté par le vieillard assis derrière le bureau.

Le visage d'Iskander Makarian était fatigué et avait une teinte grisâtre. Ses petits yeux étaient bordés de rouge et son long nez pointu rejoignait sa bouche presque dénuée de lèvres.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur ? interrogea-t-il en désignant un siège à son visiteur.

Crawford s'assit, puis regarda le caissier jusqu'à ce que celui-ci se fût retiré après avoir légèrement hésité. Denis sourit alors gaîment et déclara :

— J'aime mieux cela.

Le vieillard ne répondit pas ; il parut attendre.

— Je viens vous voir de la part de la signora, dit alors Crawford. Il s'agit de cent soixante kilogs de...

Makarian toussa :

— Pourquoi la signora n'est-elle pas venue elle-même comme d'habitude ? demanda-t-il lentement.

Crawford haussa les épaules :

— Elle se trouve à El Hamid. Si vous avez besoin de références à mon sujet, vous n'avez qu'à lui téléphoner.

— Bien, répliqua son interlocuteur qui décrocha le récepteur et dit dans l'appareil :

— Donnez-moi l'inter urbain, je voudrais El Hamid 33-66. Merci. Il raccrocha.

Crawford prit une cigarette dans son étui et demanda :

— Me permettez-vous de fumer ?

Makarian le dévisagea, eut un petit sourire si toutefois l'on pouvait qualifier ainsi le mouvement esquissé par sa bouche, puis il décrocha à nouveau le récepteur et annonça :

— Annulez mon appel pour El Hamid.

Crawford haussa les épaules et le banquier reprit :

— Excusez un vieillard qui a le droit de se montrer soupçonneux.

Il frappa ensuite dans ses mains et le caissier reparut, portant deux tasses de café. Au Caire, tout entretien d'affaires s'accompagne de café.

— Voici des cigarettes, servez-vous, je vous en

prie, dit Makarian en ouvrant une lourde boîte dorée. Tu peux te retirer, Girgis.

Et, lorsque la porte se fut refermée derrière son employé, il continua :

— Cent soixante kilogs d'héroïne représentent une grosse quantité. Je ne sais pas s'il me serait possible d'en écouler autant.

— Oh ! si, répliqua Crawford poliment, mais avec fermeté.

— Non, je vous assure, insista le vieillard. D'où vient la marchandise ?

Denis sourit :

— Nous en garantissons la qualité, répliqua-t-il, mais nous ne livrons pas avec certificat d'origine.

Makarian se rejeta en arrière.

— Et le prix ? interrogea-t-il. Je dois vous prévenir qu'il m'est désormais impossible d'accepter les conditions excessives que l'on m'a généralement imposées à El Hamid. Il y a dans le pays d'autres acheteurs.

— Combien avez-vous payé la dernière fois, monsieur ? interrogea Crawford doucement.

— Soixante-quinze livres par kilog.

— C'est ridicule, soupira le jeune homme. Il est probable que la comptabilité de la signora est mal tenue car je n'y ai jamais trouvé trace du chiffre que vous indiquez. Il faudra que je me livre à une enquête à ce sujet et que je fasse sévèrement punir l'employé. Ceci mis à part, je n'ai pas l'intention d'être traité en enfant, monsieur Makarian.

Le vieillard allongea les mains en un geste spécifiquement oriental et répondit :

— La comptabilité de la signora ne me regarde pas. Il n'en est pas de même de la difficulté d'écouler la marchandise. Je vais faire un effort et vous offrir soixante-dix livres.

Crawford sourit. Ensuite, commença la discussion proprement dite où se mêlèrent, comme à l'accoutumée, la supplication, les jurons, les serments. Il ne se conclut jamais sans cela aucune affaire en Orient, et ce marchandage y est encore plus indispensable qu'une tasse de café. Le vautour levantin était un redoutable adversaire, seulement Crawford avait sur lui l'avantage d'être complètement indifférent à l'affaire qu'il traitait. Il l'eût peut-être encore été davantage s'il s'était agi de sommes d'argent lui appartenant. De plus, il s'amusait énormément, car il n'arrive pas tous les jours qu'un inspecteur-chef vende cent soixante kilogs d'héroïne à un banquier arménien.

Il fit si bien que Makarian en arriva à lui offrir quatre-vingt-sept livres par kilog. Le vieillard se leva alors et dit d'une voix lasse :

— Transmettez mes compliments à la signora et dites-lui que j'aimerais autant qu'elle vînt elle-même la prochaine fois, c'est moins fatigant.

Crawford lui sourit :

— Merci pour cet éloge, j'y suis très sensible.

Puis, il s'éloigna.

Le levantin regarda sa montre. Il était midi

trente. Il prit son chapeau et quitta son bureau à son tour après avoir donné ses ordres à Girgis.

Tous les jours, à la même heure, Iskander Makarian quittait sa banque et rentrait chez lui à pied, bien qu'il fût à une assez grande distance de Bulac où il habitait. Seulement, le prix du taxi était de quinze piastres, donc trente pour la double course, soixante par jour et dix-huit mille six cents pour l'année, ce qui représentait environ cent quatre-vingt-six livres sterling. Le levantin avait fait le trajet à pied depuis quarante-cinq ans ; il avait donc économisé huit mille trois cent soixante-dix livres. Comme il espérait fermement travailler encore pendant quinze ans, il économiserait en plus deux mille sept cent quatre-vingt-dix livres. Le total était impressionnant. L'exercice n'étant pas mauvais pour la santé, il eût considéré comme une véritable folie de prendre un taxi. C'était avec des raisonnements de ce genre et aussi d'autres plus compliqués que M. Iskander Makarian était devenu fort riche.

Esmée Morano attendait le banquier chez lui depuis près d'une heure. Elle savait qu'il rentrerait pour déjeuner. Elle n'ignorait pas non plus que Crawford devait le voir un peu plus tôt pour lui vendre le chargement d'héroïne. Il n'y manquerait certainement pas, car il n'avait aucun intérêt à jouer trop vite cartes sur table. De plus, cette tractation lui permettrait de faire la connaissance d'un des principaux commissionnaires de la drogue. En dépit d'elle-même, la signora ne pou-

vait s'empêcher d'admirer celui dont le hasard venait de lui révéler les projets. D'ailleurs, elle était plus morte que vive après le travail forcé et la tension nerveuse des dernières heures. Elle ne s'était pas rendue à son bureau, car Crawford pouvait y aller lui-même ou téléphoner ; or, il la croyait à El Hamid. Elle avait câblé, téléphoné, envoyé des messages par radio depuis son hôtel. Elle avait également expédié plusieurs lettres urgentes, mais elle ne pouvait prévenir Spadone et Lovely qu'il était trop dangereux de continuer à mettre leur plan à exécution, car le bureau télégraphique d'El Hamid était probablement surveillé. Ecrire ne servirait à rien puisque Esmée Morano serait de retour chez elle ce même soir.

Le nommé Masud, qui était un pickpocket et un policier ayant de grandes qualités, avait été convoqué par la signora à son hôtel et avait reçu l'ordre de filer Crawford. Il savait à quel endroit communiquer avec Esmée en cas de nécessité. Et maintenant, elle attendait chez Makarian. Elle n'ignorait pas que le vieillard était très riche et l'aspect de sa maison le lui confirmait, car les tapis à eux seuls eussent représenté la rançon d'un roi. Toutefois, cet intérieur était spécifiquement oriental : les objets les plus hideux voisinaient avec des trésors. Il y avait par exemple de merveilleux sièges en ivoire persan, mais ils étaient recouverts de soies aux couleurs criardes ; un magnifique piano à queue de Steinway supportait une statue en bronze imitation. Sur la cheminée s'élevaient

de splendides candélabres vénitiens qui éclairaient des vitrines remplies de bibelots à bon marché.

Le domestique qui avait introduit la signora, un borgne au visage méchant, l'avait confirmée dans la certitude que Makarian Effendi rentrerait chez lui pour déjeuner. Il s'était ensuite enquis de savoir si son maître attendait la signora.

— Oui, avait répondu nettement la jeune femme, et c'est fort important.

Comme elle tendait en même temps un billet d'une livre au serviteur, celui-ci sourit et murmura :

— Je suis certain, en effet, que c'est fort important.

Esmée Morano était depuis quelque temps dans le salon lorsqu'une porte s'ouvrit sans bruit et qu'un jeune homme entra :

— Salam ! dit-il d'une voix rauque.

Puis il ajouta grossièrement :

— Qu'est-ce que vous fichez ici ?

La jeune femme le dévisagea. Il était grand, légèrement voûté et l'expression de son visage était hagarde. Il avait un grand nez crochu, de grosses lèvres pâles et ses yeux brillaient étrangement. Elle comprit aussitôt qu'elle avait affaire à un dégénéré.

— J'attends Makarian Effendi, répondit-elle en essayant de dissimuler la répulsion qu'elle éprouvait.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Coco. Mon père va arriver d'une minute à l'autre ; il est très exact. Les gens exacts sont assommants. L'êtes-vous ?

Esmée ne répondit pas. Ce personnage qu'elle jugeait à moitié fou lui inspirait un profond dégoût. Il s'assit, la regarda, puis lui demanda :

— Etes-vous fatiguée ? Si vous l'êtes, je connais un merveilleux remède, seulement je n'en ai pas Il n'y en a pas dans cette maison.

Il parut tout à coup fort en colère et reprit avec volubilité :

— J'ai répété cent fois qu'il m'en fallait car je suis toujours exténué. Mais ils ne m'écoutent pas... et j'ai cependant si grand besoin de ce remède !... Il m'en faut... Vous entendez ? Il m'en faut... Est-ce que vous m'en apportez ? Vous allez m'en donner, n'est-ce pas ?

Il eut un affreux sourire et un jet de salive coula de ses lèvres sur le plancher.

Esmée le regardait, stupéfaite. L'idiot se leva, s'approcha d'elle et gémit :

— Vous en avez apporté, j'en suis sûr, je le sens, c'est merveilleux... Vous allez m'en donner... cela me sauvera la vie.

La signora se dressa d'un bond :

— Ne me touchez pas ! cria-t-elle.

Il gémit à nouveau :

— J'ai été sûr tout de suite que vous en aviez. Personne ne m'en donne, mais vous, vous en avez. Donnez... donnez...

Il lui saisit le bras. Au même instant, une voix sévère gronda : Coco.

Le jeune homme se retourna. Makarian se dressait sur le seuil. Il s'approcha de son fils, l'embrassa, lui tapota les cheveux et dit d'une voix dont la tendresse était presque douloureuse à entendre :

— Rentre dans ta chambre, Coco. J'irai te voir tout à l'heure. Va...

Le jeune homme fit une moue boudeuse :

— Je veux rester ici. Je suis sûr qu'elle m'a apporté ce que je veux... Tu ne m'en donnes jamais.

Le banquier soupira :

— Rentre dans ta chambre, mon petit, nous parlerons de cela plus tard.

L'idiot s'éloigna en traînant les pieds mais arrivé au seuil, de la porte, il se retourna pour dire d'un ton mystérieux :

— N'oubliez pas, madame.

Il sortit enfin. Un silence suivit.

— C'est mon fils, Constantin, dit Makarian d'une voix sans timbre. Après la mort de sa mère, je n'ai plus eu que lui au monde et j'étais fier de cet enfant. Il était intelligent, il avait les premières places en mathétiques. C'était un excellent élève ; il plaisait à tout le monde, j'augurais bien de son avenir, puis quelqu'un lui a donné l'habitude de la drogue, du hashish, d'abord, puis de la cocaïne. Vous avez vu ce qu'il est devenu.

Esmée ne répondit pas et Makarian continua d'un ton sombre :

— OEil pour œil, dent pour dent. Puisque mon enfant doit mourir, il est juste que d'autres meurent aussi... le plus tôt mais le plus rapidement possible : aussi je vends de l'héroïne. Est-ce que vous me comprenez ?

Il n'attendit pas la réponse de la jeune femme et poursuivit :

— Qu'est-ce qui vous amène ici alors que votre envoyé était il n'y a pas une heure dans mon bureau ?

— Crawford, oui, je sais.

— C'est un jeune homme extrêmement adroit, et si vous ne tenez pas à lui, je suis prêt à le prendre à mon service ; il a discuté avec moi mieux qu'une légion d'usuriers.

— Il est certainement adroit puisque vous le jugez ainsi, répondit Esmée qui n'ignorait pas qu'elle aurait besoin de toute son énergie pendant les heures qui allaient suivre et qui tentait d'écarter de son souvenir l'affreuse scène dont elle venait d'être le témoin. Il aura peut-être même, ajouta-t-elle en souriant de telle façon que nul n'aurait pu deviner combien cela lui coûtait, l'occasion de prouver son adresse.

— Comment cela ? demanda vivement Makarian. Avez-vous l'intention de le renvoyer ?

— J'ai un plan, répondit-elle évasivement, et c'est pourquoi je suis venue vous voir. Vous allez me dire franchement s'il vous intéresse.

— Une proposition de votre part est toujours intéressante, signora Morano, répliqua poliment le vieil homme de proie.

Elle s'inclina légèrement et reprit :

— Vous savez que j'ai d'excellentes relations à Stamboul. Il y a quelques jours j'ai reçu des nouvelles concernant les progrès d'une de mes entreprises dont le siège est là-bas et qui semble florissante. Or, je ne m'en suis pas suffisamment occupée jusqu'à présent, j'étais trop absorbée par mon travail d'ici. Il va falloir que je m'y consacre davantage et même que je me rende à Stamboul où j'aurai presque intérêt à transférer mon quartier général.

Makarian sonna pour commander du café et des cigarettes. Lorsque le serviteur borgne eût quitté la pièce, il demanda :

— Continuez, je vous en prie.

— J'entrevois deux solutions : ou bien je garderai une filiale ici, et, dans ce cas, le jeune Crawford me remplacerait...

— C'est un garçon remarquable, déclara à nouveau Makarian.

— Ou bien, reprit la signora, je vais liquider mon commerce.

Elle venait d'allumer une cigarette et ses doigts ne tremblaient pas. C'était là un entretien comme tous ceux qu'elle avait l'habitude de conduire. Il était particulièrement important mais ni elle, ni Makarian n'étaient des débutants.

— Je suis venue vous demander ceci : Cela vous intéresserait-il de reprendre mes affaires ?

— Toutes vos affaires ? interrogea l'Oriental avec calme.

— Oui : les bateaux, l'exportation, l'importation, les garages, l'entrepôt et la maison d'El Hamid.

Il y eut un nouveau silence assez long.

— Peut-être, répliqua son interlocuteur, mais il me faudrait d'abord voir les livres, prendre toutes les informations nécessaires et enfin y réfléchir.

Esmée sourit doucement :

— En ce cas, je pourrais discuter la question avec la Banque d'Orient ou le Crédit Lyonnais. Si je suis venue vous trouver, c'est que j'ai besoin de capitaux immédiatement.

— Pourquoi ? interrogea Makarian d'un air soupçonneux.

La jeune femme se mit à rire :

— Mon cher ami, vous me demandez pourquoi j'ai besoin d'argent ? Je viens de vous parler de mon entreprise de Stamboul. Il me faut un certain capital, du moins...

Elle s'interrompit.

— En bref, de combien avez-vous besoin ?

Esmée sourit encore :

— J'en ai presque trop dit et vous aurez l'avantage sur moi. C'est ce qui se produit lorsqu'on discute avec un vieux tacticien tel que vous.

Makarian sourit aimablement. Il ne détestait pas

les compliments lorsqu'ils émanaient d'une personne aussi intelligente qu'Esmée Morano. Il ne se rendait pas compte qu'elle lui était très supérieure en ce moment car elle avait distrait son attention du point crucial, à savoir que ses affaires devenaient dangereuse au Caire. Si le vieillard en avait eu la moindre idée, il ne lui en aurait pas offert un centime.

— Que désirez-vous que je fasse ? demanda-t-il.

La jeune femme tira plusieurs bouffées de sa cigarette avant de répondre :

— Vous connaissez ma maison d'El Hamid ainsi que mes bateaux et mes bureaux. Voici mon principal registre. Sur les pages 100 et suivantes vous trouverez les renseignements concernant les garages. La balance annuelle a été arrêtée au 31 décembre dernier et depuis il y a eu des balances mensuelles. L'*Esmée* arrive ce soir.

L'*Esmée* arrive ce soir.

— Ce soir ? Je croyais qu'elle ne revenait que demain.

— Non, aujourd'hui. Vous n'ignorez pas quelles sont les marchandises qu'elle apporte et dont une partie d'ailleurs vous appartient déjà, autrement dit les cent soixante kilogs d'héroïne.

— A quatre-vingt-sept livres le kilog, ce qui est exorbitant. Si j'achète tout, il faudra que vous me consentiez de meilleurs prix.

— Nous en discuterons, répliqua-t-elle en souriant, car elle ne voulait pas lui paraître accommo-

dante afin de ne pas éveiller ses soupçons. Je vous attendrai ce soir à El Hamid, continua-t-elle. Vous visiterez mon dépôt et nous traiterons comptant. Il vous faudra environ trois cents chameaux pour transporter la marchandise. Envoyez-les à El Hamid. Si nous ne concluons pas l'affaire, je vous indemniserai de vos débours. Lorsque nous serons là-bas, nous discuterons le prix de l'entrepôt.

Elle respira un peu plus vite et acheva :

— Je crois que c'est tout ce que j'avais à vous dire.

Makarian hocha la tête :

— Votre proposition est intéressante certainement mais tout dépend de la question de prix. A combien estimez-vous la totalité de vos affaires ?

La signora Morano lui jeta un regard aigu et répondit froidement :

— Y compris le chargement de l'*Esmée*, à cent soixante mille livres sterling.

Makarian sursauta :

— Pour qui me prenez-vous ? s'écria-t-il. Pour Rothschild ? pour la Banque d'Angleterre ? Et vous voudriez être payée comptant ? Excusez-moi de vous le dire, madame, il faut que vous soyez folle...

— Cent soixante mille livres, tel est mon prix de vente, répliqua-t-elle avec calme. Toutefois, si vous me payez comptant, je vous ferai un escompte de... mettons trente milles livres.

Makarian hésita car le chiffre de l'escompte

l'avait évidemment impressionné et Esmée reprit :

— Il vaudrait mieux que vous visitiez le dépôt avant de vous décider. Vous pourrez ensuite me faire une contre-proposition. Je vous avoue que mes affaires de Stamboul me tourmentent. Toutefois, je ne vendrai pas pour une somme dérisoire car cela ne m'est pas nécessaire.

— On verra, marmotta Makarian. Si j'achetais, seriez-vous disposée à accepter des traites sur Paris et sur Bruxelles? Des traites de premier ordre, naturellement, car vous comprenez bien que personne ne possède autant d'argent liquide.

— Je suis prête à accepter un pourcentage en traites : je n'ignore pas qu'avant d'accepter un client vous faites une enquête approfondie à son sujet. Toutefois, il me sera nécessaire d'avoir cinquante mille livres en billets de banque, autrement je ne conclurai pas.

— Cinquante mille livres, gémit Makarian. Je vous le répète, madame, pour qui me prenez-vous?

— Pour un homme d'affaires fort adroit, répliqua-t-elle tranquillement.

Le levantin se gratta le menton. Il n'ignorait pas que l'*Esmée* transportait des armes et il pouvait facilement comprendre à qui elles étaient destinées. Il comprenait également pourquoi la signora s'était adressée à lui : elle avait hâte de gagner Stamboul et il était le seul homme au Caire qui fût en situation de traiter immédiatement une affaire de cette sorte car il avait les relations nécessaires et la possibilité de disposer rapidement des mar-

chandises. Toutefois, cet escompte de trente mille livres lui paraissait ridicule, il faudrait en obtenir soixante mille au moins. Enfin, il lui donnerait des traites sur Lenormand à Bruxelles. Elles n'étaient pas mauvaises mais elles n'étaient pas non plus remarquables.

— J'irai à El Hamid, déclara-t-il enfin. Je ne pense pas que je serai acheteur, mais cela ne me coûtera rien d'aller voir. Je prendrai une auto.

— N'oubliez pas les chameaux.

— Je ne les oublierai pas, on verra. Puis-je maintenant consulter votre registre ? Merci.

Ils venaient à peine de feuilleter le livre lorsque la sonnerie du téléphone retentit. On demandait la signora. Elle prit le récepteur :

— Ici Masud, madame. L'individu est à son hôtel. Il fait sa valise et va prendre le train pour El Hamid.

— Parfait. Je vous retrouverai à la gare.

Elle raccrocha, puis dit à Makarian :

— Je vais maintenant partir. Je vous attends ce soir à neuf heures. Au revoir, Makarian.

— Au revoir, madame.

Il lui baisa la main bruyamment.

La grande Rolls grise attendait devant la porte. Esmée se rendit à la gare. « Il achètera, pensait-elle. Bien entendu, on l'arrêtera sous quarante-huit heures, mais il s'en tirera par des mensonges, car il n'est pas bête. Il ne le devient que par amour du lucre. »

Ayant achevé cette réflexion, elle chassa l'affaire Makarian de son esprit pour le moment.

La jeune femme laissa la voiture dans une petite rue écartée : Crawford aurait pu la voir. Il s'en fallait d'un quart d'heure que le train ne partît. Masud attendait la signora et il lui dit rapidement :

— L'homme vient. Il a payé sa note et demandé un taxi. Il sera ici dans cinq minutes. Quels sont vos ordres ?

Esmée le regarda. Elle n'ignorait pas qu'il était capable de tout. Interceptant ce regard, Masud reprit :

— J'ai sur moi un petit couteau qui a été trempé dans un excellent poison : le venin du serpent d'Assaleh. Je puis piquer cet individu en passant auprès de lui et il mourra avant un quart d'heure. Ce poison ne pardonne pas. Je ne vous demanderai pas cher, madame. Cent livres, cinquante maintenant, cinquante plus tard.

Etait-ce là une solution souhaitable ? Esmée Morano se mordit les lèvres.

— Il va arriver d'une minute à l'autre, insista Masud.

Mais elle ne répondit pas. Elle réfléchissait et le sujet de ses réflexions étaient multiples. Au même instant Crawford parut et passa à une certaine distance de la jeune femme, élégant et fier comme d'habitude. Un porteur le suivait avec sa valise.

— Dois-je agir, madame ? Vite... Pour vous ce ne sera que quatre-vingts livres.

Esmée regardait s'éloigner Crawford. Elle ouvrit alors son sac à main, tendit un billet de dix livres à Masud et lui ordonna violemment : *Imschi !* Filez !

Masud haussa les épaules et se perdit dans la foule qui encombrait la gare tandis que la signora sifflait entre ses dents serrées : « Pas encore ! »

XIV

La grande Rolls grise filait sur la route d'Alexandrie à El Hamid. Des chameaux qui avançaient nonchalamment sursautaient d'effroi ; des ânes se précipitaient dans les champs tandis que la voiture, enveloppée d'un épais nuage de poussière, grondait comme un démon. Les autres automobilistes la maudissaient, un cycliste tomba dans un fossé, plus d'une poule et de nombreux chiens furent sacrifiés, mais, sans s'arrêter, la Rolls continuait sa course car chaque minute avait son importance.

Esmée Morano, assise au volant, était vêtue d'un manteau blanc, un casque de cuir recouvrait ses cheveux et ses oreilles, de grosses lunettes protégeaient ses yeux. Cent... cent vingt, cent cinquante kilomètres à l'heure, il lui fallait se hâter. Les palmiers semblaient se précipiter à sa rencontre. Derrière les dunes, la mer bleue apparaissait pendant une seconde puis s'évanouissait. Plus vite... plus vite... Derrière la troisième dune s'élevait El

Hamid, la villa était encore plus près, elle allait l'atteindre. Ah ! ce stupide enfant allait-il se faire écraser ?... Non, heureusement, elle l'avait évité. Enfin, elle put mettre les freins et Ali vint lui ouvrir la porte en courant.

— Spadone ? Lovely ? interrogea la signora vivement.

— Ils attendent madame, répondit le Soudanais.

Esmée poussa un soupir de soulagement, arracha ses lunelttes et se précipita dans la villa. Ses deux subordonnés étaient déjà dans le vestibule, au-devant d'elle. Elle leur fit signe de la suivre et se hâta vers son cabinet de travail qui était une grande et belle pièce simplement meublée.

— Fermez la porte, Lovely, ordonna-t-elle.

Elle avait le visage pâle et ses yeux brûlaient tandis qu'elle prenait une feuille de papier dans la poche de son manteau de sport.

— Regardez ! Qui reconnaissez-vous ?

Les deux hommes se penchèrent par-dessus son épaule. La feuille avait été découpée dans un journal et l'on y voyait la reproduction d'une photographie d'un jeune homme blond, en habit de soirée, une cigarette à la bouche.

— Mais c'est Crawford ! s'écria Lovely étonné. Qu'y a-t-il là d'anormal, madame ?

Esmée Morano eut un rire bref :

— Oh ! peu de chose en vérité, quelques mots... Assurez-vous-en vous-mêmes.

Sous le portrait on avait imprimé une ligne dont

la vue produisit l'effet d'une secousse électrique sur ceux qui la lisaient.

« L'honorable Denis Somerton, fils unique de lord Somerton, inspecteur-chef de l'Intelligence Service, détaché à la police de Jérusalem. »

— Mon Dieu... murmura Lovely. Mon Dieu... c'est impossible !

— Vous êtes le plus madré des agents, Lovely, répliqua la signora d'une voix qui coupa comme un rasoir, et vous ne pouviez vraiment nous amener quelqu'un de plus compétent que l'inspecteur-chef Crawford.

— Le « Démon camouflé ! » gémit Lovely. C'est ainsi qu'on le nomme à Jérusalem et ce nom le peint admirablement. Voilà pourquoi il a pu entrer dans les douanes malgré ses prétendus faux.

— En effet, il nous a menti à tous. Il m'a menti à moi-même plus de cent fois et, maintenant, il sait à peu près tout. Il connaît tous ceux qui travaillent pour moi, jusqu'au dernier porteur, jusqu'au dernier soutier.

— Nous sommes perdus, murmura le petit Grec d'une voix sans timbre. Perdus ! perdus !

— Oui, mon brave Lovely, et je l'ai envoyé à Alexandrie et au Caire pour traiter la vente de notre cargaison d'après-demain. Il sait exactement tout ce qu'apporte l'*Esmée*. Mais en ce moment il est en route pour revenir ici.

Lovely sursauta.

— Madame, dit-il en s'essuyant le front sur lequel perlaient de grosses gouttes de sueur, je ne me sens pas bien, je ne puis supporter des émotions pareilles... je crois que je vais vous quitter, si vous m'y autorisez.

La signora Morano éclata de rire :

— Vous avez peur, excellent Lovely. Vous voulez retourner rapidement à la Banque, puis à Alexandrie et prendre si possible le premier paquebot. Si vous vous imaginez que cela vous sauvera, essayez ! Je suis aussi certaine que vous serez arrêté sur l'embarcadère que je le suis de me trouver ici en ce moment.

Lovely se mit à trembler de tous ses membres :

— Mais... mais, madame, ne pouvons-nous rien faire ?

— Si, Lovely, nous pouvons faire quelque chose et j'ai déjà commencé. Asseyez-vous, poltron.

L'homme obéit à regret. Esmée, demeurée debout, paraissait dominer la situation. Elle parlait vite avec un calme glacial, qui dissimulait une extrême tension.

— La dernière chose à laquelle nous puissions nous laisser aller en ce moment, c'est la panique, déclara-t-elle. Le moindre faux mouvement, la plus petite indiscrétion nous coûteraient à tous la liberté et la fortune. Je vous ai déjà appris que Crawford est en route pour revenir : il arrivera par le train de dix-huit heures quinze.

Les deux hommes regardèrent instinctivement pendule. Il était seize heures trente.

— Nous avons le temps, reprit Esmée, d'autant plus que Crawford ne se doute certainement pas que nous l'avons percé à jour. Il y a mille à parier contre un qu'il ignore jusqu'à l'existence de cette photographie. C'est un instantané pris à Jérusalem par un amateur, probablement au magnésium, pendant un bal et qui a été reproduit dans une revue mondaine longtemps après. Crawford a autre chose à faire qu'à lire les rubriques de ce genre. Par conséquent, il ne sait pas ce que nous venons d'apprendre. Que cherche-t-il ? Notre « Démon camouflé » nous a joué une abominable comédie. Son passage dans les douanes en qualité de subordonné, son renvoi, la manière dont il s'est laissé enrôler par nous, tout cela faisait partie du même plan. Il s'est arrangé de manière que je lui confie la direction du convoi demain soir. Il a réussi à me persuader de faire commander l'*Esmée* par Didiero au lieu de vous, Spadone, en donnant pour prétexte qu'il pourrait ainsi mener l'entreprise à bien sans crainte de conflit entre vous.

Le géant fit un signe d'assentiment. Il avait plusieurs fois tenté de parler, mais la signora continua :

— Je n'ignore pas, Spadone, que je vous ai traité durement à ce sujet. Je vous dédommagerai et d'une telle façon que vous vous sentirez satisfait.

En achevant ces mots elle le regarda ; les grosses lèvres du commandant frémirent et il murmura une phrase indistincte.

— Il y a une chose certaine, poursuivit la jeune femme : Crawford ne va pas amener ici d'hommes du Caire pour nous arrêter.

— Qu'en savez-vous ? interrogea vivement Lovely.

La signora sourit et répondit avec calme :

— Je l'ai vu partir du Caire, il était seul. J'ai quitté la ville cinq minutes plus tard en auto et vous pouvez penser si j'ai fait diligence.

— Peut-être prendra-t-il des renforts à Temta ou à Alexandrie ?

— N'avez-vous donc aucun sens de la logique ? Il ramènera le convoi, ce qui constituera un haut fait pour cet inspecteur-chef. Songez donc : il aura mis la main sur la plus forte cargaison de contrebande qui ait été introduite dans le pays depuis dix ans. Il la conduira au dépôt, puis il la fera saisir, tandis que s'il provoquait notre arrestation dès aujourd'hui, il courrait le risque que l'*Esmée* disparût ou qu'elle revînt au port, vide. Nous sommes donc absolument sûrs de lui jusqu'à demain soir : aussi lorsqu'il arrivera devrez-vous vous montrer absolument naturels ; il ne doit rien soupçonner, il ne doit même pas savoir que j'étais encore au Caire aujourd'hui.

Spadone fit un signe d'assentiment et le visage de Lovely s'éclaircit quelque peu.

— En attendant, continua la signora en allumant sa cigarette d'une main calme, j'ai pris diverses dispositions.

Lovely la contempla avec un élan d'anxiété, d'espoir, de ressentiment et d'admiration.

— Qu'avez-vous fait? interrogea-t-il. Que pouviez-vous faire?

— J'ai envoyé un sans-fil à l'*Esmée* qui n'abordera pas demain, mais ce soir, ou, plus exactement, à l'aube, demain matin. Dès six heures, la cargaison sera déchargée et emportée directement au dépôt où il en sera immédiatement pris livraison.

— Par qui?

— Par Iskander Makarian qui va tout acheter, le dépôt, le bateau, tout. Il nous envoie cette nuit une caravane de chameaux qu'il accompagnera lui-même et il nous paiera rubis sur l'ongle.

— Mais... mais Crawford? balbutia Lovely.

La froide énergie de cette femme lui donnait une sensation de vertige.

— Crawford? répliqua-t-elle avec un méchant sourire. Il faudra évidemment nous en occuper.

— Je m'en charge, grinça Spadone.

Esmée acquiesça d'un geste :

— Oui, vous vous en chargerez et moi aussi. De plus, je me suis occupée de nos passeports et de nos billets. Nous partons pour Stamboul. Une fois arrivés là, nous pourrons décider de l'endroit où nous irons.

— Ainsi, vous abandonnez tout ?

— Certes, oui. Supposez-vous donc que Crawford, au Caire, se soit contenté de rendre visite aux personnes que je l'avais chargé de voir ? Croyez-moi, Lovely, la police de là-bas doit être actuellement assez bien renseignée à notre sujet. Je vais faire rentrer ce dernier chargement parce que je ne puis abandonner cinquante mille livres sterling et que Makarian a la possibilité de disposer de la marchandise. Si nous reprenons ultérieurement notre commerce à Stamboul, il nous sera extrêmement utile.

— Mais les passeports ? balbutia Lovely.

— Je les ai, bien entendu, fait établir sous d'autres noms. Tout est en ordre. Vous recevrez le vôtre à six heures demain matin, pas une minute plus tôt, car je vous connais, mon cher... Il faut vous tenir la bride courte : je n'ai aucune intention de tout faire seule. Je suis convaincue que vous préféreriez disparaître, mais le travail d'abord, Lovely. Pendant que nous causons, l'*Esmée* arrive à toute vitesse puisqu'elle doit entrer dans le port quinze heures plus tôt que nous n'avions convenu.

Spadone regarda la pendule et déclara d'une voix rauque tandis que ses yeux étincelaient :

— Crawford sera ici dans une heure et demie.

Denis arriva avec exactitude. Il trouva la signora Morano seule, absorbée par la lecture d'un volume

de la librairie Hachette. Elle le reçut avec le confiant abandon qui avait si souvent fait éprouver un spasme de conscience au jeune homme, en dépit de ce qu'il savait sur cette femme.

— Est-ce que tout est en ordre ? interrogea-t-elle du ton que l'on prend lorsqu'on connaît par avance la réponse.

D'ailleurs, sans l'attendre, elle ajouta :

— Que désirez-vous boire ?

Crawford demanda un cognac tout en admirant involontairement la ligne harmonieuse du cou de la jeune femme et l'élégance de ses mains. Il était vraiment dommage qu'elle fût ce qu'elle était.

— Tout va bien, ajouta-t-il.

— J'en étais convaincue. Vous m'apportez la chance, Crawford.

— C'est très gentil à vous de me le dire, madame.

— Mais je le pense vraiment.

Denis se ressaisit et reprit :

— Je me suis rendu à Schubra, chez Makarian, il nous donnera quatre-vingt-sept livres au kilog.

— Je le sais déjà, il a téléphoné, répliqua la signora d'un ton indifférent.

Puis elle regarda vers la fenêtre.

Les premières ombres du crépuscule tombaient, il ferait nuit dans un quart d'heure.

— Avez-vous eu une mauvaise journée, ma-

dame? interrogea Crawford avec un sourire amical. Vous paraissez fatiguée.

Et pourtant, il ignorait qu'Esmée Morano avait employé une demi-heure à se masser la figure et à se maquiller afin de tenter d'effacer les traces de ses angoisses et de sa lassitude.

— J'ai parfois des crises de découragement, répondit-elle. Ne vous en préoccupez pas, mon ami. Il y a des moments où on se sent si seule !

— J'espère, reprit-il d'un air indifférent, que ce ne sera pas une trop grande fatigue pour vous de me montrer le dépôt, ainsi que vous en aviez l'intention.

Les doigts d'Esmée se crispèrent sur sa cigarette :

— C'est vrai, murmura-t-elle. Je n'y pensais plus.

— Il faut que je le connaisse, continua-t-il, car si j'arrive tard, demain, avec la cargaison, je ne voudrais pas être dans l'impossibilité de la mettre immédiatement en lieu sûr.

— Vous avez raison, murmura la signora en se levant avec un effort visible. Partons.

Crawford exhala un soupir de soulagement et la suivit dans le vestibule où sa femme de chambre lui apporta son chapeau et ses gants.

— Faites avancer la voiture, Ginette, commanda Esmée.

— Elle est devant la porte, madame. Sabri a rempli le réservoir d'essence...

— Merci. Venez, Crawford.

La Rolls, bien nettoyée, n'offrait plus aucune trace de sa furieuse randonnée de l'après-midi.

— Voulez-vous que je conduise? interrogea Crawford.

La signora Morano fit un signe d'assentiment, s'assit auprès de lui et dit :

— D'abord tout droit, puis vous tournerez à gauche.

Elle se rejeta en arrière et ferma les yeux quelques secondes. Il lui était agréable que son compagnon eût pris le volant, ce qui lui permettait à elle de se défendre. Elle était tellement obligée toujours de tout faire seule!... Après avoir eu cette pensée, elle se mordit les lèvres et s'efforça de relever les paupières :

— Passez derrière la petite mosquée, puis tournez à gauche, commanda-t-elle en jetant un rapide coup d'œil sur le visage de Crawford.

Le jeune homme semblait heureux et paraissait n'avoir d'autre souci au monde que de jouir d'une agréable promenade. « Le Démon camouflé »...

Ils dépassèrent les dernières maisons d'El Hamid. Le chemin devenait mauvais.

— Nous serons arrivés dans un quart d'heure, murmura Esmée comme si elle se parlait à elle-même.

— Donc, pensa Crawford, le dépôt n'est pas loin de Sera-Khalin. Cependant il n'y a pas de bâtiments de ce côté. Cet entrepôt serait-il souterrain?

— Je ne permets jamais à personne de conduire ma voiture, avait repris Esmée, et je me demande vraiment pourquoi je vous accorde autant de privilèges ?

Denis eut un petit rire.

— Je vous assure, insista-t-elle, que je ne comprends pas.

Et tout à coup le pied de la jeune femme repoussa celui de Denis qui abandonna la pédale, tandis qu'elle actionnait les freins. La Rolls s'arrêta.

— Qu'y a-t-il ? demanda Crawford étonné.

La signora Morano éclata de rire, mais redevint bientôt sérieuse :

— En réalité, dit-elle à voix très basse, j'en ai assez.

— Assez de quoi ?

— De tout... du dépôt... des navires... d'El Hamid... de Spadone... de Didiero... de tout ! Ce n'est pas vivre.

Son compagnon était devenu brusquement attentif et fixait sur elle un regard aigu.

— Cela vous étonne peut-être, continua-t-elle de la même voix basse et vibrante. Vous supposez qu'il s'agit d'un caprice, d'une impulsion... C'est que vous ne me connaissez pas. Il faudrait pour cela que vous ayez appris pourquoi j'ai commencé à travailler ainsi. Seulement, vous ne m'avez jamais interrogée sur mon passé.

« Où veut-elle en venir ? » se demanda Crawford qui ajouta à haute voix :

— M'eussiez-vous permis de vous poser des questions de ce genre, madame? Je ne suis, après tout, que votre employé.

Elle le regarda :

— Oh! non, répliqua-t-elle lentement, vous n'êtes pas cela.

Le jeune homme hocha la tête en silence.

— Vous n'avez rien d'un subordonné, continua-t-elle. Vous êtes fait pour diriger, non pour être commandé. C'est vous qui conduisez maintenant mes hommes, ce n'est plus moi. Et j'ai laissé faire. Il m'était doux de me décharger de mon travail, quoique ce ne fût pas tout à fait le genre d'occupations que j'eusse souhaité pour vous, Crawford.

— Vous êtes toujours énigmatique, répliqua le jeune homme avec sincérité.

— Avez-vous une cigarette? interrogea Esmée. Je désire beaucoup fumer.

Denis en prit une dans son étui et, tandis qu'il l'allumait, leurs doigts se touchèrent. La jeune femme eut un petit frisson.

— Il y a deux ans que j'habite ici, reprit-elle à mi-voix. Avant cela j'ai été successivement au Caire, à Alexandrie, à Athènes et aussi à Paris. Je me suis mariée à Athènes. Mon mari...

Elle s'interrompit et Crawford attendit sans lui poser de question.

— Mon mari était un gros commerçant, un marchand-roi, comme l'a dit votre poète. Il commandait à ses employés et il me commandait à moi

aussi. Dans mon intérieur, une seule loi était en vigueur, celle qu'il avait édictée. Tout m'était ordonné, depuis les visites que je devais faire jusqu'au menu de mes repas. Personne ne pouvait contredire mon mari ou tenter de s'opposer à ses volontés sans provoquer une furieuse crise de colère. Pendant quatre ans, quatre années effroyables, destructrices, j'ai supporté Camillo Morano, puis il mourut au cours d'une de ces épidémies comme il en éclate fréquemment en Grèce. On a dit qu'il avait eu la grippe, en réalité il avait été atteint d'une sorte de peste. Il mourut en deux jours. Je demeurai libre et, en même temps, son unique héritière. Seulement sa fortune n'était, de loin, pas aussi importante que je l'avais supposé et elle commença à fondre très rapidement lorsque j'entrepris de spéculer. Toutefois, je ne tardai pas à acquérir de l'expérience et à me rendre compte qu'une grosse entreprise n'est, en somme, rien de plus qu'une vaste escroquerie. Il me parut amusant de voir jusqu'où l'on pouvait aller impunément en violant les lois et passionnant de me lancer dans des aventures hasardeuses. J'avais été opprimée, tyranisée pendant des années. Maintenant ce serait moi qui commanderais ! Le reste est facile à comprendre. Seulement, en réalité, toute cette dernière période de ma vie n'a été qu'une réaction. Maintenant, elle est passée et je vais tout abandonner.

Elle s'interrompit. Crawford gardait toujours le silence.

— Tout abandonner ! répéta-t-elle. Je vais faire rentrer la cargaison que nous attendons demain, puis ce sera fini ou, mieux encore, je vais tout arrêter dès maintenant.

— Comment cela ? interrogea Denis comme malgré lui.

Esmée se mit à rire et ses dents magnifiques brillèrent entre ses lèvres rouges :

— Ne rien faire, Crawford ! répliqua-t-elle, quelle joie ! Passez-moi le volant, nous allons regagner la villa, je préparerai une malle, nous partirons pour Alexandrie, et, de là, nous irons n'importe où, dans un endroit où il fera beau et où la vie sera paisible.

— Et la cargaison ? interrogea le jeune homme qui commençait à avoir une sorte de vertige.

— La cargaison sera ou non débarquée, j'abandonne tout... Je puis vivre sans cela.

Elle appuya sa main sur celle de Crawford, le regarda droit dans les yeux et murmura :

— Tout recommencer... dans un pays nouveau. Ce serait merveilleux !

« Merveilleux, » pensa Crawford qui faisait des efforts violents pour ne pas perdre la tête. Esmée Morano ne lui avait jamais autant plu qu'en cet instant où elle était prête à renoncer à son existence. Elle ne lui avait jamais paru plus belle. Pourtant, le lendemain soir, elle serait différente ; elle redeviendrait la femme qui introduisait des mitrailleuses, de l'héroïne, c'est-à-dire le poison et

la mort dans un pays sain et heureux. Ce ne serait pas la première fois. Il était impossible d'effacer son passé, de s'imaginer qu'il n'avait jamais existé. Un enfant démonte ses jouets pour « voir ce qu'il y a dedans », puis quand le mécanisme est irrémédiablement abîmé, il le jette et cherche un autre passe-temps. Seulement, Esmée Morano n'était pas une enfant, elle avait le sentiment de ses responsabilités.

« Responsabilités », ce mot martelait le cerveau de Crawford. Lui aussi en avait. Que dirait Charles Grenville si son ami suivait la signora ? Car, n'était-ce pas là ce qu'elle lui proposait ? « Vous avez meilleure opinion d'elle parce que vous savez qu'elle est éprise de vous », avait-il déclaré... Des mitrailleuses... de l'héroïne... Ne permettez pas au bonheur de vous échapper... Recommencer... dans un pays nouveau. Et, non loin de l'endroit où il se trouvait en ce moment, quelqu'un lui avait dit : « Je vous resterai fidèle »... « Il faut que je sois fou », conclut Denis.

Sa compagne s'aperçut du changement qui s'était produit en lui. Elle retira sa main et éclata d'un rire aigu, d'un rire vulgaire :

— Mon pauvre Crawford, comme je vous ai fait peur ! Ancien étudiant d'Eton et d'Oxford, comme il est facile de vous scandaliser ! Repartons, il se fait tard et il faut que nous arrivions au dépôt.

Sans un mot, Crawford desserra les freins et la voiture repartit vite, très vite, comme si celui qui

la conduisait voulait fuir ses pensées. Esmée Morano regardait droit devant elle et nul n'eût pu lire dans son esprit.

Qui sait ? Peut-être venait-elle de faire une proposition sincère, avait-elle été prête à abandonner la grosse cargaison qui lui rapporterait cinquante mille livres pour l'homme assis auprès d'elle ; celui-ci ne se doutait guère qu'il venait de prononcer sa propre condamnation et qu'il se dirigeait, en cet instant même, vers un destin fatal.

XV

— Voici le dépôt, dit la signora. Arrêtez.

Crawford freina et regarda autour de lui avec étonnement. La Rolls se trouvait entre de petites dunes de sable, mais il n'apercevait aucun bâtiment aux alentours.

— Venez, dit Esmée en descendant de la voiture.

Ils dépassèrent un nouveau monticule, puis Denis aperçut une sorte de trou dans le sol. Esmée se mit à rire.

— Voici, déclara-t-elle, l'endroit où un professeur français et ceux qui l'accompagnaient ont creusé pendant cinq mois il y a un ou deux ans. Ils espéraient découvrir la tombe vieille de trois mille ans de quelque roi égyptien. Il en trouva une mais qui n'était pas spécialement vieille ; elle ne contenait aucun trésor. Maintenant, j'en ai fait mon dépôt. Venez.

Elle s'enfonça dans le trou près de l'ouverture duquel s'amorçait un escalier. Crawford la suivit. Il y avait de la lumière au fond de l'excavation.

— Lovely nous attend, déclara la signora.

Crawford eut un sourire. Le gros Lovely si bien habillé était-il descendu dans ce souterrain avec ses guêtres blanches et ses souliers vernis ? Les nouveaux venus ne tardèrent pas à atteindre une petite pièce ronde au milieu de laquelle le Grec, toujours élégant et souriant, se dressait. Il salua Esmée, échangea une poignée de main avec Crawford et déclara :

— Tout est prêt.

Une lanterne sourde était posée sur un coffre en bois.

— Je suppose, Crawford, reprit-il, que vous voudrez faire le tour du dépôt. Il y a trois grandes chambres: Inutile que vous preniez cette lanterne, elles sont éclairées. Avancez avec précaution, il y a deux marches ici. C'est la seconde pièce qui est la principale.

Crawford était déjà parti mais Lovely demeura en arrière. Esmée s'appuyait au mur et son visage paraissait blême.

— Pas cela ! Pas cela ! murmura-t-elle. Rappelez-le, Lovely. Je... je le désarmerai autrement.

Le petit Grec la dévisagea, puis commença à rire.

— Assez ! cria la jeune femme. Au nom du ciel, courez ! Je ne veux pas...

Au même instant, de l'intérieur du souterrain, le bruit d'un choc sourd monta, suivi d'un cri aigu et d'un brouhaha de voix qui éveillèrent les sinistres échos du mausolée. Puis tout rentra dans le silence.

— C'est fini, déclara Lovely d'un ton consolant.

Puis il contempla avec stupeur le visage de la signora sur lequel coulaient deux grosses larmes. « Tiens, tiens, pensa-t-il, » elle est devenue amoureuse de Satan. Les femmes sont toujours les femmes, même quand elles travaillent comme des hommes.

— Ce n'est pas une affaire de vie et de mort, ajouta-t-il tout haut non sans ironie.

Le visage d'Esmée redevint dur :

— Silence ! ordonna-t-elle. Elle s'assit sur le coffre en bois et attendit.

Dans la seconde chambre de la tombe construite longtemps auparavant pour un riche Egyptien qui avait mené une vie contemplative, Spadone se dressait plus grand que jamais. A côté et derrière lui, il y avait quatre hommes, tous indigènes, qui respiraient péniblement. Un cinquième étendu à terre geignait en tenant sa tête. Debout, en face d'eux, se dressait Denis Crawford les bras ligotés ; un mince filet de sang coulait de ses lèvres.

— Vous ferez mieux de vous résigner, déclara doucement Spadone, car toute parole prononcée à haute voix se répercutait exagérément sous ces voûtes. Chaque homme a son heure de chance et voici la mienne. On m'a chargé de vous poser une ou deux questions. Si vous vous montrez raisonnable et si vous répondez franchement, il ne vous arrivera rien de grave. Certes, s'il ne s'agissait que de moi, vous ne vous en tireriez pas à aussi

bon compte. Mais quelqu'un a intercédé en votre faveur, ce qui doit être pour vous une consolation. Donc, répondez. Quel est le poste de T. S. F., qui donne des ordres au *Russell-Pacha* et de quel langage secret se sert-on ?

Crawford se mit à rire ; cela n'a rien d'agréable quand on est blessé et sa bouche se remplit de sang. Il le cracha aux pieds de Spadone.

— Ne soyez pas impoli, ricana le géant, ou je me verrai dans la nécessité de vous frapper à nouveau, mon garçon. Je vous le répète, c'est mon heure de chance, ne l'oubliez pas. Vous vous êtes toujours montré par trop mystérieux au sujet du code secret, Crawford l'indispensable ; seulement, je suis certain que vous le connaissez et que la clé en est fort simple car nous savons qu'il n'y a pas de livre la révélant à bord du *Russell-Pacha*. Montrez-vous donc raisonnable et répondez.

— Pitié, murmura Denis avec difficulté. Ma bouche est trop sèche.

Spadone avança d'un pas :

— Parlerez-vous, oui ou non ? demanda-t-il d'un air menaçant.

Denis rejeta la tête en arrière :

— Vous savez certainement qui je suis, répliqua-t-il avec le plus grand calme, par conséquent ne m'agacez pas avec vos questions. Je connais le code secret par cœur, mais vous n'en apprendrez pas une seule syllabe, espèce d'hippopotame !

— Où croyez-vous donc être, Démon camouflé ? répliqua le marin. Nous saurons bien vous arra-

cher ce que nous voulons savoir. Quelles instructions avez-vous laissées à vos semblables, au Caire ?

Crawford sourit :

— Vous ne tarderez pas à les connaître. Vous n'avez qu'à attendre.

— Bien sûr, grinça le géant. Imbécile ! Nous avons été aussi malins que vous depuis longtemps. Ecoutez, mon cher. Vous deviez piloter le gros convoi. Ce n'est plus possible. Toutefois, vous l'accompagnerez sûrement et si quelque mésaventure survient vous serez le premier à en souffrir.

En achevant ces mots il porta un coup violent à la poitrine de Crawford qui tomba lourdement sur le sol, puis ordonna :

— Liez-lui les jambes.

Ce qui fut fait rapidement.

— Voilà, reprit Spadone, Satan admirablement transformé en colis tout prêt à être expédié. Nous prendrons grand soin qu'il parvienne à destination et, en attendant, bonne nuit !

Il releva d'une bourrade l'Egyptien qui gémissait toujours sur le sol et lui dit :

— Ne faites pas tant d'histoires et venez. Satan veut dormir. Il ne tient pas à être dérangé.

Puis, poussant devant lui l'homme dont le nez s'était brutalement trouvé en contact avec les poings de Denis, il sortit. Les autres Egyptiens le suivirent en emportant la lanterne. Le jeune homme demeura seul dans l'obscurité.

Il n'est pas facile de réfléchir quand on à la

bouche continuellement pleine de sang. Crawford s'était mordu la langue au moment où l'un des fraudeurs lui avait assené un violent coup de poing sur le menton. La bourrade de Spadone lui avait meurtri la poitrine et il lui était assez difficile de respirer ; puis tout s'était produit tellement inopinément, que Denis se creusait l'esprit afin de comprendre, sans pouvoir y parvenir, comment il s'était trahi. Il avait dû être dénoncé du dehors et, depuis son retour à El Hamid, on lui tendait un piège vers lequel Esmée Morano l'avait conduit. Pourtant, elle avait peut-être été sincère lorsqu'elle lui avait proposé de tout abandonner, elle avait peut-être souhaité lui donner les moyens de s'évader. Du moins l'incident avait-il un bon côté car Crawford était maintenant délivré du remords de trahir une femme ; en dépit des paroles de Charles Grenville, il avait jugé son rôle assez méprisable, malgré la certitude qu'il avait affaire à une criminelle. Mais, à présent, il n'y pensait plus.

« Tâchons d'envisager les choses d'une façon pratique, se dit-il. Que me veut-elle ? Je dois accompagner le convoi. Toutefois celui-ci n'arrivera que demain soir, c'est-à-dire dans environ vingt-huit heures. Va-t-on me laisser ici jusque-là ? Et la signora ainsi que Spadone ne seront-ils pas convaincus que j'ai pris des précautions ? Elle, du moins, doit le supposer... Aurait-elle avancé l'heure d'arrivée de la cargaison ? Cela dépend depuis combien de temps elle a découvert ma véritable identité ; cela dépend aussi de savoir si

l'*Esmée* peut augmenter sa vitesse. Tout est possible en soi et je ne puis rien faire pour le moment. Cette pièce est complètement vide, de plus les cordes qui me lient sont fortement attachées. Je dois me consoler en songeant que ce dépôt deviendra nécessaire d'ici trente heures, d'ailleurs le plus tard sera le mieux, car Grenville entrera en scène et je ne peux pas mourir de faim et de soif, pendant ce temps. C'est là une pensée réconfortante, très réconfortante. Je me suis trouvé dans de pires situations. Je ferais mieux de dormir pour récupérer des forces, j'en aurai probablement besoin. C'est un fameux coup de poing que Spadone m'a asséné, il faudra que je le lui rende... Et, maintenant, dormons !

Lorsque les quatre Egyptiens revinrent, silencieux et moroses, et jetèrent une toile sur Crawford, celui-ci était complètement éveillé. Ses membres lui faisaient mal et l'atmosphère de la pièce devenait irrespirable. Il se sentit soulevé et porté au dehors, puis il reconnut le halètement d'un moteur et on le déposa dans une auto.

« Où allons-nous » ? se demanda-t-il tandis qu'une bouffée d'air frais lui parvenait. Et tout à coup il songea qu'il ne pouvait apprécier le laps de temps pendant lequel il avait dormi. Une heure ? toute une nuit ? La voiture paraissait gravir une côte, et soudain un brouhaha de voix, des ordres prononcés par la voix de Muloy frappèrent les oreilles de Crawford. Il savait maintenant où il

était : au bord de la petite baie où étaient ancrés le *Patras* et le *Sémiramis*. Donc on allait bien lui faire accompagner le convoi, à moins qu'on ne le jetât tout simplement par-dessus bord, ce qui était, en somme, possible, surtout si Spadone avait voix au chapitre, car il n'aimait pas Crawford...

Un clapotis d'eau, le grincement d'un ancre sur sa chaîne, une grosse voix dont Denis ne put entendre que le grondement, mais qu'il reconnut : celle de Spadone. Il était pénible au jeune homme de penser que son plan, si bien préparé, allait échouer ainsi et aussi qu'il ne reverrait plus tout ce qu'il aimait : le soleil, la mer, Londres, le vieillard qui habitait le comté du Devonshire et qui ne saurait à qui léguer son domaine, sa belle maison et son titre vieux de cinq siècles, enfin et surtout un petit visage adoré, aux yeux gris, la bouche qui avait prononcé ces mots : « Je ne vous abandonnerai pas ». C'était amer, tellement amer que Crawford, dans sa colère, ne souffrait plus de ses blessures.

XVI

Le bateau avança pendant une heure environ. Denis entendit enfin des ordres donnés à voix basse et se rendit compte qu'ils étaient arrivés. Dix minutes plus tard, on le souleva à nouveau, on lui fit gravir un escalier, en descendre un autre et, enfin, on retira la couverture qui l'enveloppait. La première chose qu'il aperçut fut le visage de Spadone.

— Comment se porte Sa Majesté le Démon ? interrogea celui-ci d'un air moqueur. Ses cordes le meurtrissent un peu ? C'est une vétille, on s'y fait. Je vous avais promis que vous accompagneriez le convoi et vous voyez que je tiens parole.

L'énorme visage aux lèvres épaisses, au nez busqué et aux gros sourcils était à quelques centimètres de celui de Crawford.

— Nous chargeons, reprit le marin, et si l'on nous dérange, vous serez le premier à en souffrir. Adieu, mon cher !

— Spadone !

Le géant, qui s'approchait déjà de la porte, se retourna :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Sommes-nous mardi ou mercredi ?

Le gros homme se mit à rire :

— De bonne heure, mercredi matin. Il est quatre heures, si vous voulez être exactement informé. Craignez-vous donc de manquer un rendez-vous ?

— J'ai l'esprit précis, répondit Crawford. C'est pourquoi je désirais savoir quel jour nous étions.

Le marin éclata à nouveau de son rire épais, sortit et referma la porte derrière lui.

Denis commença à réfléchir rapidement. Premièrement, c'était aujourd'hui mercredi matin et le navire sur lequel il se trouvait n'était autre que l'*Esmée ;* par conséquent, le bateau était arrivé à destination quinze heures plus tôt qu'il n'avait été décidé.

2° En moins de deux heures la cargaison serait déchargée. Cela prouvait que la signora Morano avait pris ses dispositions pour s'en débarrasser plus rapidement. Elle ne devait pas ignorer, en effet, que la police ne tarderait pas à arriver. Quel châtiment avait-elle réservé au « Démon camouflé » ?

3° Si l'on en croyait Spadone, Crawford devait servir d'otage, mais que deviendrait celui-ci lorsque le convoi serait arrivé à destination ? Ou bien les plans échafaudés par Esmée et sa bande étaient-ils si parfaitement établis que peu leur im-

portait l'avenir? Probablement la jeune femme avait décidé de se débarrasser de toute son organisation.

Toutes ces questions troublaient Crawford, mais il pensa qu'après tout elles ne valaient pas la peine qu'il s'en tourmentât. Ce qui était beaucoup plus important, c'était de trouver un moyen de déjouer les combinaisons de ses ennemis.

Le jeune homme serra les lèvres et, au bout d'un moment, il avait conçu un programme comportant cinq moyens d'action principaux. La pièce dans laquelle il était étendu paraissait une espèce de cale ; il y avait là quelques barriques, quelques caisses. Mais il lui eût fallu un couteau et il se demandait comment le trouver...

Soudain une idée lui traversa l'esprit. Il se roula contre la paroi et fit les plus violents efforts dans l'espoir de faire tomber le contenu de sa poche de veston ; il n'y parvint pas. Sans se décourager, il s'éloigna un peu et tenta de se mettre debout sur la tête, ce qui est d'une manœuvre à peu près impossible lorsqu'on a les mains liées. Le résultat de ces efforts ne fut évidemment pas extraordinaire en ce qui concerne la gymnastique pure mais amena la chute de l'objet désiré qui se trouvait dans sa poche.

C'était un étui à lunettes ordinaire. Il ne fut pas très difficile à Crawford de l'ouvrir et d'en sortir les lunettes à soleil dont on se sert en Egypte pour se protéger des rayons trop ardents de l'astre. D'un

coup de coude Denis réduisit le verre en fragments. Il ramassa le plus grand de ceux-ci et s'en servit pour scier ses cordes. Ce n'est pas une tâche facile que de trancher un lien de bonne taille avec un éclat de verre, surtout quand on ne voit pas ce que l'on fait. Le jeune homme se coupa une demi-douzaine de fois et faillit même sectionner une de ses artères ; toutefois, il n'était pas dénué de patience quand c'était nécessaire et, au bout de vingt minutes, il avait entaillé suffisamment les cordes qui lui immobilisaient les bras pour que celles-ci se détachassent.

Il dénoua ensuite les liens qui lui serraient les jambes, frotta celles-ci pour y rétablir la circulation et commença à envisager le second des problèmes qui lui restaient à résoudre.

Il regarda autour de lui. On peut toujours trouver de la poussière dans les coins d'un vieux navire. Crawford en macula son visage et ses mains, enleva son veston, roula les manches de sa chemise et tacha également celle-ci de poussière. Il passa ensuite la main dans ses cheveux pour les ébouriffer et enleva sa cravate. Ses jambes et ses bras lui faisaient encore mal ; il exécuta quelques mouvements rythmiques mais, comme chaque minute était précieuse, il ne s'attarda pas à cet exercice.

Le troisième problème était l'ouverture de la porte et il pouvait présenter une réelle difficulté. Après l'avoir examinée, Crawford faillit pousser

un cri de joie : Spadone était si sûr de sa victoire qu'il ne l'avait pas refermée à clé.

Crawford écouta et entendit le bruit de lourdes caisses que l'on transportait. Il en fut enchanté car les rumeurs que provoquait ce travail lui serviraient à couvrir sa fuite. Il poussa doucement le battant, n'aperçut personne, referma la porte et se glissa en avant.

Le quatrième détail de son évasion était un des plus difficiles. Sa seule chance de salut consistait à se faire prendre pour un soutier, mais là encore, il y avait certains risques, car l'équipage de l'*Esmée* n'était pas assez nombreux pour que la présence d'un inconnu n'y fût pas remarquée.

Crawford atteignit l'échelle, gagna le pont, puis se glissa derrière un tuyau afin de laisser passer devant lui quelqu'un qui approchait. C'était Didiero, commandant provisoire de l'*Esmée ;* il marchait lentement et semblait quelque peu décontenancé car il ne s'entendait pas admirablement avec Spadone et depuis que celui-ci était monté à bord, il n'avait, bien entendu, plus été autorisé à donner des ordres.

Lorsque Didiero fut hors de vue, Crawford s'approcha en quelques bonds la cabine de T. S. F. ; il en ouvrit violemment la porte, la referma derrière lui et avait saisi l'opérateur à la gorge avant que celui-ci eût pu se rendre compte de ce qui se passait. C'était un jeune Egyptien, assez maigre, portant lunettes. En moins de deux mi-

nutes, il se trouva assis dans un coin, bâillonné avec son propre mouchoir, ligoté avec les cordelières des rideaux et il regarda avec stupeur l'homme en bras de chemise, tout maculé de poussière, qui s'était assis devant son appareil et en faisait usage.

Tout en actionnant le poste émetteur, Denis sifflait gaîment car il était on ne peut plus soulagé à la pensée que le quatrième point de son programme avait été si facilement réalisé. De plus, il se réjouissait à la pensée que son message allait causer une émotion sérieuse en divers endroits. Il était maintenant quatre heures trente du matin et, dans moins d'une demi-heure, le jour se lèverait.

Spadone constatait avec satisfaction que le *Semiramis* et le *Patras* complétaient leur chargement. Avant dix minutes, le transfert de la cargaison de l'*Esmée* serait terminé et les marchandises pourraient être transportées à terre en trois quarts d'heure. Didiero reprendrait alors la mer ; Spadone lui avait donné les instructions voulues, mais avait jugé inutile que son équipage et lui-même apprissent que Crawford était vraiment affilié à la douane. Il leur suffirait de savoir que c'était un traitre et que, s'il se noyait avant d'arriver à Alexandrie, cela ne présenterait aucune importance.

Spadone s'occupait assez peu de ce que les autorités de cette dernière ville reprocheraient au

commandant de l'*Esmée* car lui-même atterrirait à El Hamid et partirait dans la Rolls avec la signora. Ses capitaux étaient déposés dans une banque de Salonique et lui paraissaient, par conséquent, en sûreté. Tant pis pour Muloy et les autres s'ils se trouvaient en mauvaise posture, le surlendemain : chacun pour soi. Un seul avertissement pouvait semer la panique ; de plus, si la police opérait de nombreuses arrestations, elle se montrerait peut-être moins avide de retrouver les deux évadés. Spadone consentirait à emmener Lovely qui était précieux pour découvrir et organiser les affaires intéressantes.

Le marin prit l'échelle et regagna le pont dans l'intention d'aller parler à Didiero. Il ouvrit la porte de sa propre cabine et ce fut Crawford qui l'accueillit par ces mots :

— Qu'est-ce que vous voulez ? Vous interrompez la réalisation du cinquième article de mon programme.

Le gros homme sursauta et ne comprit pas tout de suite la situation. Il n'aperçut pas Didiero ligoté et saignant et ne vit pas non plus que son ennemi avait ouvert la caisse contenant les fusées. Ce qui le frappa, ce fut que l'homme, le traître qu'il avait laissé prisonnier dans la cale une demi-heure plus tôt était redevenu libre. Spadone poussa un grognement de fureur et se précipita vers son adversaire. Celui-ci l'évita, referma la porte avec la rapidité d'un éclair et annonça :

— Nous allons régler cela d'homme à homme.

Puis son poing gauche se détendit et le géant reçut sa punition pour avoir antérieurement frappé Crawford à la poitrine. Toutefois, il n'était pas facile de le terrasser ; de plus, l'exiguïté de la cabine lui était favorable car l'espace restreint dans lequel les deux hommes combattaient ne permettait pas au plus léger des deux d'employer la tactique qui est de règle en pareil cas et qui est à base de souplesse et de promptitude.

Le marin, lui, ne fut pas long à exploiter cet avantage. Il n'est pas très difficile d'acculer un adversaire dans un coin, puis de l'écraser de son poids et de tenter ensuite de l'étrangler. Lorsque Denis sentit autour de son cou les énormes mains de Spadone, il enfla ses muscles de toute sa force, ce qui lui donna quelques secondes de répit ; ensuite, joignant les mains comme pour une prière, il les souleva en se servant de ses bras pour faire levier et se débarrassa ainsi de l'étreinte qui l'étouffait ; c'est là une des meilleures ruses du jiu-jitsu et qui peut permettre à une femme de lutter avec avantage contre un adversaire beaucoup plus vigoureux qu'elle. Ce mouvement force généralement aussi l'agresseur à demeurer debout un instant, les bras ballants.

Pendant ce répit, les poings de Crawford déclenchèrent une nouvelle attaque. Le gauche frappa Spadone en plein cœur, le droit s'abattit sur sa mâchoire avec une force décuplée ; malheureusement la position dans laquelle il se trouvait ne permit pas à Denis d'atteindre son ennemi à la

pointe du menton, mais le géant poussa un grognement, leva les deux bras et reçut au même instant un nouveau coup de poing en pleine figure ; ses genoux se dérobèrent sous lui et il s'écrasa sur le plancher de la cabine qui résonna sous le choc.

— Eh bien ! haleta Crawford, je crois que vous serez obligé de porter désormais votre nez à l'intérieur de votre tête au lieu de l'extérieur. Je vous devais cela, hippopotame !

Le *Russell-Pacha* filait sur la mer à toute vitesse ; la vedette avait quitté El Hamid entièrement équipée dix minutes environ après avoir été alertée. Sullivan debout à l'avant scrutait l'horizon. Ismaïl barrait et Sarrouk passait des armes à Finnigan, Watson, Phelps et Beecham. Le capitaine seul savait ce dont il s'agissait et encore assez succinctement. On lui avait téléphoné d'Alexandrie :

— Partez immédiatement. L'*Esmée* est à l'ancre au large d'El Hamid avec un chargement d'armes et d'héroïne. Un inspecteur-chef est prisonnier à bord. Vous recevrez des renforts qui vous sont envoyés immédiatement.

Sullivan regrettait seulement qu'on ne lui eût pas indiqué même approximativement la position exacte du bateau.

Tout à coup une lueur jaillit dans le ciel ; elle était produite par une fusée qui monta tout droit, éclata et laissa échapper ses étoiles brillantes.

— Une fusée ! cria Watson.

Sullivan se retourna :

— Dirigez-vous tout droit dessus, Ismaïl ! hurla-t-il.

Tandis qu'il achevait cet ordre une deuxième gerbe lumineuse éclaira la nuit, puis une troisième et l'*Esmée* devint visible. Elle n'était pas seule.

Deux navires plus petits qui paraissaient être des bateaux de pêche étaient rangés le long de son bord ; trois nouvelles fusées montèrent.

— Comment ! s'écria le petit Phelps. Ils se livrent à la contrebande et tirent un feu d'artifice ? Voilà qui est nouveau. Il faut que ces gens-là soient fous.

Le brave garçon n'était, en somme, pas très loin de la vérité. Trois hommes à bord de l'*Esmée* et plusieurs autres sur le *Semiramis* et le *Patras* se conduisaient comme des insensés, hurlant, jurant, s'injuriant. Six matelots tentaient d'enfoncer la porte de la cabine du commandant sans y parvenir d'ailleurs, car Crawford s'était barricadé en empilant tous les meubles qu'il avait pu trouver. On avait essayé de l'atteindre en tirant par les petites fenêtres qui ouvraient sur le pont ; Denis avait riposté et la fusillade s'était immédiatement interrompue. Maintenant le jeune homme allumait fusée sur fusée, tout en assurant à ses deux prisonniers, Spadone et Didiero, qu'on ne tarderait plus à venir les chercher. Il gardait le gros pistolet du géant à portée de sa main en cas de nécessité.

— Construisez un bûcher, ordonna Muloy à l'extérieur.

— Nous allons l'enfumer.

Au même instant, l'appel strident de la sirène du *Russell-Pacha* se fit entendre. Muloy blêmit, se précipita au bas de l'échelle et hurla en direction du *Semiramis :*

— Jetez les mitrailleuses à la mer !

Spadone, qui haletait comme un taureau, essayait de faire éclater les cordes qui l'attachaient.

— Abandonnez cela, lui dit Crawford ; pour réussir ce ne sont pas des biceps qui sont nécessaires, ce sont des idées...

Au même instant, un vrombissement qui allait s'amplifiant leur parvint. Denis passa la tête au dehors et poussa un cri de joie en apercevant l'hydravion qui approchait.

— Bravo, Charles ! cria-t-il.

Sur le *Semiramis*, une mitrailleuse entra en action. Alors, sans plus s'occuper des ennemis qui l'attendaient derrière la porte, Crawford commença à démolir sa barricade. Il rejeta de droite et de gauche les chaises, les tables, l'armoire, atteignant plusieurs fois Spadone et Didiero ; puis il repoussa violemment la porte. Il n'y avait, d'ailleurs, plus personne derrière elle. On pouvait entendre à l'arrière la voix de Muloy qui donnait des ordres. L'*Esmée* avait ouvert le feu sur le *Russell-Pacha ;* les hommes étaient postés le long de la rambarde et recevaient des armes des matelots du *Semiramis.*

Le premier tireur qu'aperçut Crawford fut un garçon blond entre les mains duquel on avait mis

un fusil mais qui le tenait si maladroitement qu'il était facile de comprendre combien cette situation lui était peu familière. Denis jeta un cri d'horreur :

— John Trevelyan !

Le frère d'Edna se retourna, mais ne reconnut pas immédiatement son interlocuteur, ce qui était en somme assez compréhensible.

— Donnez-moi cette arme, jeune idiot ! s'écria Crawford qui lui arracha puis administra à cet infortuné joueur de poker un coup si violent sur l'oreille qu'il perdit l'équilibre, mais Denis le remit sur ses pieds, ouvrit la première porte qui se trouvait devant lui et le jeta à l'intérieur de la pièce en ajoutant : « Entrez là et ne bougez plus. Quand on vous interrogera, affirmez que vous n'avez jamais touché une arme à feu. Avez-vous compris, petit crétin ? » Puis, après avoir administré une nouvelle bourrade au jeune Trevelyan, Denis se précipita vers l'avant du bateau. Un véritable duel mettait aux prises le *Russell-Pacha* et le *Semiramis*. La vedette de la douane tournait autour du cargo tandis que Wattson et Phelps actionnaient la mitrailleuse sans arrêt. Soudain, l'hydravion descendit comme un oiseau de proie et une rafale de balles s'abattit sur le pont du *Semiramis*. L'équipage du *Russell-Pacha* éclata en applaudissements et Crawford applaudit aussi ; au même instant Muloy reçut dans l'épaule une balle qui avait été tirée par Sullivan et cela mit fin au combat. Les hommes du *Semiramis* levèrent un chiffon

blanc. Le *Patras* tenta de s'éloigner, mais reçut dans sa proue une bombe lâchée par l'hydravion ; celui-ci descendit gracieusement et se posa sur la mer.

— Abaissez l'échelle ! hurla Sullivan en s'adressant à l'équipage de l'*Esmée*. Crawford ne put résister à la tentation d'obéir lui-même et l'officier de douane monta à bord, suivi de Finnigan et de Phelps.

— Bonjour, monsieur, lui dit aimablement son ancien subordonné, je suis heureux de votre arrivée.

— Crawford ! s'écria Finnigan.

Sullivan devint pourpre de colère, leva son revolver et commanda :

— Jetez, votre arme, Crawford, ou, par l'enfer, je vous abats comme un chien.

Denis ouvrit de grands yeux étonnés, puis, comprenant soudain la situation, il jeta son pistolet, se laissa tomber sur le pont et éclata de rire.

— Il est devenu fou, murmura Phelps épouvanté.

Les silhouettes de deux autres bateaux des douanes se dressaient à l'horizon ; ils venaient d'Alexandrie, étaient plus lourds que le *Russell-Pacha* et, par conséquent, moins rapides, mais chacun avait à son bord un équipage de vingt hommes et de nombreuses mitrailleuses. Crawford avait mobilisé le service des douanes tout entier, la bataille était maintenant terminée.

— Surveillez le prisonnier, ordonna Sullivan en s'éloignant avec Finnigan.

Crawford riait toujours.

— Je me demande ce que vous voyez de drôle dans tout cela ? gémit son gardien.

— Vous ne me croyez donc plus fou, Azor ? Mais c'est trop amusant de penser que Sullivan cherche l'inspecteur-chef que l'on a enfermé sur ce bâtiment.

— Voyons, répondit Phelps, c'est épouvantable ! Jusqu'à présent, j'avais eu foi en vous et je vous avais défendu. Je ne cessais de répéter : Je ne le croirai que lorsque je l'aurai vu de mes yeux... Maintenant...

— Fidèle Azor !

— C'est abominable, gémit Phelps qui était à présent presque en larmes. Un garçon comme vous qui aurait pu réussir n'importe quoi ! Vous auriez même pu devenir capitaine avec votre intelligence. Au lieu de cela je suis obligé de vous garder prisonnier !... Si seulement, vous pouviez vous regarder dans une glace...

— Je suppose que je suis aussi sale que ce fameux dimanche..., mais après un bon bain, du savon et une bonne friction...

— Je ne pense qu'on vous fournisse beaucoup d'eau de Cologne dans la prison d'Alexandrie, riposta Phelps avec colère.

Crawford se remit à rire. Le malheureux préposé des douanes leva les yeux au ciel et garda le silence.

L'hydravion était venu se ranger près du *Russell-Pacha*. Deux hommes en sortirent et sautèrent sur la vedette. C'étaient évidemment des officiers de grade élevé, car Ismaïl, Sarrouk, Beecham et Watson se mirent au garde-à-vous. L'un de ces officiers fit un geste, puis leur ordonna de ne pas perdre le *Semiramis* de vue, précaution qui ne parut d'ailleurs bientôt plus utile, car les deux navires des douanes approchaient et chacun mit l'embargo sur l'un des bâtiments contrebandiers.

Alors, les deux officiers montèrent à bord de l'*Esmée* et Sullivan se précipita à leur rencontre.

— Avez-vous trouvé l'inspecteur-chef ? interrogea le nouveau venu.

— Non, monsieur, mais nous n'avons pu encore fouiller tout le navire.

— Je suis ici, Charles, cria alors Denis.

Grenville Bey se retourna :

— Grand Dieu ! Est-ce vous ? Eh bien ! vous êtes joli, Denis, mon garçon.

— Oui, je dois être un peu sale et je vous suis bien reconnaissant, mon vieux, d'avoir agi si rapidement. C'était tout ce qu'il y avait de plus nécessaire. Avez-vous regardé dans la cabine du commandant, Sullivan ? Les deux principaux chefs de la bande s'y trouvent. Je crains d'ailleurs qu'ils ne soient quelque peu endommagés.

Mais Sullivan était incapable de répondre et contemplait d'un œil exorbité celui qui lui parlait.

Un petit rire heureux éclata derrière eux. Phelps

fut saisi du même accès de gaîté que celui qui avait préalablement secoué Crawford.

— Perdez-vous l'esprit? demanda sèchement l'officier qui accompagnait Grenville Bey.

— Oh ! non, dit doucement Crawford, je vous présente un excellent officier et un ami loyal ; seulement, il vient de recevoir un choc. Voulez-vous me permettre de l'emmener avec moi à Jérusalem, Charles?

L'hilarité de Phelps cessa instantanément ; ses yeux commencèrent à briller.

— Nous verrons cela, répliqua Grenville Bey. Mais qu'avez-vous donc, Sullivan? N'avez-vous donc pas encore deviné que votre ancien préposé n'est autre que l'inspecteur-chef?

— Allons, capitaine, venez me serrer la main, ajouta Crawford en riant, et pardonnez-moi de vous avoir mis si fréquemment en colère. Je le regrette, mais je ne pouvais agir autrement pour vous obliger à me révoquer, ce qui me permettait d'être enrôlé par les fraudeurs. Avez-vous compris?

Sullivan prit la main qui lui était tendue et acquiesca d'un signe. En réalité, il ne comprit jamais complètement ce qui s'était passé ; seulement, cette affaire eut pour résultat de lui faire dorénavant traiter avec la plus extrême politesse tous les nouveaux officiers subalternes placés sous ses ordres. Il ne tenait pas à être pris une seconde fois.

— Ils veulent vous nommer membre honoraire à vie, déclara gaîment Edna Trevelyan en montrant du geste les courts de tennis, et sans vous faire payer la moindre cotisation. Cette résolution a été prise hier. Quant au club du Trident, il va adresser à la ville une pétition pour demander qu'une rue porte désormais votre nom. Bref, on va s'ingénier à vous gâter complètement. John, lui, déclare que vous êtes l'homme le plus remarquable qu'il ait jamais rencontré.

— Parce que je lui ai décoché une claque sur l'oreille au bon moment, dit Crawford en riant.

Il n'avait pas été spécialement facile de faire libérer le jeune Trevelyan. Charles Grenville avait pris l'affaire au sérieux et il avait juré d'en finir avec toute la bande. Toutefois, Crawford était parvenu à lui faire comprendre qu'il avait déjà opéré suffisamment d'arrestations, d'autant plus qu'Esmée Morano, Lovely et même le vieux Makarian avaient été trouvés au dépôt. Grenville Bey souhaitait depuis longtemps pouvoir mettre la main sur le vieux levantin rusé et il avait maintenant la possibilité de le faire passer en jugement.

Crawford reprit :

— On veut même me décorer.

— Mais c'est magnifique, Denis.

— Seulement, j'ai demandé si je ne pourrais pas échanger cet honneur contre un congé de six mois. J'ai, du reste, tout combiné : un mois au Caire, puis l'Inde et le Japon. Qu'en pensez-vous ?

— Beaucoup de bien, mais...

— Si vous préférez aller ailleurs... Je vous laisse libre de faire l'itinéraire de notre voyage de noces. Je... Je me suis toujours senti plein de remords à votre sujet, Edna ; seulement, il m'était impossible de vous confier la vérité, car j'étais obligé de jouer jusqu'au bout le rôle dont on m'avait chargé.

La jeune fille demeurait silencieuse et souriante. La journée était magnifique, une brise fraîche montait de la mer, des femmes indigènes aux yeux nostalgiques lavaient leur linge sur les pierres plates en chantant à mi-voix.

— Vous êtes un grand homme pour tout le monde, maintenant, Denis et l'admiration de chacun à une base différente. Pour John vous êtes devenu un nouveau Sherlock Holmes, le « Démon camouflé » a produit sur lui la plus profonde impression ; mes parents sont fiers que vous soyez inspecteur-chef et Mrs. Sutton-Prowse est surtout enchantée parce que vous êtes le fils de lord Somerton.

— Et vous ?

— Oh ! moi... pourquoi me poser une question aussi naïve ?

— Pourtant, vous avez pris mon parti depuis le début, dit gravement Crawford, et je ne l'oublierai jamais. Vous m'avez toujours gardé votre confiance, vous avez cru en moi.

— Non, pas toujours.

— Comment cela ?

— Pendant assez longtemps je n'ai pas ajouté foi à tout ce que vous me disiez.

— Par exemple ! Cela veut-il dire que vous supposiez exact tout ce que cette vieille chipie colportait à mon sujet ? Vous pensiez que j'étais un criminel ?

— Et pourquoi pas ? interrogea Edna doucement.

— En ce cas, comment se fait-il que vous ayez continué à vous attacher à moi ?

La réponse que lui fit Edna le surprit un peu mais l'enchanta aussi, comme elle a surpris et enchanté tous les hommes auxquels elle a été faite :

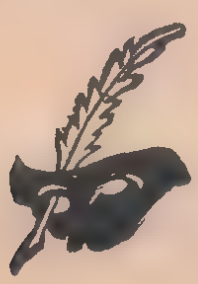
— Mais voyons, Denis, simplement parce que vous étiez vous-même.

FIN

IMPRIMERIE CHARAIRE, A SCEAUX 17.679-10-39.

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

LE MASQUE



I. — ROMANS D'ACTION

1. LE CAPITAINE ARDANT.	PIERRE NORD
2. LA MARCHANDE DE MORT	M. CONSTANTIN-WEYER
3. LES PORTES DU DESTIN	JEAN D'ESME
4. L'OR DU PACIFIQUE	H. DE VERE STACPOOLE
5. HÉLÈNE ET LE POISSON CHINOIS	JEAN BOMMART
6. LE CYGNE NOIR	RAFAËL SABATINI
7. LA CONQUE DE NACRE	H. DE VERE STACPOOLE
8. LA BOULE ROUGE	FRANK-L. PACKARD
9. LE FANTOME DE L'ILE DE VARDA	SAPPER
10. LA FIÈVRE BLANCHE	RAYMOND SILVA
11. MIRAGES	JEAN MARTIN
12. L'OR BLANC	OTTWELL BINNS
13. L'ILE PERDUE.	EDISON MARSHALL
14. BAROUD.	JEAN MARTIN
15. SORTILÈGES.	GILBERT STIÉBEL
16. LE ROI DES SABLES.	PIERRE APESTÉGUY
(Grand Prix du roman d'aventures **1939.**)	
17. LE VAISSEAU DE CORAIL.	H. DE VERE STACPOOLE
18. LES CRANES D'OR.	FRANK-L. PACKARD
19. PELOTON D'EXÉCUTION.	PIERRE NORD

II — ROMANS POLICIERS

1. LE MEURTRE DE ROGER ACKROYD.	A. CHRISTIE
2. LE TROIS DE TRÈFLE.	Valentin WILLIAMS
3. LA MAISON HANTÉE.	P. WENTWORTH
4. LES MILLE MAINS.	B. NORMAN
5. L'HOMME AU PIED BOT.	Valentin WILLIAMS
6. LE BOURREAU FANTOME.	Léon GROC
7. QUI ?	J.-S. FLETCHER
8. LA CHASSE AU PAPIER.	HEARNDEN et BALFOUR
9. UN AN ET UN JOUR.	Guy THORN
10. LE RETOUR DU PIED BOT.	Valentin WILLIAMS
11. LE MYSTÈRE DU ZOO D'ANVERS.	SINTAIR et STEEMAN
12. LES TROIS MENSONGES.	BOYSIVON
13. LE LOUP SOLITAIRE.	L.-J. VANCE
14. C'EST FAIT.	J. CHANCELLOR
15. LES VENGEANCES DU PIED BOT.	Valentin WILLIAMS
16. PRENDS GARDE.	André CHARPENTIER
17. LA FASCINANTE LUEUR VERTE.	Vincent FULLER
18. LA CABINE 19.	John IRONSIDE
19. LA MAISON SUR LA FALAISE.	Valentin WILLIAMS
20. LE TREIZIÈME COUP DE MINUIT.	SINTAIR et STEEMAN
21. LE DRAME DE RAVENSDENE.	J. FLETCHER
22. DANS L'OMBRE.	Herbert FLOWERDEW
23. L'ÉCHELLE DE CARTES.	John CHANCELLOR
24. LE CHEVALIER DE BATAVIA.	Horace VAN OFFEL
25. 142 QUEEN'S GATE.	Herbert ADAMS
26. L'AFFAIRE WALTON.	Edgar WALLACE
27. S. O. S.	René PUJOL
28. LE CLUB DES MASQUES.	Alen UPWARD

29. **LA SPHÈRE D'OR.** — Erle COK
30. **MORT OU VIF.** — Laurence GASTINE
31. **LA VALLÉE DE LA PEUR** (Une aventure de Sherlock Holmes). — A. CONAN DOYLE
32. **LE MANOIR DE TAPLING.** — Marten CUMBERLAND
33. **LE MEURTRE DE DALE HOUSE.** — Francis EVERTON
34. **LA MAIN DANS L'OMBRE.** — Edgar WALLACE
35. **LE DIPLOMATE ASSASSINÉ.** — Peter OLFELD
36. **FAUX VISAGES.** (Une aventure du Loup Solitaire) — Louis-Joseph VANCE
37. **LA BETE RAMPANTE** (Une aventure du Pied Bot). — Valentin WILLIAMS
38. **LE TALISMAN DES VAIL.** — E.-F. BENSON
39. **L'ARRESTATION DE JACK YEMMEURDE.** — Herbert FLOWERDEW
40. **LE DIVAN ORANGE.** — Valentin WILLIAMS
41. **LE CRIME D'ANN.** — R.-T.-M. SCOTT
42. **LA NOUVELLE CHRONIQUE DE SHERLOCK HOLMES.** — A. CONAN DOYLE
43. **L'HOMME CHAUVE.** — SIDNEY HORLER
44. **LES SEPT CADRANS.** — A. CHRISTIE
45. **SAMUEL BOYD DE CATCHPOLE SQUARE.** — B.-L. FARGEON
46. **LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR RAMOSI.** — V.WILLIAMS
47. **L'ÉCOLE DU CRIME.** — Marten CUMBERLAND
48. **LE POIGNARD DE CRISTAL.** — Rodolphe BRINGER
49. **L'ÉNIGME DE BAGSCHOTT.** — Oscar GRAY
50. **LA VEINE JAUNE.** — Valentin WILLIAMS
51. **LA CHANCE MERVEILLEUSE.** — Patricia WENTWORTH
52. **DEUX CRIS DANS LE BROUILLARD.** — Fergus HUME
53. **L'ÉTRANGE MORT DE BILSITER.** — John LAURENCE
54. **LE COFFRE DE CYPRÈS.** — Gérald CUMBERLAND
55. **LE DIABLE AU COLLÈGE.** — SINTAIR et STEEMAN
56. **L'INSPECTEUR MANDERTON.** — Valentin WILLIAMS
57. **LE MYSTÈRE DE CLOOMBER.** — CONAN DOYLE
58. **LA TOUR NOIRE.** — Patrick WYNNTON
59. **L'HOMME SANS TÊTE.** — H. de Vere STACPOOLE
60. **LE TESTAMENT DE BASIL CROKES.** — Pierre VERY

(Grand Prix du roman d'aventures **1930.**)

61. **LE TROISIÈME MESSAGER.** — P. WYNNTON
62. **SERVICE SECRET.** — Valentin WILLIAMS
63. **LA CHAINE FERMÉE.** — Frank ARNAU
64. **STOP (U CONTRE U).** — Alex COUTET
65. **LE MARTEAU FATAL.** — Francis EVERTON
66. **LE DOIGT VOLÉ.** — STEEMAN
67. **L'AGENDA DE M. LANSON.** — WALLING
68. **LE CRIME DE LA MADELEINE.** — DOU
69. **L'HOMME AU COMPLET MARRON.** — A. CHRISTIE
70. **LA DAME AUX RUBANS MAUVES.** — Ernest FOX
71. **JANE SMITH.** — Patricia WENTWORTH
72. **LA ROSE VERTE.** — Roy VICKERS
73. **LE CRIME DE MINUIT.** — Sax ROHMER
74. **LA FILLE DU LOUP SOLITAIRE.** — L.-J. VANCE
75. **LE FINANCIER BARDOLPH.** — R.-A.-J. WALLING
76. **L'HOMME DANS LA NUIT.** — John FERGUSSON
77. **CHASSÉ-CROISÉ.** — Douglas NEWTON
78. **LE FAUSSAIRE.** — Edgar WALLACE
79. **L'OMBRE MYSTÉRIEUSE.** — Fergus HUME
80. **L'ÉTUI DE LAQUE ROUGE.** — Patricia WENTWORTH
81. **RUPTURE D'ANÉVRISME.** — Henry WADE
82. **L'AUBERGE DE LA DOUBLE CROIX.** — J. LAURENCE
83. **SANS MERCI.** — Marten CUMBERLAND
84. **SIX HOMMES MORTS.** — Stanislas-André STEEMAN

(Grand Prix du roman d'aventures **1931.**)

85. **LE CERCLE NOIR.** — Mansfield SCOTT
86. **CICATRICES BLANCHES.** — Muriel SHARP BUCHANAN
87. **LA MENACE.** — John FERGUSSON
88. **LE DOCTEUR FRÉGOLLE.** — Oswald DALLAS
89. **LA MAISON DU MYSTÈRE.** — Herman LANDON
90. **LE CASSE-TÊTE MALAIS.** — Horace VAN OFFEL
91. **ANGEL ESQUIRE.** — Edger WALLACE
92. **BOB BANTAM.** — Paul ROSENHAYN
93. **LE PUZZLE DE L'INSPECTEUR FROST.** — H. Maynard SMITH
94. **LE DOCTEUR FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
95. **LA NUIT DU 12 AU 13.** — Stanislas-André STEEMAN
96. **LE SINGE D'OR.** — Herbert ADAMS
97. **LE SCEAU DE LA PIEUVRE.** — Sydney HORLER

98. VENGEANCE. J.-S. FLETCHER
99. LA PUPILLE SANGLANTE. Anthony WYNNE
100. M. BROWN. Agatha CHRISTIE
101. LE MANNEQUIN ASSASSINÉ. Stanislas-André STEEMAN
102. PILE OU FACE. Victor BRIDGES
103. ARSENIC. Austin FREEMAN
104. LES FAISEURS D'OR. Georges HOFFMAN
105. LA MÉLODIE DE LA MORT. Edgar WALLACE
106. LA MYSTÉRIEUSE AFFAIRE DE STYLES. Agatha CHRISTIE
107. LE DIABOLIQUE FU-MANCHU. Sax ROHMER
108. L'HORRIBLE MORT DE MISS GILDCHRIST Jean-Toussaint SAMAT
(Grand Prix du roman d'aventures 1932.)
109. RENDEZ-VOUS DE CHASSE. M.-G. EBERHARJ
110. LE DÉTECTIVE DANS LA CITÉ. Maynard SMITH
111. LE RETOUR DU LOUP SOLITAIRE. L.-J. VANCE
112. VILLA MARGUERITE. Dudly LAMBERT
113. UN DANS TROIS. Stanislas-André STEEMAN
114. L'AFFAIRE PROTHÉRO. Agatha CHRISTIE
115. LA MESSE ROUGE. Valentin WILLIAMS
116. OBSESSION. Herman LANDON
117. UN MEURTRE DANS L'AQUARIUM. Stuart PALMER
118. LE CRIME DU GOLF. Agatha CHRISTIE
119. LE MAITRE DU MYSTÈRE. SEAMARK
120. LE JARDIN HOLLANDAIS. Herbert ADAMS
121. LES ATOUTS DE M. WENS. Stanislas-André STEEMAN
122. LE TRAIN BLEU. Agatha CHRISTIE
123. L'INCENDIE DE WAVERDALE. L. MAYNARD
124. MONSIEUR SHERLOCK HOLMES (UNE ÉTUDE EN ROUGE). CONAN DOYLE
125. L'HOMME AUX ROMANS POLICIERS. Juliette PARY
126. LE SECRET DE CHIMNEYS. Agatha CHRISTIE
127. LE VISITEUR NOCTURNE. André BERGE
128. LE COFFRE D'ARGENT. Herman LANDON
129. L'ASSASSINÉ ASSASSINÉ. Stanislas-André STEEMAN
130. LA TRAGÉDIE DU RAIL. John RHODE
131. PRINCE DU CRIME. Phillips OPPENHEIM

132. **L'ÉTRANGE VOLONTÉ DU PROFESSEUR LORRAIN.** Simone d'HERIGNY

(Grand Prix du roman d'aventures **1933.**)

133. **LE CRIME DE MONTE-CARLO.** Henry HOLT
134. **LES QUATRE.** Agatha CHRISTIE
135. **MONSIEUR FAUX-PAS.** Mr. et Mrs. Dudly LAMBERT
136. **LE DÉTECTIVE EN VACANCES.** Charles BARRY
137. **RYNOX.** Philip MACDONALD
138. **LA PREMIÈRE MORT DE H.-W. CRAGGS.** Gérard Y. MAC ARY
139. **LE MASQUE DE FU-MANCHU.** Sax ROHMER
140. **LE CRIME DANS L'AUTOBUS.** Cecil F. GREGG
141. **LE YO-YO DE VERRE.** Stanislas-André STEEMAN
142. **SOIR D'ORAGE.** Philip MACDONALD
143. **L'OISEAU DE MER.** Jack HURST
144. **ÉNIGMES.** N.-S. LINCOLN
145. **LE MAGICIEN NOIR.** R.-T.-M. SCOTT
146. **« Z ».** Jefferson FARJEON
147. **JUSTICE SAUVAGE.** A. BIRMINGHAM
148. **L'OREILLE COUPÉE.** J.-S. FLETCHER
149. **LE PAQUEBOT TRAGIQUE.** F.-H. SHAW
150. **NOUVELLE AVENTURE DU LOUP SOLITAIRE.** L.-J. VANCE
151. **« AUX TROIS CORBEAUX ».** Henry HOLT
152. **UN PASSAGER POUR FOLKESTONE.** J.-S. FLETCHER
153. **L'ARBRE DE LA MORT.** L. MACFARLANE
154. **LA DISPARITION DE LORD BYGRAVE.** R. FORSYTHE
155. **LA MAISON DE L'HORREUR.** Carolyne WELLS
156. **LE POISSON CHINOIS.** Jean BOMMART

(Grand Prix du roman d'aventures **1934.**)

157. **LA MAISON DU PÉRIL.** Agatha CHRISTIE
158. **LA FORMULE DU PROFESSEUR MATHESON.** J.-S. FLETCHER
159. **REX.** Martin PORLOCK
160. **LE LÉVRIER BLEU.** Stanislas-André STEEMAN
161. **CIRCUIT FERMÉ.** J.-T. SAMAT
162. **DOUCHE ÉCOSSAISE.** Robert MASON
163. **UNE PREUVE ACCABLANTE.** Fergus HUME
164. **LA MOUCHE.** Edgar WALLACE

165. **LA MARQUE INFAMANTE.** — Seldon TRUSS
166. **UN MEURTRE A L'UNIVERSITÉ.** — P. PATRICK
167. **CALIBRE 22.** — Aubrey TYSON
168. **HISTOIRE SANS ISSUE.** — Thomas COBB
169. **LE CRIME DE L'ORIENT-EXPRESS.** — Agatha CHRISTIE
170. **LE TRÉSOR DE LA VILLA ROSE.** — A.-E.-W. MASON
171. **LA PREMIÈRE AFFAIRE DE RICHARDSON.** — Sir Basil THOMSON
172. **LE CHIEN DE MARKENMORE.** — J.-S. FLETCHER
173. **LE MYSTÉRIEUX N° 1.** — Anthony ARMSTRONG
174. **LORD PETER ET L'AUTRE.** — Dorothy SAYERS
175. **LA LÈVRE TORDUE.** — Herbert ADAMS
176. **LE MYSTÈRE DU MASQUE.** — Maurice RENARD
177. **L'ADORABLE SPECTRE.** — Stanislas-André STEEMAN
178. **LA PORTE AUX SEPT SERRURES.** — Edgar WALLACE
179. **LA POLICE S'ÉNERVE.** — Werner SCHELLE
180. **LA BÊTE AUX SEPT MANTEAUX.** — P.-A. FERNIC
(Grand Prix du roman d'aventures **1935.**)
181. **LA MORT VERTE.** — Elaine HAMILTON
182. **LE GRAND MSYTÈRE DE BRIGHTON.** — J.-S. FLETCHER
183. **LA MAISON VIDE.** — Francis-D. GRIERSON
184. **LA BÊTE DORÉE.** — Phillips OPPENHEIM
185. **LA FILLE DE FU-MANCHU.** — Sax ROHMER
186. **LE RUBIS DE PATRICK HENLEY.** — Francis OCAMPO
187. **LE JUGEMENT DE LAROSE.** — A. CASK
188. **LA MALLE DE BOMBAY.** — L.-G. BLOCHMAN
189. **LES TROIS JUSTICIERS.** — E. WALLACE
190. **5 H. 25.** — Agatha CHRISTIE
191. **LORD PETER ET LE BELLONA CLUB.** — Dorothy SAYERS
192. **LE PRINCE MAIYO.** — Phillips OPPENHEIM
193. **LE MESSAGE ROUGE.** — Henry HOLT
194. **L'ÉPAVE TRAGIQUE.** — Jefferson FARJEON
195. **LE STUDIO D'EN-HAUT.** — Elaine HAMILTON
196. **LA PREUVE EST AU FOND.** — Rufus KING
197. **LE COUTEAU SUR LA NUQUE.** — Agatha CHRISTIE
198. **LA MAUDITE FAMILLE WILLETT.** — Rufus KING
199. **L'INSPECTEUR DICKINS PREND SA RETRAITE.** — Phillips OPPENHEIM

200. LE TÉMOIGNAGE DU SINGE. — Bruce HARRISON
201. JERRY FRISH, DÉTECTIVE. — Nellise CHILD
202. LE CHATEAU DES ARAIGNÉES. — J.-S. FLETCHER
203. LE POT DE CONFITURE. — Henry HOLT
204. WEEK-END AU TOUQUET. — Yves DARTOIS

(Grand Prix du roman d'aventures 1936.)

205. TERREUR DANS LA VALLÉE. — G. PATRICK
206. LA CROIX NOIRE. — J.-M. WALSH
207. LA CLOCHE SILENCIEUSE. — Elaine HAMILTON
208. DOUBLE CRIME SUR LA LIGNE MAGINOT. — Pierre NORD
209. L'HOMME AUX CENT MASQUES. — Edgar WALLACE
210. LA MORT EN BLOUSE BLANCHE. — Etienne ALERET
211. LE CARNAVAL DES LOUPS. — Philips OPPENHEIM
212. L'INSAISISSABLE Mr. DEATH. — Carlton WALLACE
213. L'AS DE PIQUE. — Henry HOLT
214. DERRIÈRE LA PORTE JAUNE. — Valentin WILLIAMS
215. KIDNAPPERS. — Hughe CLEVELY
216. LE DÉTECTIVE PARESSEUX. — George DILNOT
217. LA SORCIÈRE. — Olga HARTLEY
218. LA MORT DANS LES NUAGES. — Agatha CHRISTIE
219. LE MEURTRE DU CHAMOIS. — Cécil M. WILLS
220. L'HOMME DE SCOTLAND YARD. — Valentin WILLIAMS
221. 17 CARTES. — E.-C. VIVIAN
222. LE MAITRE DE L'OR. — Phillips OPPENHEIM
223. MEURTRE EN NOIR. — F.-D. GRIERSON
224. SINISTRE ALIBI. — Carlton WALLACE
225. LE VIEUX TOM. — Miles BURTON
226. NOUVELLE ENQUÊTE DE RICHARDSON. — Sir Basil THOMSON
227. LA PRISON EST OUVERTE. — David HUME
228. TERRE D'ANGOISSE. — Pierre NORD

(Grand prix du roman d'aventures 1937.)

229. LE SECRET DE BOGEY HOUSE. — Herbert ADAMS
230. ON A TUÉ LE JUGE ROBINSON. — R.-L. GOLDMAN
231. L'INCONNU DE LA GRANGE. — Henry HOLT
232. L'HOROCOSPE DU MORT. — Yves DARTOIS
233. DÉBUT DANS LA POLICE. — M.-A. HYCHX

234. LE CARNET VERT. — Anthony ARMSTRONG
235. LA LOI DU GANG. — Hugh CLEVELY
236. LA TOILE D'ARAIGNÉE. — Valentin WILLIAMS
237. LA MORT D'UN ÉDITEUR. — Norman FORREST
238. LE NUMÉRO GAGNANT. — Francis BEEDING
239. RIEN N'EST IMPOSSIBLE. — Hearnden BALFOUR
240. LE DÉPUTÉ RANDALL. — C.-F. GREGG
241. POURQUOI PAS EVANS ? — A. CHRISTIÉ
242. MADAME. — Ph. OPPENHEIM
243. CI-GIT. — Seldon TRUSS
244. DANS LA SALLE DE BAINS. — Sir Basil THOMSON
245. SOUS LE TUNNEL. — Miles BURTON
246. L'HEURE INEXORABLE. — Valentin WILLIAMS
247. MONSIEUR X... — Henry HOLT
248. UNE MISSION DÉLICATE. — David HUME
249. DRAME EN ÉCOSSE. — Valentin WILLIAMS
250. APPEL DU BUREAU CENTRAL... — Léonard R. GRIBBLE
251. L'ASSASSIN EST A BORD. — Q. PATRICK
252. LE REPOS DE BACCHUS. — Pierre BOILEAU
(Grand Prix du roman d'aventures 1938.)
253. L'INFAILLIBLE SILAS LORD. — S.-A. STEEMAN
254. LE CRI DE LA CHOUETTE. — Arthur J. REES
255. LA CHAMBRE NOIRE. — Cecil M. WILLS
256. L'ARAIGNÉE DE FER. — Baynard H. KENDRICK
257. QUATRE GRIFFES. — Henri HOLT
258. LE MORT AUX DEUX VISAGES. — Raymond SILVA
259. DINER D'ANNIVERSAIRE. — Phillips OPPENHEIM
260. LE DRAGEOIR D'OR. — Valentin WILLIAMS
261. TROIS DÉTECTIVES. — Léo BRUCE
262. LA DAME D'ONZE HEURES — Pierre APESTÉGUY
263. A. B. C. CONTRE POIROT — Agatha CHRISTIE
264. LIBERTÉ PROVISOIRE — R.-L. GOLDMAN
265. BAS LES MASQUES ! — David HUME
266. BROUILLARD — Valentin WILLIAMS et Dorothy Rice SIMS
267. PERTE DE VITESSE — Hugh CLEVELY
268. LA MAIN DE MARBRE — Jean Dickson CARR
269. PARTIE D'ÉCHECS — GANPAT
270. TEMPÊTES SUR L'ATLANTA — Werner E. HINTZ

271. LE DORMEUR S'ÉVEILLE	Richard ESSEX
272. LE TIROIR OUVERT	Luke ALLAN
273. MARTINSON CONTRE LES GANGSTERS	Hugh CLEVELY
274. LA CHEMINÉE SANS FEU	Maxence RHONNER
275. CARTES SUR TABLE	Agatha CHRISTIE
276. SEPT SIGNATURES.	Richard ESSEX
277. LA MINIATURE VOLÉE.	Erich KASTNER
278. LA MORT SOURIANTE.	Francis D. GRIERSON
279. LE BLUFF	Hébert ADAMS
280. DES PAS DERRIÈRE EUX...	Seldon TRUSS
281. DROLE D'ASSASSIN	Marie-Madeleine ALLEMAND
282. LORD PETER ET L'INCONNU	Dorothy SAYERS
283. MEURTRE EN MÉSOPOTAMIE	Agatha CHRISTIE
284. L'ASSASSIN HABITE AU 21	Stanislas-André STEEMAN

PARIS
LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
2 bis, RUE DE MARIGNAN, 2 bis

SERIE EMERAUDE

LOUIS DE WOHL

DENIS CRAWFORD A MAL TOURNÉ

ROMANS D'ACTION

DENIS CRAWFORD A MAL TOURNÉ

LOUIS DE WOHL

LIBRAIRIE DES CHAMPS ÉLYSÉES

20